

Université de Montréal

**Littérature et sociologie : analyse de l'expérience moderne
chez Joseph Roth, Thomas Mann et Max Weber**

par

Myriam Boivin-Comtois

Département de sociologie
Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade de Maître ès sciences (M.sc.)
en sociologie

Novembre 2013

© Myriam Boivin-Comtois, 2013

Université de Montréal
Faculté des études supérieures et postdoctorales

Ce mémoire intitulé:
Littérature et sociologie : analyse de l'expérience moderne chez Joseph Roth, Thomas Mann et
Max Weber

Présenté par:
Myriam Boivin-Comtois

A été évalué par un jury composé des personnes suivantes:

Christopher McAll
Président du jury

Barbara Thériault
Directrice de recherche

Jürgen Heizmann
Membre du jury

Résumé

Ce présent mémoire est animé par une forte conviction : les frontières disciplinaires entre les sociologues et les écrivains ne doivent pas se transmuier en barbelés obstruant un éclairage de sens renouvelé sur la réalité sociale. Alors qu'au tournant du siècle dernier, le roman réaliste et la sociologie allemande se sont mutuellement inspirés, au fil du temps les canaux de communication se sont progressivement brouillés. Notre démarche consiste donc à renouer avec la tradition du monde germanophone à l'orée du 20^e siècle, période au cours de laquelle la sociologie émerge comme discipline propre. Plus précisément, nous chercherons à faire converser les deux régimes d'écriture afin d'une part, d'explorer les vertus cognitives de la littérature pour la sociologie et d'autre part de mieux comprendre comment les hommes contemporains aux premiers sociologues entrevoyaient l'époque des temps modernes. Pour ce faire, nous nous appuierons sur la sociologie de Max Weber (1864-1920), un des pères fondateurs de la discipline, ainsi que sur l'analyse de trois romans, réalistes signés par deux romanciers germanophones du début du 20^e siècle, c'est-à-dire Joseph Roth (1894-1939) et Thomas Mann (1875-1955).

Mots-clés : Littérature et sociologie, Max Weber, Thomas Mann, Joseph Roth, modernité

Abstract

This master's thesis is driven by a strong conviction: disciplinary boundaries between sociologists and writers should not be transmuted into trenches which would block a renewed sense of social reality. At the turn of the last century, realistic novels as well as German sociology were mutually inspired. However, over time, the communication channels have gradually been blurred. Our approach is therefore to revive the tradition of the German-speaking world at the dawn of the 20th century, in which period sociology emerged as its own discipline. Specifically, we will try to make interact the writing systems by exploring, on one hand, the cognitive virtues of literature in sociology and on the other hand, by trying to understand how the first contemporary sociologists men foresaw the era of modern times. In order to do so, we will rely on the works of Max Weber (1864-1920) one of the founding fathers of sociology as well as on an analysis of three realistic novels, written by two of the German novelists of the early 20th century, Joseph Roth (1894-1939) and Thomas Mann (1875-1955).

Keywords : Literature and sociology, Max Weber, Thomas Mann, Joseph Roth, modernity

Table des matières

INTRODUCTION	1
Chapitre 1 : LECTURE CROISÉE : SOCIOLOGIE ET LITTÉRATURE	6
1. Le statut épistémologique des compositions narratives.....	6
2. Le paradigme du croisement.....	11
3. Max Weber : une sociologie de la modernité	12
4. Le corpus à l'étude : les grandes explorations des romans européens.....	14
Chapitre 2 : L'ÉROSION DE L'ORDRE LÉGITIME CHEZ MAX WEBER ET JOSEPH ROTH.....	20
1. Contexte de production.....	21
2. Présentation des romans <i>La marche de Radetzky</i> et <i>La Crypte des capucins</i>	24
3. Modernité et récit du déclin de l'ordre austro-hongrois chez Joseph Roth	27
3.1 Le préfet François von Trotta : le type dévoué à l'ordre légitime	32
3.2 Charles-Joseph von Trotta : le type expérimentant « un ordre qui se défait ».....	38
3.3 François-Ferdinand Trotta : le type contemplant « un ordre déjà défait ».....	45
4. L'ordre légitime de Max Weber télescopé sous le regard de Joseph Roth.....	50
Chapitre 3 : LE DESTIN DU PURITAIN PRISONNIER DU COSMOS MODERNE.....	56
1. Une vue synoptique de <i>L'éthique protestante</i>	59
2. Présentation des <i>Buddenbrook</i> : la suite de <i>L'éthique protestante</i>	65
3. Expériences modernes et déclin chez Thomas Mann	69
4. Réponses aux expériences modernes	89
Chapitre 4 : RETOUR SUR LES RELATIONS ENTRE LA LITTÉRATURE ET LA SOCIOLOGIE : LES TROIS CHAMPS DU DIALOGUE.....	94
1. Les textes littéraires peuvent être considérés comme sources documentaires.....	95
2. Les textes littéraires peuvent être appréhendés comme des illustrations de principes sociologiques.....	96
3. Les textes littéraires peuvent être envisagés comme des analyses du monde social	98
4. Conclusion : sur le croisement réalisé et une sociologie par la littérature.....	102
BIBLIOGRAPHIE.....	104

Remerciements

D'abord, j'aimerais exprimer ma gratitude envers ma directrice de recherche Barbara Thériault. Tes commentaires judicieux, tes idées et ta grande disponibilité m'ont permis de me surpasser. Par ailleurs, ta grande curiosité intellectuelle et ta passion pour la sociologie ont été fort stimulantes.

Également, je tiens à remercier ma famille pour le soutien indéfectible qu'elle m'a offert. Francine, Jean-Claude et Élise, vos bons mots et votre présence auront été essentiels dans ce périple solitaire. Je vous adore.

Finalement, il m'importe de remercier tous mes collègues, camarades et amis qui m'ont accompagnée tout au long de mon parcours. Plus spécialement, j'aimerais dire merci à Valérie, Marie-Christine, Eric, Annie, Guillaume, Maude, Kim, Adèle, Marie-Pier, Andrée-Ève, Émilie pour vos conseils et votre écoute.

Introduction

I. Prélude

Dans son ouvrage *Les trois cultures*, Wolf Lepenies (1990) retrace la trajectoire de la sociologie au sein de la culture occidentale à partir du milieu du 19^e siècle en France, en Angleterre et en Allemagne. Le sociologue allemand déchiffre les relations que la sociologie, qu'il qualifie de troisième culture, entretient avec les deux autres cultures, soit le modèle des sciences de la nature et le modèle herméneutique de la littérature. En France, la sociologie se positionne dès ses premiers balbutiements comme une zone d'affrontement entre les orientations des deux autres mondes culturels. Selon Lepenies, la sociologie française discrédite les formes et les pensées spécifiques aux humanités. En effet, elle cherche à se faire reconnaître à l'intérieur du système des sciences « exactes » en prenant ses distances par rapport aux formes d'expression antérieures, davantage proches de la littérature ; elle tend à rejeter des formes narratives et classificatrices pour adopter des formes systématiques et analytiques. En Angleterre, les controverses sont plus nuancées. En effet, Lepenies souligne que les hommes de lettres et les sociologues proviennent du même milieu et possèdent un curriculum littéraire similaire. Les savants et les littéraires se verront tout de même engagés dans un débat sur « les deux cultures », polémique polarisée autour des compétences revendiquées par la science et la littérature. Chacun s'attarde à dénier l'autre dans ses prétentions à se définir comme la seule source unique pour embrasser la compréhension de la totalité des phénomènes sociaux et pour développer une sorte de théorie sur l'art de vivre. Par ailleurs, l'Allemagne, quant à elle, emprunte une autre voie. Lepenies affirme que l'époque au cours de laquelle se développe la sociologie se caractérise par la constitution d'une opposition entre la création poétique et la littérature, notamment à l'intérieur du cercle de Stefan George au 20^e siècle. Le cercle de George regroupe à la fois des professeurs de littérature, des historiens et des écrivains. Celui-ci s'imposera comme une donnée essentielle dans le processus d'apparition de la sociologie allemande. En Allemagne, la sociologie obtient sa consécration institutionnelle tardivement, soit après la Première Guerre mondiale.

Le projet au cœur du présent mémoire consiste à tenter de renouer avec la tradition du monde germanique à l'aube du siècle dernier (1890-1930), période au cours de laquelle les démarcations entre les lettres et la sociologie – qui émerge comme discipline propre — ne sont pas aussi tranchées. À cet effet, nous tenterons de faire dialoguer les deux disciplines connexes dans le dessein d'explorer d'une part l'intérêt heuristique de la littérature du tournant du siècle dernier pour les premiers sociologues et, d'autre part, de mieux comprendre comment l'homme contemporain à la sociologie naissante se représentait l'époque moderne. Pour ce faire, nous nous appuyerons sur la sociologie de Max Weber (1864-1920), un des pères fondateurs de la discipline, et sur différents ouvrages de deux romanciers germanophones du début du 20^e siècle. Avant d'aller plus loin, examinons ce que recoupe la période que l'on qualifie ici de moderne ou les temps modernes.

II. Sociologie et littérature au tournant du 20^e siècle

Nous nous inspirerons des réflexions de l'écrivain français d'origine tchèque Milan Kundera dans *Les testaments trahis* (1993) et *L'art du roman* (1986) afin de décrire les principales caractéristiques de la période qui s'inscrit entre les années 1890 et 1930. Dans la littérature germanophone et anglaise, l'époque porte le nom du modernisme (MOLINO, 2003 : 330). En sociologie, la période est généralement qualifiée selon les auteurs de temps modernes ou de modernité classique.

Les temps modernes s'avèrent un moment charnière de l'histoire de l'Europe centrale (KUNDERA, 1986 : 184). Les sociétés sont soumises à un processus de rationalisation croissante de l'ensemble des sphères de l'existence. Le monde se dédivinise et l'individu devient le fondement de tout :

La dédivinisation ne signifie pas l'athéisme, elle désigne la situation de l'individu, ego qui pense, remplace Dieu en tant que fondement de tout ; l'homme peut continuer à garder sa foi, à s'agenouiller à l'église, à prier au lit, sa piété n'appartiendra désormais qu'à son univers subjectif. (KUNDERA, 1993 : 17)

L'homme ne se conçoit plus en fonction d'une vérité préexistante, mais en tant qu'être autonome érigé sur sa propre morale, sur ses propres lois. Conséquemment, une nouvelle situation pour l'économie, la science, la culture et les arts voit le jour.

L'industrialisation poursuit son cours et est au cœur de cette époque marquée par des développements techniques, d'ordre à la fois mécanique et social. Plusieurs innovations que nous tenons aujourd'hui pour acquises (l'électricité, la radio, le téléphone, le métro, l'avion, le cinéma, les logements de masse) voient le jour. Le « progrès » s'exprime au travers de petites et de grandes transformations organisationnelles, telles que le pli du pantalon, les lampadaires, la bicyclette, le taylorisme, le développement de l'État-nation et le socialisme. Il est accompagné d'un rapport ambivalent selon la position sociale des hommes. Par ailleurs, l'envolée des sciences lance l'homme sous le microscope des disciplines spécialisées.

Cette modernité est celle des sciences et de la technique, mais également de la perception de la dégradation des valeurs. Chez les hommes, le temps de la réalité et des faits arides est synonyme d'une désintégration des anciennes valeurs communes et le devenir est appréhendé comme une crise. Les couches bourgeoises développent tout un discours sur l'ordre moral et la décadence. Les grandes villes, lieux des plaisirs dégradants (cinémas, bars, cabarets) qui éloignent du foyer, sont frappées d'anathème (VINCENT, 2011 : 82). Plus le savoir progresse, plus l'homme semble s'enfoncer dans une nappe de brouillard et perd du regard le monde et lui-même. Si Descartes avait fait de l'homme le maître et le possesseur de la nature, l'individu du tournant du siècle dernier semble se sentir plutôt métamorphosé en objet pour les forces de la technique, de la politique et de l'histoire, puissances qui le dépassent et le possèdent. Les individus craignent de sombrer dans un univers où les corps seront soumis à la technique et les hommes à la rentabilité industrielle. Le monde semble avancer dans le vide, sans aucun maître. C'est le sentiment de la fin d'une époque. Nés dans ce qui est perçu comme un vacuum moral, les hommes paraissent chercher une manière de vivre dans une société industrielle de masse.

Les créations artistiques du début du 20^e siècle sont emblématiques de cet esprit moderne. En effet, la passion de connaître, de comprendre et de saisir l'existence sur une base matérielle et de façon objective trouve sa gloire et son expression dans les œuvres d'art. Les artistes posent un regard prospectif sur le contexte spirituel de l'époque formant le cadre de leur existence. La vie moderne et ses bouleversements vertigineux fascinent notamment les artistes de la Nouvelle objectivité (*Neue Sachlichkeit*), le style dominant en peinture et en

littérature entre 1918 et 1933, en Allemagne (HEIZMANN, 2001 : 1)¹. À cet égard, les idées et les procédés littéraires de différents romanciers germanophones évoluant à l'aube de l'époque moderne ne sont pas éloignés de la sociologie naissante, celle de Max Weber notamment. En effet, au-delà de leurs différences, ceux-ci se sont réciproquement magnétisés et ont convergé vers un monde voisin de description et d'analyse des conduites humaines.

En premier lieu, les précurseurs de la sociologie et les hommes de lettres partagent des thèmes similaires. Ils sont confrontés aux mêmes expériences culturelles, sociales et politiques. Les sociologues et les écrivains du tournant du début du 20^e siècle s'attachent à opérer une réflexion sur les phénomènes spécifiques à leur époque tels le tragique de la culture, le désenchantement du monde, le règne de la science et de la technique, l'ère des masses, la place de l'irrationnel.

En second lieu, la sociologie du début du 20^e siècle emprunte certains concepts esthétiques de la littérature. Le sociologue Georg Simmel, un des grands représentants des sciences sociales de son époque, présente ses réflexions sous la forme de textes succincts qui s'apparentent souvent davantage à des essais qu'à des manuels ou des traités (LEPENIES, 1990 : 237)². Simmel envisage toute œuvre d'art comme un fragment de sociologie et de philosophie, et tout auteur comme un artiste et un savant (LEPENIES, 1990 : 240). Simmel tente de démontrer que le point de vue esthétique peut être utilisé dans l'analyse des phénomènes sociologiques. Le sociologue allemand ne distingue pas nettement la science et la vie, l'art et la science. Par ailleurs, Max Weber n'est pas non plus insufflé de la croyance optimiste dans le progrès et ne prêche pas davantage pour l'évangile du positivisme d'Auguste Comte. De ce point de vue, sa rigueur intellectuelle ne tient pas au pieux respect de la science, mais plutôt à son exigence d'ascèse (LEPENIES, 1990 : 241).

¹ À ce propos, Jürgen Heizmann, dans le cadre de sa conférence prononcée en 2001, fournit de nombreux éléments réflexifs permettant de mieux saisir la quintessence de la littérature de la Nouvelle objectivité. Le courant littéraire fustige l'exaltation de l'expressionnisme, prône un réalisme brutal et un regard frigidité sur les thèmes de la technique et de la société de masse. L'observation de la réalité politique et sociale devient un critère de référence esthétique qui acquiert une importance plus grande. La visée de la littérature utilitaire n'est pas de divertir, ni de distraire, mais d'éduquer les masses. De ce point de vue, le contenu littéraire ne s'inscrit plus dans le contexte d'une culture des sentiments et bourgeois, mais fait plutôt appel à l'intellect. En cette ère de masse et d'industrialisation, le destin d'un héros individuel et ses conflits intérieurs sont remplacés par des modèles qui évoquent une prise de conscience et une condition sociale. Les principaux protagonistes des œuvres des tenants de la poétique des faits sont des types sociaux, dotés de destin représentatif d'un groupe et donc par le fait même, substituables. En ce sens, la biographie individuelle fait place au fatum des masses.

² En revanche, il s'avère important de noter que Georg Simmel a tout de même rédigé deux traités de sociologie.

III. Division du mémoire

En poursuivant le but de faire converser des ouvrages romanesques avec des écrits de la sociologie du début du 20^e siècle, nous diviserons le mémoire en quatre parties.

Dans le prochain chapitre, nous aborderons les repères méthodologiques qui guideront notre recherche et nous aborderons l'interdépendance des formes d'expression de la sociologie et de la littérature pour penser la réalité sociale. À cet égard, il sera question d'interroger la création littéraire comme objet de connaissance complémentaire à la démarche sociologique. Nous souhaitons également énoncer le statut épistémologique que nous accordons aux textes littéraires et exposer quelques repères méthodologiques qui guideront la démarche réflexive au cœur de la partie « empirique » du mémoire. À cet effet, nous procéderons à la définition du corpus de notre étude, un croisement de différents textes de Max Weber avec deux auteurs issus de la littérature de langue allemande, Joseph Roth et Thomas Mann.

Les deux chapitres substantifs qui suivront constitueront le cœur de mémoire. Ils seront dédiés à la présentation et à l'analyse des trois ouvrages romanesques de Joseph Roth et Thomas Mann. Dans le premier, nous nous attarderons à l'étude des romans *La marche de Radetzky* (1932) et *La Crypte des capucins* (1938) de Joseph Roth, parce qu'ils se présentent comme une analyse de la déliquescence de la monarchie austro-hongroise. Les deux romans de Roth possèdent la particularité de renfermer différents éléments qui rappellent la théorie de l'ordre légitime de Max Weber (*concepts fondamentaux* [1921]). Ensuite, nous analyserons dans le second chapitre *Les Buddenbrook* (1901) de Thomas Mann, un roman qui se présente comme une étude du déclin de la société bourgeoise. À cet effet, il nous semble exister une proximité des vues de Thomas Mann et de Max Weber, notamment en ce qui a trait aux écrits de Weber sur l'émergence de l'esprit qui sous-tend l'ordre du capitalisme moderne (*L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme* [1904/1905]).

Dans le dernier chapitre, nous reviendrons sur les deux « cas d'étude » afin, d'une part, de dégager l'interface de dialogue entre la littérature et la sociologie et, d'autre part, d'identifier quel peut être l'apport des œuvres romanesques de Roth et de Mann à la sociologie wébérienne.

Chapitre 1 : LECTURE CROISÉE : SOCIOLOGIE ET LITTÉRATURE

On a raconté des histoires aussi longtemps que le langage a existé, et sans histoires la race humaine aurait péri comme elle aurait péri sans eau.
(BLIXEN, 2000 : 133, citée dans MOLINO, 2003 : 315).

L'art entretient un type de rapport privilégié avec la société, car les œuvres créées par les artistes contribuent à l'édification de la culture et laissent des traces matérielles, des structures symboliques de la vie sociale. Dans le cadre de notre projet de mémoire, nous nous attacherons à employer les œuvres d'art comme objet de connaissance complémentaire. À travers ce présent chapitre, nous exposerons la démarche méthodologique qui nous permettra de conduire notre projet de mémoire. Premièrement, nous précisons le statut que nous accordons aux œuvres littéraires. Deuxièmement, nous aborderons les perspectives méthodologiques que nous adopterons pour mener à terme notre projet de maîtrise, soit le paradigme du croisement et l'emploi de cas. Troisièmement, nous expliciterons l'intérêt analytique de l'entreprise théorique de Max Weber. En effet, le sociologue contemporain de l'époque sur laquelle se porte notre regard présente la singularité de partager certaines similitudes avec différents écrivains de son temps. Quatrièmement, nous procéderons à la définition de notre corpus à l'étude, soit des ouvrages romanesques et sociologiques.

1. Le statut épistémologique des compositions narratives

Dans cette section, nous nous attarderons à définir notre acception du texte littéraire, son usage et énoncerons quelques repères méthodologiques. En nous appuyant sur ces derniers

jalons, nous serons à même de soutenir la valeur sociologique du croisement entre la littérature et la sociologie et par le fait même, de nous diriger vers l'analyse des récits narratifs.

L'œuvre, l'art et l'artiste comme élément de la dynamique sociale

Dans la littérature sociologique, différentes acceptations de la création artistique peuvent être répertoriées. Dans le cadre de notre projet de recherche, nous avons retenu les apports théoriques de l'historien de l'art Pierre Francastel (1900-1970). Figure majeure de l'histoire de l'art du 20^e siècle, il a jeté les assises du regard sociologique sur l'art (PÉQUIGNOT, 2007). Ses travaux possèdent l'originalité de conjuguer deux visions mutuellement exclusives, soit l'approche internaliste et l'approche externaliste³. En déplaçant le débat, Francastel développe différents repères pour étudier les œuvres en contexte.

Francastel procède par la critique des conceptions sociologiques qui permutent l'œuvre en reflet de la société (FRANCASTEL, 1977 : 8). Dans la théorie du reflet, il s'agit de comprendre comment l'œuvre d'art réverbère de grands processus sociaux ou comment elle se laisse traduire par la prise en considération de la position de l'artiste dans la société. Selon lui, cette sociologie fait erreur au sens où elle ne prend pas pour point de départ l'analyse interne de l'œuvre, elle ne cherche pas à saisir ce qui se meut dans l'activité créative de l'auteur (PÉQUIGNOT, 1992 : 112).

Francastel développe une théorie de l'art qui appréhende simultanément, l'une à travers l'autre, l'œuvre et la société. À ses yeux, l'œuvre d'art possède une signification propre, incommensurable à toute autre. Elle est le fruit d'une pratique spécifique, d'un individu singulier. La production artistique est inscrite dans le domaine de l'imaginaire. Par ailleurs, le créateur met en place une certaine organisation de la compréhension de l'univers à un moment spécifique: « L'artiste saisit un rapport, un ensemble, il distingue ce que d'autres confondent, il intègre ce que d'autres séparent, il propose une vision où d'autres peuvent déduire une

³ Selon la sociologue Nathalie Heinich, un conflit constant persiste entre deux postures principales pour l'étude des arts (HEINICH, 2011). D'une part, la première et la plus ancienne, se penchent sur l'œuvre d'art dans sa particularité. Elle est dénommée internaliste. Cette première posture est davantage délaissée par les sociologues au profit de l'histoire de l'art. D'autre part, la seconde posture s'attache à l'étude de l'art comme champ de production des œuvres ou de réception artistique. C'est la contextualisation de l'œuvre qui doit primer. Ce type de sociologie est celle des artistes et des milieux artistiques. Ce programme, qui s'est développé avec l'émergence de la sociologie d'enquête, est qualifié d'externaliste.

conception du monde » (PÉQUIGNOT, 2007 : 114). C'est à travers l'analyse *interne* de l'œuvre d'art que la sociologie peut parvenir à saisir un savoir sur la société, soit par la vision du monde de l'artiste telle qu'exprimée dans l'acte créatif. En ce sens, l'œuvre d'art possède chez Francastel un double caractère, sociologique et individuel :

Il ne suffit plus de voir dans un tableau un sujet anecdotique, il faut scruter le mécanisme individuel et social qui l'a rendu lisible et efficace. Une œuvre est un moyen d'expression et de communication des sentiments ou de la pensée [...]. Les œuvres d'art ne sont pas de purs symboles, mais de véritables objets nécessaires à la vie des groupes sociaux. Nous sommes en droit de rechercher à travers elles des témoignages sur les réflexes et les structures mentales du passé comme du présent (FRANCASTEL, 1977 : 10).

L'historien de l'art propose que l'analyse des œuvres d'art soit conduite par la reconnaissance de celles-ci comme étant des produits de conditions matérielles et historiques dont il faut tenir compte. Mais si le social participe assurément aux œuvres, Francastel soutient qu'il est nécessaire de les considérer comme étant également organisées selon une mythologie personnelle. Ainsi, l'art est une construction d'éléments tirés de l'actualité de la vie sociale par et selon le point de vue d'un artiste⁴. La conception de Francastel des œuvres artistiques nous amène à user de la production artistique comme un instrument d'investigation et de compréhension de la réalité sociale.

Le récit littéraire comme « partenaire épistémologique »

Reprenant les propos de Francastel et s'inspirant de Jean-Olivier Majastre, nous considérons l'œuvre d'art, dans le cadre de notre projet de mémoire, comme un partenaire épistémologique. Dans le cadre de la Première rencontre internationale de la sociologie de l'art de Grenoble, en 1991, Majastre soulève cette question :

⁴ À cet effet, les réflexions théoriques de Maurice Halbwachs sont éloquentes. Ses travaux ont démontré que les productions discursives des individus sont singulières, mais qu'elles relèvent tous de la mémoire sociale (de processus socio-symboliques généraux) (SABOURIN, 1997). Les interactions sociales impliquent une réciprocité des perspectives entre individus. À travers les relations sociales, les individus introduisent dans leur mémoire individuelle des notions collectives, c'est-à-dire des référents de langage, de temps et d'espace socialement différenciés selon les groupes sociaux et les ensembles de groupes sociaux. Ces notions collectives établissent des liaisons logiques qui réunissent ce que les individus perçoivent dans le monde sensible pour former les représentations sociales. En ce sens, la mémoire individuelle des romanciers est à la fois celle d'un individu aussi bien que celle de la mémoire sociale d'un point de vue de cet individu.

Peut-être est-il possible de définir une position de recherche qui confère à l'art un statut de partenaire épistémologique de la sociologie en déplaçant l'interrogation portée sur l'œuvre ou ses conditions de production et de réception à la question posée par l'œuvre au monde, donc à la sociologie, en remplaçant la question, interne ou externe, posée à l'œuvre par la question posée par l'œuvre. Il nous faut pour cela construire un espace fictif et improbable mais de plein exercice heuristique, situé ni dans l'œuvre elle-même, ni dans le regard posé sur l'œuvre, mais dans un entre-deux hypothétique qui engloberait l'œuvre et le spectateur, qui n'existe pas sans la personne qui interroge, mais non plus sans la capacité de l'œuvre à donner forme et sens à la question posée (MAJASTRE, 1992 : 9).

Selon Majastre, il importe de laisser toutes les routes vacantes afin que les questions posées par l'œuvre à la société et, par-delà, à la sociologie jaillissent. Les œuvres d'art, et c'est le pari que nous faisons, sont à même de fournir des informations pertinentes sur la société et sur le monde.

Des formes interdépendantes du discours

Les romanciers dévoilent des pans de l'existence qui ne peuvent être explorés par le modèle cognitif des sciences sociales (GUILLEMIN, 2006 : 14). Les ouvrages romanesques peuvent remplir ce rôle de différentes manières. En premier lieu, la réflexion romanesque, à la différence de la sociologie, s'intéresse souvent aux micro-événements et aux détails de la vie quotidienne en apparence triviaux et anodins. Néanmoins, leur valeur heuristique est manifeste. Tel que souligné par Kundera, les grands changements revêtent souvent une apparence furtive (KUNDERA, 1993 : 194). En ce sens, les phénomènes discrets permettent de révéler les petits et les grands bouleversements qui affectent la société.

En second lieu, le regard porté sur la réalité par le sociologue et l'écrivain ne possède pas le même « angle de vision ». Pour les romanciers, il n'existe pas de vision omnisciente, le monde est appréhendé à travers l'esprit et la sensibilité d'un être individuel (MOLINO, 2003 : 167). En ce sens, il s'agit de scruter la vie intérieure des personnages et ses questionnements pour comprendre les conduites, sans pour autant oublier tout ce qu'elles doivent au milieu (BARRÈRE, MARTUCCELLI, 2009 : 16). Les personnages sont des agents qui perçoivent le monde environnant et qui agissent sur lui (MOLINO, 2003 : 176). Par conséquent, les romanciers s'intéressent aux motifs de leurs actions. L'écrivain s'attarde à décrire ce qu'ont fait les protagonistes, mais surtout pourquoi ils l'ont fait (MOLINO, 2003 : 179). Donc, ce

sont les personnages qui deviennent le foyer central d'interprétation de la vie sociale. Ils permettent le développement d'une réflexion capable de faire la navette entre l'être singulier de l'homme et le monde social où il s'intègre.

Ainsi, les créations littéraires s'avèrent être des outils intellectuels permettant d'innover les recours descriptifs de l'activité sociale et nos façons de l'interpréter. En ce sens, ils ont la capacité de nous apporter un complément de créativité qui offre la possibilité de stimuler différemment les paradigmes sociologiques. À la lumière de ces dernières considérations, il est possible d'avancer que des définitions, des interprétations et des explications bigarrées d'un même objet sont non seulement possibles, mais fertiles, parce que complémentaires. Aux termes de la conversation entre l'œuvre littéraire et la sociologie, des éléments novateurs permettant de mieux comprendre différents phénomènes sociaux peuvent surgir.

Les limites de l'analyse des productions littéraires

Le médium d'expression que nous avons sélectionné est intriqué de certaines limites. Le texte littéraire est un produit de l'activité humaine et une réalité d'ordre symbolique (GUILLEMIN, 2006 : 8). Il se présente sous trois aspects irréductibles et fondamentaux, soit la dimension du producteur (un niveau poétique), la dimension de l'interprète (un niveau esthétique) et la dimension comme objet (un niveau neutre) (MOLINO, 1985 : 301). L'analyse d'une de ces dimensions ne permet pas de rendre compte des autres. En général, ces trois dimensions ne coïncident pas. En ce sens, il s'avère impossible de retrouver le sens vécu par l'auteur grâce à la seule étude du texte, de retrouver le sens du texte à partir de notre seule expérience de lecteur et de décrire le sens que pourrait lui attribuer tel ou tel lecteur à partir du texte seul (MOLINO, 1985 : 301). Il n'y a pas un sens du texte, mais trois organisations distinctes de sens. Il existe une pluralité de lectures possibles du texte. Pour notre part, nous occupons la place de lecteurs « savants », et c'est seulement de ce point de vue que nous pouvons dire quelque chose de l'œuvre et de l'auteur (RAMOGNINO, 2006 : 131). Donc, nous ne proposerons pas le sens de l'œuvre, mais celui que nous élaborerons sur l'œuvre et sur l'auteur. Nos lectures seront des constructions. En ce sens, nous participerons à la (re)construction du sens de l'œuvre avec les outils spécifiques à la sociologie (RAMOGNINO,

2006 : 131). Cela dit, attardons-nous maintenant à éclaircir la méthodologie qui nous permettra de faire dialoguer de manière originale les écrits sociologiques avec les textes littéraires.

2. Le paradigme du croisement

À travers l'ouvrage *De la comparaison à l'histoire croisée* (2004), Michael Werner et Bénédicte Zimmermann (et leurs collaborateurs) élaborent des outils méthodologiques qui nous permettront de croiser les considérations intellectuelles de la sociologie avec les projets littéraires, et corollairement de faire émerger les suppléments descriptifs et analytiques des œuvres narratives à l'égard dont les hommes entrevoyaient leur époque au début du 20^e siècle.

Le paradigme du croisement

L'approche de l'histoire croisée, tel que développée par Michael Werner et Bénédicte Zimmermann, commande une approche multidimensionnelle, dans le cadre de laquelle les éléments qui font l'objet d'un croisement ont la possibilité d'être bigarrés, dissymétriques et multiples. L'approche de l'histoire croisée confère un caractère dynamique et actif à l'acte de croisement, contrairement à la méthode de comparaison traditionnelle qui tend à glacer les objets dans une inexorable inertie (WERNER, ZIMMERMANN, 2004). Les différents objets croisés peuvent, au final, potentiellement, se métamorphoser, soit perdre leurs caractéristiques ou du moins, une portion de leurs propriétés. Le fait que les éléments en contact puissent ne pas rester identiques en eux-mêmes réside dans l'essence de la mise en relation, plus précisément, dans les caractères actifs et interactifs des rapports. La méthode de l'histoire croisée, ou plus largement des perspectives croisées, s'intéresse à la résultante de l'interfécondité, mais aussi à l'altération des différents éléments métissés.

De par le fait que l'approche de l'histoire croisée constitue l'objet de recherche à travers l'acte de l'intersection, cette stratégie méthodologique mène à une démarche d'analyse inductive. Le principe de l'induction désigne un « processus de production de connaissance dont les différents éléments sont définis et, si besoin, repositionnés les uns par rapport aux

autres ». Dans cette acception, les objets, les catégories et les grilles d'analyse se modifient et se réajustent graduellement, au gré de l'investigation.

Dans le cadre ce projet de mémoire, nous tenterons, à l'aide de l'approche élaborée par Michael Werner et Bénédicte Zimmermann, d'envisager les différents aspects de notre objet de recherche, soit les différentes catégories analytiques inscrites dans les discours de la sociologie et de la littérature sur la modernité classique : « les uns par rapport aux autres, mais également les uns à travers les autres, en termes de relations, d'interactions et de circulation. ». L'aboutissement des deux croisements entre les écrits sociologiques et les textes littéraires sont deux points d'intersection, soit le principe fondamental de la méthode de l'histoire croisée, où les éléments en présence pourront se transmuter et collaborer à la naissance d'une fresque intellectuelle singulière, c'est-à-dire contribuer à l'édification d'un portrait de certains aspects de l'époque moderne et de la lecture qu'en ont fait romanciers et sociologues.

3. Max Weber : une sociologie de la modernité

Notre cadre théorique se compose d'ouvrages d'un théoricien considéré comme un des inspirateurs de la discipline, Max Weber (1864-1920). Cet auteur allemand a largement contribué à la productivité intellectuelle du 20^e siècle.

Weber développe son entreprise théorique dans le cadre de sa sociologie, discipline scientifique qu'il contribue à créer en Allemagne à la fin du 19^e siècle et au début du 20^e siècle (DESPOIX, 1995 : 21). La sociologie naît dans le contexte des grandes transformations structurelles que connaissent les sociétés occidentales et renvoie à l'avènement du monde moderne. C'est en tentant de comprendre la société qui lui était contemporaine qu'il a défini et élaboré sa problématique. En ce sens, l'image que lui et ses semblables se sont faits du tournant du siècle dernier, de leur civilisation, transparaît dans les théories qu'il développe et dans les recherches qu'il poursuit ; Weber est immergé dans son objet d'étude.

Le thème de la modernité a été exploré par de multiples auteurs du tournant du début du 20^e siècle. De ce point de vue, nous aurions pu mettre à contribution les réflexions théoriques d'autres sociologues, dont Georg Simmel (1858-1918). En revanche, nous

considérons que l'utilité analytique des écrits de Weber réside dans les points de convergence qu'il est possible de construire entre ses réflexions sur la modernité et celles de différents romanciers de langue allemande de son époque. En effet, cette figure éminente de la sociologie classique possède l'originalité de partager avec différents écrivains du tournant du siècle dernier un pessimisme culturel dans la manière de comprendre la société moderne. Dans le cadre de ce projet de mémoire, les croisements entre ce sociologue et ses auteurs proches, mais qui sont tout de même très différents sur le plan de la méthode, nous fourniront des éléments analytiques et descriptifs significatifs pour éclairer notre objet de recherche. En ce sens, la conjonction de leurs réflexions peut potentiellement fournir un cadre de compréhension pour effectuer une archéologie de la modernité européenne.

Dans ce mémoire, nous effectuerons une relecture du matériel réflexif de Max Weber. Les chapitres substantifs mobiliseront deux de ses ouvrages, soit *Économie et société* (1995 [1921/1922]) et *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme* (2002 [1904/1905]). D'une part, « Les concepts fondamentaux » tirés d'*Économie et société* nous offrent la possibilité d'appréhender le concept d'ordre légitime. Tel que théorisé par Weber, le concept d'ordre est élaboré sous l'angle de la légitimité et nous permet d'observer le processus dialectique des comportements et des institutions. L'entreprise théorique de Weber fournit des clés pour rendre compte de la stabilisation, de la transformation et du déclin d'un ordre. D'autre part, l'ouvrage *L'éthique protestante* de Weber nous permet de comprendre l'enchaînement des circonstances ayant engendré le dépérissement de l'esprit traditionaliste porté par la figure du puritain et l'émergence d'entrepreneurs d'un nouveau style, porteurs de valeurs nouvelles, qui modifient le système de représentation jusqu'alors en vigueur, et permettant l'édification de l'ordre du capitalisme moderne. Par ailleurs, la consultation de *L'éthique protestante* nous semble pertinente par les aspects qu'elle nous révèle de la vision de Weber de l'existence. En effet, à travers cet écrit, il est possible d'accéder à Weber en tant qu'homme. Il s'attache, notamment, à l'évaluation des principales dimensions existentielles de la condition humaine moderne⁵. Au

⁵ Le processus de rationalisation et d'intellectualisation a fait émerger le désenchantement du monde moderne, élaguée de sens (WEBER, 2003 [1917/1919] : 82). Cette vacance de sens a produit le polythéisme des valeurs, soit la perte en la croyance en un dieu singulier et tout-puissant sens (WEBER, 2003 [1917/1919] : 99). Devant l'éclosion de ces schèmes antinomiques de perception et d'action, l'homme moderne rationnel est contraint aux choix de rationalités plurielles, qui détermineront sa liberté – en la limitant ou en l'intensifiant.

centre de son enquête historique et de ses inquiétudes théoriques se trouvent les problèmes posés par l'émergence de forces fatales qui lui semblent inéluctables, notamment le capitalisme.

Notre lecture de la modernité wébérienne insistera plus précisément sur les conséquences de l'action, mais également (et du même coup) sur le destin de l'homme moderne. Nous aborderons la thématique de l'homme confronté aux effets de la rationalisation et du polythéisme des valeurs. Dans son acception wébérienne, les conséquences de l'action par rapport à la volonté (les motifs d'action) supposent le destin de l'homme (THÉRIAULT, 2010 : 63). Cet aspect de la sociologie wébérienne illustre l'impuissance relative des individus confrontés aux effets issus de leurs actions qui ne sont pas toujours en adéquation avec leurs intentions (THÉRIAULT, 2010 : 63). À l'instar de Thériault (2010) la thématique du destin nous permettra de relier les deux grands pôles interprétatifs de la problématique de Weber, soit l'interprétation historico-sociologique qui place la rationalisation au cœur de ses analyses et l'interprétation existentielle qui s'attarde au destin tragique de l'homme moderne.

4. Le corpus à l'étude : les grandes explorations des romans européens

La présente recherche est orientée vers des textes littéraires du début du 20^e siècle. Notre attention se portera plus particulièrement sur deux écrivains profitant d'une vaste légitimité très peu remise en doute à travers le temps, c'est-à-dire le romancier, essayiste et journaliste autrichien Joseph Roth (1894-1939) et l'écrivain allemand Thomas Mann (1875-1955). Les deux romanciers appartiennent à la même génération d'auteurs et auscultent la période qui est la leur. Le premier roman de Thomas Mann paraît en 1901, *Les Buddenbrook : Le déclin d'une famille* en 1901, alors que Joseph Roth fait imprimer en 1916 un de ses premiers récits sous forme de feuillets, *L'étudiant privilégié*.

Les deux romanciers partagent la particularité d'évoluer et de rédiger à l'époque qui coïncide avec la sociologie de Weber. En outre, Roth, Mann et Weber ont en autres en commun d'avoir écrit en allemand, dans les grands centres urbains, Vienne, Munich et Berlin. En dépit des procédés cognitifs très différents, le sociologue et les deux écrivains possèdent également la spécificité d'avoir réfléchi aux conséquences d'une modernité économique et

technique qui a surgi brutalement en Allemagne et en Autriche-Hongrie pendant le dernier tiers du 19^e siècle. Les représentations de la société moderne réalisées par le scientifique et par les deux écrivains expriment une prise de conscience de la modernité en marche, mais également nourrissent le désespoir quant à la manière dont il est possible d'avoir le contrôle sur sa trajectoire. En ce sens, Roth, Mann et Weber produisent une analyse de ce mouvement de société incontrôlé qui mène au carnage inédit du premier conflit mondial.

Joseph Roth, Thomas Mann et Max Weber

Les grands traits de la société européenne dépeinte par Roth et Mann corroborent à bien des égards aux études de la sociologie naissante, notamment ceux de Max Weber. (VINCENT, 2011 : 84). Tous les trois semblent dénoter l'ambivalence de la modernité. Le processus de rationalisation et de différenciation des sphères d'activité, propre à l'époque moderne, possède un caractère libérateur, mais s'accompagne également d'éléments destructeurs. Les deux écrivains étaient pleinement conscients des risques liés à la raison, notamment, le déploiement de cadres contraignants pour la conduite humaine, tel le capitalisme. Également, tout comme a pu le faire Weber, les deux romanciers paraissent relever la difficulté pour les individus évoluant à l'époque moderne de parvenir à une interprétation éthique du monde. En effet, Weber, Roth et Mann s'interrogent sur l'éclatement des modalités sociales traditionnelles, et ce pour quoi Max Weber a plus précisément façonné le vocable de désenchantement du monde. Les personnages dépeints par les deux écrivains sont jetés dans un monde qui devient progressivement étranger à Dieu. Pour reprendre un concept formulé par Georg Lukàcs (1885-1971) dans son ouvrage *La théorie du roman* (1920), l'homme moderne est donc sans abri transcendantal (*transzendente Obdachlosigkeit*) (LUKÀCS, 1968 [1920] :32)⁶. De ce point de vue, si le monde et la vie doivent avoir un sens, quel est-il ? Et conséquemment, quel devrait être l'aspect du monde afin qu'il lui corresponde ? De ce point de vue, dans le cadre de ce mémoire, nous croyons qu'il est possible de tisser une parenté interprétative entre l'analyse de la modernité telle que théorisée par le sociologue et les deux romanciers. Néanmoins, à partir de questionnements analogues,

⁶ Développé dans son ouvrage, *La théorie du roman* (1920), le concept de Lukàcs de *transzendente Obdachlosigkeit* (qui n'a transcendantale ni feu, ni lieu) évoque le caractère universel du roman moderne.

Weber, Roth et Mann développent des réponses divergentes. En ce sens, nous avons été guidé par la complémentarité de leur point de vue.

La Marche de Radetzky, La Crypte des Capucins et Les Buddenbrook

Notre corpus se compose des deux ouvrages mentionnés du sociologue Max Weber et de trois écrits romanesques de Joseph Roth et Thomas Mann. Dans un premier temps, nous analyserons les romans *La marche de Radetzky* (1932) et *La Crypte des capucins* (1938) de Joseph Roth, parce qu'ils se présentent comme une étude étiologique du déclin de l'ordre austro-hongrois. Roth est un observateur des événements menant à la déliquescence de l'Empire austro-hongrois. En effet, à travers ses deux romans, Roth porte son regard sur l'époque formant le cadre de son existence individuelle et dont il fût témoin. Ses deux ouvrages évoquent la décadence de la double monarchie à travers l'itinéraire de deux lignées de la famille von Trotta.

Dans un deuxième temps, nous nous référerons au roman phare de Thomas Mann, soit *Les Buddenbrook*, car nous le considérons comme une analyse de la décadence de la société bourgeoise. Thomas Mann naît en 1875 à Lübeck au crépuscule de la société bourgeoise allemande. Il assiste à la sape intellectuelle de normes de la vie bourgeoise partout en Europe (MANN, 1970 [1950] : 155). En effet, sa vie est à cheval sur deux époques, il a donc connu les métamorphoses de la société et de la place des impératifs moraux bourgeois à partir de sa jeunesse, vers la fin des années 1880 jusqu'à ce qu'il soit un adulte lors de la Première Guerre mondiale. Afin de rédiger *Les Buddenbrook*, Mann s'inspire de nombreux détails de sa biographie personnelle. En outre, la référence à la réalité historique globale est manifeste. Le roman propose une mise en perspective culturelle et sociale du 19^e siècle. *Les Buddenbrook* relate la grandeur et l'écroulement de la société bourgeoise à travers le destin d'une famille sur quatre générations.

Roth et Mann proposent des visions originales de l'époque, qui permettent d'aborder diverses dimensions de la vie sociale laissée en friche par Weber. Les réflexions des deux écrivains possèdent la spécificité de se nourrir de situations de personnages concrets. Plus précisément, Roth et Mann réalisent des portraits qui sont des types sociaux visant le

générique. En effet, les principaux personnages sont des modèles sociaux, c'est-à-dire les représentants métonymiques de la génération à laquelle ils appartiennent. Ils reflètent une prise de conscience et une condition sociale.

De ce point de vue, les principaux personnages permettent à la fois de mieux comprendre ce qu'il advient de l'homme plongé dans le monde contemporain et révèlent la manière dont ceux-ci appréhendaient leur époque. Par conséquent, il nous semble que certains ouvrages littéraires de Roth et Mann peuvent potentiellement servir de complément à l'analyse de la situation de l'individu moderne. Cependant, il ne s'agit pas de nier la différence fondamentale entre la connaissance de la sociologie et la connaissance romanesque. Nous visons plutôt, comme il a été susmentionné, de faire résonner les œuvres littéraires sélectionnées avec le discours sociologique de Weber. Nous considérons les ouvrages choisis comme des partenaires épistémologiques.

Deux études de cas

Il est vrai que d'autres auteurs appartenant à la même génération, auraient pu faire partie de notre corpus. À cet égard, de nombreux auteurs ont souligné les liens effectifs existant entre la sociologie et différents romanciers issus de la littérature moderne, tels Robert Musil (1880-1942), Hermann Broch (1886-1951) et Franz Kafka (1883-1924). Par exemple, Peter Berger cherche à démontrer, dans son écrit *The Problem of Multiple Realities : Alfred Schütz and Robert Musil*, que le thème central de l'œuvre *L'homme sans qualités* de Musil, c'est-à-dire l'autre condition, peut être éclairé par certaines catégories cognitives du sociologue Alfred Schütz et comment le problème des réalités multiples peut être illustré par le médium du roman de Musil (BERGER, 1970)⁷.

⁷ Selon Peter Berger, le protagoniste principal du récit, Ulrich, incarne le prototype de l'homme moderne (BERGER, 1970). Ulrich, *L'homme sans qualité*, est marqué par deux traits typiquement modernes, soit une ouverture aux multiples modes de l'expérience et de l'interprétation, ainsi que par une persistante réflexivité sur le monde et sur lui-même. En ce sens, l'homme moderne est sujet à l'alternance entre des mondes contradictoires (BERGER, 1970 : 230). En effet, les différents personnages du roman évoquent l'idée de la réalité comme produit de l'activité intersubjective et ainsi, de la multiplicité possible des univers de représentation. Tous les protagonistes du récit possèdent une difficulté commune ontologique à l'époque qui est la leur celle de maintenir ou d'établir des principes d'ordre en dépit du chaos menaçant.

De même, Austin Harrington affirme, dans son article *Robert Musil and Classical Sociology* (2002), que Musil donne voix dans son roman *L'homme sans qualités* aux transformations structurelles et aux dislocations de la vie sociale moderne (HARRINGTON, 2002 : 64). Harrington met de l'avant l'idée que Musil ironise le thème de la tragédie de la culture de Georg Simmel, soit la faillite de l'idéal de liberté et d'individuation du sujet⁸.

Également, Harrington s'est enquis d'explorer les correspondances existant entre Hermann Broch et Max Weber. En effet, dans son article *Hermann Broch as a Reader of Max Weber : Protestantism, Rationalization and the Disintegration of Values* (2006), il s'attache à démontrer que le romancier s'inspire de plusieurs motifs théoriques de la pensée de Max Weber. Harrington présente les affinités électives entre le roman de Broch *Les Somnambules* et l'entreprise théorique de Max Weber, en termes de désenchantement du monde, de rationalisation et de différenciation des sphères d'activités⁹.

Torben Beck Jørgensen, par ailleurs, s'attarde à démontrer, dans son article *Weber and Kafka : the Rational and the Enigmatic Bureaucracy*, que les travaux de Max Weber sur les organisations permettent d'éclairer l'expérience d'écriture de Frank Kafka (1883-1924).

⁸ Aux dires d'Austin Harrington, Musil aurait dépeint avec acuité l'esprit de la modernité, marquée par une effervescence de la science, de la politique et des arts (HARRINGTON, 2001). Il explorerait la psyché collective de son époque. Musil mettrait en lumière le sujet de la modernité dans tous ses états antagoniques en terme d'identité, dans son dialogue avec lui-même et avec l'autre. Selon Harrington, l'œuvre *L'homme sans qualité* peut être appréhendé comme une représentation fictive de plusieurs aspects de l'entreprise théorique de Simmel. Harrington souligne que dans son essai *La tragédie de la culture*, Simmel décrit l'époque de la modernité comme étant caractérisée par la domination du monde objectif sur le monde subjectif. En raison de la complexité et la spécialisation croissantes de la société, le monde des institutions sociales par lequel l'individu cherche à réaliser ses capacités devient la raison de sa perte, il n'arrive plus à lui donner un sens. La culture objective semble entraver la possibilité pour l'individu de revenir à sa subjectivité. Il ne parvient pas à trouver sa place dans le monde. De plus, l'art et la littérature sont dominés par le formalisme et la technique et la science et la technologie sont séparées égoïstement de tout sens de connaissance pratique. L'argent et le capital objectivent les relations sociales. Bref, l'individu est dominé par une multiplicité d'éléments sans signification. C'est la chute de l'idéal humaniste des Lumières qui thématise la personnalité universelle aux multiples facettes. L'homme a édifié un monde qui le mène à sa perte.

⁹ Selon Harrington, le thème de la différenciation des sphères d'activité occupe une place prépondérante dans l'interprétation et la compréhension par Max Weber et Hermann Broch de la trajectoire culturelle occidentale (HARRINGTON, 2006). Contrairement à un ordre social dans lequel la religion est la force centripète du système de valeur, la société moderne se caractérise par une différenciation des sphères qui tendent toutes à s'autonomiser et par le fait même, entrent en contradiction. Chaque sphère d'activité (la politique, l'économie, l'esthétique, l'érotique, etc.) déploie une logique de fonctionnement spécifique. Au fil de ce déploiement, les sphères d'activité s'individualisent les unes par rapport aux autres et sont par le fait même de plus en plus réfractaires aux régulations infusées par des exigences éthiques. La liaison d'un seul coup entre tous les systèmes de valeur à une valeur centrale s'avère pratiquement impossible.

Jørgensen avance l'idée que le roman de Kafka *Le château* renferme une parodie antithétique de l'idéaltype de l'administration bureaucratique tel que développé par Weber¹⁰.

Ainsi, nous aurions sûrement pu trouver des interrogations et des regards semblables chez Robert Musil, Hermann Broch, Frank Kafka et d'autres écrivains qui leur étaient contemporains. Le choix des auteurs sur lequel se porte notre étude repose sur deux grandes caractéristiques. D'une part, les romans que nous allons étudier possèdent l'attribut d'explorer des thèmes qui nous intéressent plus particulièrement, soit le déclin d'un ordre légitime et la relation entre l'éthique protestante et l'esprit du capitalisme. Il s'agit de questions majeures du tournant du siècle dernier. D'autre part, les œuvres romanesques du corpus partagent l'unicité de représenter de manière fictive différents aspects de l'entreprise théorique de Weber.

Notre parti pris a été de réaliser deux études de cas approfondies du croisement entre la littérature et la sociologie, et ainsi d'avoir la chance de dégager des analyses et des réflexions qui seront de portée générale. Plus précisément, nous avons choisi de procéder à la sélection de trois œuvres de deux auteurs différents. Nous considérons que les romanciers étudiés et leurs œuvres retenues ont une valeur de définition de l'époque de la modernité classique. C'est donc l'exemplarité et la représentativité des auteurs choisis qui nous concernent. C'est dans ces trois créations littéraires susmentionnées que nous avons trouvé le potentiel d'un supplément de créativité pour la sociologie. Nous aimerions que notre corpus mesuré à l'aune de sa capacité à nous apporter des éléments descriptifs et analytiques significatifs et innovateurs pour le regard sociologique.

¹⁰ Dans un premier temps, Jørgensen affirme que l'administration du château est caractérisée par une organisation hiérarchique extravagante (JØRGENSEN, 2011). Parfois, les classements sont facilement intelligibles, mais généralement le classement est couvert d'un épais brouillard. Kafka dresse le portrait d'une imposante hiérarchie atteint d'une croissance sauvage, caractérisée par des contradictions et d'un culte viral de classements. Bien que le modèle de Kafka soit fort différent de celui de Weber, il fait toute même référence au phénomène de la hiérarchie. Dans un deuxième temps, Jørgensen affirme que l'organisation bureaucratique du château est accablée par de multiples erreurs procédurales. Selon Weber, l'administration bureaucratique permet d'optimiser la gestion des besoins de l'administration de masses de personnes et de biens, de par sa division du travail, sa précision, sa stabilité, son rigorisme et sa prévisibilité. Or, dans le roman de Kafka, l'inévitable rigueur et discipline des règles de la gestion administrative est soumise aux chaos des bévues. Dans un troisième temps, un des points nodaux du modèle de Weber de l'organisation bureaucratique est la séparation de la vie privée et de la vie publique. Or, dans *Le Château*, cette disjonction est totalement rompue. Les chambres des protagonistes font office de bureau, les contrats officiels se règlent dans les tavernes, les heures de travail et les heures de repos sont entrelacées et les fonctionnaires sont enflammés de passion, mais plus encore, leurs actions sont muées par leurs pulsions sexuelles.

Chapitre 2 : L'ÉROSION DE L'ORDRE LÉGITIME CHEZ MAX WEBER ET JOSEPH ROTH

Le sens perceptif est à ce point atrophié, chez les sociologues qui se fient au questionnaire, au magnétophone, ou au contraire à la seule spéculation, qu'il faut apprendre à percevoir visages, gestes, vêtements, objets, paysages, maisons, chemins... Nous croyons en la nécessité d'un balzacisme et d'un stendhalisme sociologiques. Le balzacisme serait le sens de la description encyclopédique, le stendhalisme serait le sens du détail significatif. À cela doit s'ajouter le sens de l'instantané ou flash.
(MORIN, 1984 :167)

Les travaux empiriques explorant la complémentarité et l'interdépendance entre la sociologie et la littérature se sont multipliés depuis vingt ans (ELLENA, 2009 : 1). La lecture sociologique de récits littéraires peut suivre des sillages très divers. Pour notre part, nous ne considérons pas les romans comme le reflet de la réalité sociale, ni comme des illustrations de théories sociologiques préexistantes. Il s'agit d'utiliser la connaissance romanesque à l'œuvre dans la fiction de langue allemande du 1^{er} tiers du 20^e siècle afin de stimuler l'imagination sociologique (MARTUCCELLI, BARRÈRE, 2009 : 7). Nous cherchons à penser la période de la modernité classique avec et grâce aux romans, par et pour la sociologie. Nous superposons des romans à des écrits sociologiques afin de faire émerger de nouvelles catégories pour appréhender l'individu. Il nous importe d'ajouter que nous ne croyons pas que la connaissance romanesque est partout et toujours supérieure au regard sociologique, comme l'indiquent Danilo Martuccelli et Anne Barrère. C'est justement pour leurs différentiels analytiques que nous tenterons de réanimer la conversation qui a été interrompue depuis le milieu du 19^e siècle (LEPENIES, 1997 : 1). Le roman explore différemment le social, avec une liberté et un désir d'expérimenter des procédés analytiques audacieux qui font parfois défaut chez les sociologues (MARTUCCELLI, BARRÈRE, 2009 : 9). C'est ce supplément de créativité que nous tenterons de repérer, d'extraire puis de transformer en « mots sociologiques » (MARTUCCELLI, BARRÈRE, 2009 : 9).

Plusieurs types de romans sont susceptibles d'être lus par les sociologues. Dans ce champ de possibles, deux fictions du romancier, essayiste et journaliste autrichien Joseph Roth (1894-1939) retiendront notre attention. Étant donné que nous nous intéressons au thème de l'ordre légitime, elles nous apparaissent fortement instructives. Plus particulièrement, nous analyserons ici ses romans *La marche de Radetzky* (1932) et *La Crypte des capucins* (1938), parce qu'ils se présentent comme une étude étiologique du déclin de l'Empire austro-hongrois. Ces deux fictions littéraires possèdent la particularité de renfermer des éléments qui rappellent la théorie de l'ordre légitime du sociologue Max Weber (1921/1922, «Concepts fondamentaux»). L'originalité de Roth réside dans l'éclairage qu'il a porté sur le sujet.

Dans le cadre de ce chapitre, nous argumentons que les deux fictions romanesques de Roth peuvent être lues comme un complément à la théorie de l'ordre légitime de Weber. Les lectures habituelles de Weber sur l'ordre légitime insistent sur la croyance « par le laïc » en la validité de la vision de l'ordre (WEBER, 1995 [1921/1922]). Les deux fictions romanesques de Roth se démarquent des écrits de Weber et sur Weber, car elles mettent de l'avant l'idée que la perte de la croyance des élites en eux-mêmes peut être un facteur de premier ordre dans la fin de l'ordre légitime. L'interprétation de Roth du déclin de l'ordre légitime sera enluminée par les réflexions du politologue Rodney R. Barker.

Nous présenterons d'abord le contexte de production des œuvres étudiées. Nous décrirons ensuite les deux romans de Roth. Subséquemment, nous repérerons les éléments significatifs à l'aide d'une analyse thématique. Finalement, nous analyserons la matière recueillie dans une dernière partie.

1. Contexte de production

Les discours sociaux inscrits dans les deux récits narratifs *La marche de Radetzky* et *La Crypte des capucins* conservent les traces d'une époque, d'un milieu social et d'un usage particulier du langage. Afin d'être à même de comprendre et d'analyser les points de vue exprimés par Roth dans ses deux romans, nous mettrons à jour les référents sociaux (espace, temps, langage) qui permettent de les situer. Pour ce faire, nous nous intéresserons à la société

à laquelle les deux récits se rattachent, soit l'Empire bicéphale d'Autriche-Hongrie, et à l'histoire individuelle de l'auteur.

L'Autriche-Hongrie

L'Empire austro-hongrois était un État d'Europe centrale de 1867 à 1918 constitué de l'Empire d'Autriche et du Royaume de Hongrie. L'Empire de la famille royale des Habsbourg s'étendait sur les territoires actuels de l'Autriche, l'Hongrie, la République tchèque, la Slovaquie, la Slovénie, la Croatie, la Bosnie-Herzégovine, ainsi que sur une partie de l'Italie, de la Pologne, de la Serbie et de l'Ukraine actuelles. L'État comprenait quatre grands groupes ethniques, soit les peuples slaves, germaniques, latins et hongrois. De plus, il fallait ajouter à ces divers groupes disparates près d'un million et demi de juifs dispersés à travers l'Empire (LÉGER, 1989).

La stabilité de l'Empire austro-hongrois reposait sur l'équilibre de cet entrelacement de nationalités. La cohésion du système s'appuyait en premier lieu sur la personne de l'autocrate, l'empereur François-Joseph (1830-1916), mais également sur trois grandes institutions : la bureaucratie, l'armée impériale et royale et la religion catholique (BOGDAN, 2005 : 307). De plus, la cohésion de l'empire bicéphale était assurée par la grande mobilité géographique des populations de région à région et de la campagne à la ville. L'époque du monarque François-Joseph (1867-1916), soit celle au cœur du récit des deux romans représentait une période de prospérité économique pour les différentes régions de la Double monarchie (BOGDAN, 2005).

Par opposition au calme régnant durant les premières années de la double monarchie, la fin du 19^e siècle fut très mouvementée. En dépit des protestations des élites qui craignaient le poids des minorités, le suffrage universel fut progressivement introduit (1896-1906). Des partis nationalistes et socialistes émergèrent dans la dernière décennie du siècle, menaçant la stabilité de l'entité impériale et royale. Les Polonais, les Tchèques, les Ruthènes, les Ukrainiens, les Slovènes, les Croates, les Serbes et les Bosniaques rêvaient de liberté et d'indépendance. En 1899, les austro-marxistes proposèrent de transformer l'empire en une

fédération de nationalités (BOGDAN, 2005 : 335)¹¹. Le prince héritier, l'archiduc François-Ferdinand (1863-1914), se dit prêt à réformer l'empire lorsqu'il grimperait sur le trône. Il n'aura pas le temps de mettre à exécution son projet, il fut assassiné en 1914 lors d'une visite officielle à Sarajevo.

Suite à l'assassinat du prince héritier, l'empereur François-Joseph fut déterminé à punir le gouvernement serbe¹². Un mouvement subversif dirigé contre l'Autriche-Hongrie naquit sous ses yeux et il ne fit rien pour tenter de le réprimer. Le conflit entre Vienne et Belgrade mena à l'activation d'une suite de pactes militaires, obligeant plusieurs puissances européennes à s'engager dans ce qui deviendra la Première Guerre mondiale. L'état de belligérance fut le fait de deux grandes alliances, soit la Triple Entente (la France, le Royaume-Uni, la Russie, leurs possessions coloniales et, plus tard, la Belgique, le Japon, l'Italie, le Portugal et les États-Unis) et la Triple Alliance (l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie et, plus tard, l'Empire ottoman et le Royaume de Bulgarie). En 1918, l'Autriche-Hongrie déposa les armes, vaincue. La défaite signa la fin de la monarchie habsbourgeoise et donna naissance à l'Autriche, la Hongrie, la Pologne, la Tchécoslovaquie, la Roumanie, l'Italie et la Yougoslavie.

Joseph Roth

Roth vient au monde au moment où l'Empire austro-hongrois subit de profondes transformations, où les points de repères traditionnels commencent à se dissiper. Né en 1894 d'une humble famille juive de Galicie, une région située aux confins de l'Empire austro-hongrois, Joseph Roth est âgé de vingt ans lorsque la guerre de 1914 est déclarée. Il a déjà complété ses études en philologie allemande à l'Université de Lemberg en Galicie. Il participe à la Première Guerre mondiale au service de presse de l'armée impériale. Après la guerre, il devient journaliste à Vienne, puis à Berlin (avant de quitter l'Allemagne pour la France).

¹¹ Les austro-marxistes désignent les individus adhérant aux idées développées au sein du *Sozialdemokratische Arbeiterpartei* (SDAP), soit le Parti ouvrier social-démocrate d'Autriche. Fondé en 1889, il est un courant d'inspiration marxiste.

¹² La santé de l'empereur François-Joseph s'est dégradée dès le début de la Grande Guerre. Le petit-neveu de l'empereur, Charles 1^{er}, devient, suite à une série de circonstances, l'héritier à terme de la double monarchie. À la mort de l'empereur François-Joseph en 1916, Charles 1^{er} est couronné roi de Hongrie à Budapest. En 1922, Charles, le dernier roi apostolique de Hongrie meurt en exil au Portugal.

Roth est fortement secoué par les bouleversements que connaît sa terre natale. Il est un observateur des événements menant à l'écroulement de l'Empire austro-hongrois. En effet, à travers les romans *La marche de Radetzky* (1932) et *La Crypte des capucins* (1938), Roth porte un regard lucide sur ses contemporains et son époque. Ces deux romans prennent pour toile de fond un épisode majeur de l'histoire, l'agonie de l'Autriche-Hongrie, auquel sont enchevêtrés des événements et des personnages réels (François-Joseph 1^{er} d'Autriche, la bataille de Solferino, l'attentat de Sarajevo, l'*Anschluss*, la mort de François-Joseph 1^{er}) et fictifs (l'exploit du héros de Solferino, François von Trotta, Charles-Joseph von Trotta, François-Ferdinand Trotta). Avant de procéder à leur analyse, effectuons d'abord une brève présentation des deux fictions romanesques à l'étude.

2. Présentation des romans *La marche de Radetzky* et *La Crypte des capucins*

Dans *La marche de Radetzky* et *La Crypte des capucins*, Joseph Roth décrit l'effondrement de la double monarchie et la déliquescence de l'Autriche après la Grande Guerre à travers le destin de deux lignées de la famille Trotta, et cela sur quatre générations. Ses deux romans offrent un éclairage sur la configuration de l'espace social et ses modifications. Ce n'est pas l'évolution de la personnalité psychologique des personnages qui intéressent Roth, mais plutôt la transformation dans le temps de leurs valeurs, à l'intérieur de l'univers dans lequel ils sont ancrés.

Le titre du livre *La marche de Radetzky* évoque la célèbre composition de Johann Strauss. La création musicale vise à célébrer fièrement l'un des glorieux militaires de l'empire, le maréchal Johann Joseph Wenzel Radetzky (GIDON, 1983 : 2). Au début du récit, le régime *kaiserlich und königlich* (impérial et royal) se tient fièrement debout et est encore capable de maîtriser les visées indépendantistes des différents peuples qui le constituent. La grandeur austro-hongroise est assurée par une solide identité impériale et un riche univers culturel : c'est l'unité dans la diversité (BOGDAN, 2005 : 293). Néanmoins, des brèches deviennent de plus en plus visibles. Le roman de Roth est, pourrait-on dire, l'histoire d'un « ordre qui se

défait » (GIDON, 1983, 15). L'écrivain y examine la chute inattendue du vaste Empire austro-hongrois. Le roman *La Crypte des capucins* fait plutôt penser à une oraison funèbre (GIDON, 1983 : 13). Roth décrit « un ordre déjà défait » (GIDON, 1983 : 13). L'auteur met en scène la ruine de la l'Autriche-Hongrie suite à la défaite de la Première Guerre mondiale. Cette œuvre littéraire présente les conséquences de l'érosion de l'ordre austro-hongrois. En quelque sorte, il constitue la suite de *La marche de Radetzky*. Rédigé à la première personne, le ton adopté est davantage personnel que dans le premier roman (PESNEL, 1995 : 13).

La marche de Radetzky

La marche de Radetzky débute avec la bataille de Solferino (1859) et se termine à la mort de l'empereur François-Joseph. Roth y décrit la brève carrière de soldat de Charles-Joseph von Trotta qui observe la monarchie des Habsbourg se désagréger. Le roman s'attarde à deux espaces délimités au territoire de l'Autriche-Hongrie, essentiellement les provinces de la Bohême et de la Galicie.

Les Trotta de *La marche de Radetzky* sont une famille de soldats et de bureaucrates. Le sous-lieutenant Joseph Trotta, soldat originaire du village de *Šipolje*, a sauvé la vie au jeune roi François-Joseph 1^{er} sur le champ de la bataille de Solferino. En récompense, il est promu au rang de capitaine, décoré de l'ordre de Marie-Thérèse et il acquiert le titre *Trotta von Šipolje*. Le héros de Solferino et ses deux descendants, son fils (François) et son petit-fils (Charles-Joseph), bénéficient des bonnes grâces du monarque. L'acte d'héroïsme extirpe le sous-lieutenant Joseph von Trotta de ses origines paysannes slovènes. En contrepartie, un gouffre se creuse entre Joseph von Trotta et son père ainsi que ses camarades : ces derniers considèrent qu'il appartient dorénavant à un rang supérieur alors que le héros de Solferino ne parviendra jamais à se sentir à l'aise dans la classe nobiliaire.

Pendant plusieurs années, Joseph von Trotta goûte à la régularité d'une vie militaire simple. Jusqu'au jour où, par curiosité, il prend le premier manuel de lecture de son fils de cinq ans. Il voit alors un texte de lecture intitulé François-Joseph 1^{er} à la bataille de Solferino. Il réalise alors que c'est sa propre histoire trafiquée. En effet, la réalité historique de son acte de bravoure est largement enjolivée. Le capitaine tente de rencontrer le suzerain afin qu'il corrige la chimère de ses hauts faits guerriers. À la suite de quoi, l'histoire est définitivement effacée des manuels scolaires. Joseph von Trotta est fortement désillusionné par cet incident et

va même jusqu'à interdire à son fils de devenir soldat. Le poids du proverbial aïeul pèsera très lourd sur les épaules des deux générations subséquentes. Le fils du héros de Solferino (François) restera prisonnier d'un loyalisme aveugle en l'empire et le petit-fils (Charles-Joseph) sera poussé à intégrer l'armée dans le respect de la légende des von Trotta. Le dernier des Trotta, Charles-Joseph, sous-lieutenant dans une petite ville de garnison de la Galicie, sera tétanisé par la mémoire de son grand-père. Ravagé par le poids d'une tradition qu'il ne parvient pas à perpétuer, il sombrera dans l'alcoolisme. Au début de la Première Guerre mondiale, il perdra la vie, de façon banale. Nous verrons plus loin que l'analyse de la *La marche de Radetzky* révélera que la décadence de cette lignée est aussi inéluctable que le déclin de la monarchie danubienne.

Les Trotta de *La marche de Radetzky* n'ont jamais rencontré les Trotta de *La Crypte des capucins*. Les deux familles sont originaires de Slovénie, d'une souche de paysans du petit village de Silpoje. Néanmoins, leurs tempéraments divergent considérablement ; ils ont été élevés dans des circonstances différentes (GIDON, 1983 : 12).

La Crypte des capucins

Les Trotta de *La Crypte des capucins* sont des bourgeois distingués. Ils se sont envolés vers l'Amérique et sont revenus s'établir à Vienne, après s'être enrichis dans l'industrie. L'avant-dernier de la famille (François-Ferdinand) conduit à Vienne une existence folâtre, paresseuse et indolente à la veille de la Première Guerre mondiale. Sa vie urbaine est l'objet de la première partie du récit.

Le roman *La Crypte des capucins* commence au printemps de 1914 et se termine avec l'annexion de l'Autriche par l'Allemagne en 1938 (l'*Anschluss*). L'histoire se déroule essentiellement dans trois endroits, soit la ville de Vienne et la province de la Moravie en Autriche-Hongrie et la région de la Sibérie en Russie. Dans ce récit, l'Autriche est déjà fracassée. L'insouciant François-Ferdinand revient du front dans un pays en décrépitude, rongé par la misère et l'immoralisme. La jeunesse à laquelle il appartient tente péniblement de trouver des balises qui pourraient remplacer les anciens repères. La guerre et l'écroulement de la monarchie des Habsbourg s'accompagnent de la perte de la fortune de François-Ferdinand et de ses illusions. Il contemple les événements qui l'entourent sans être en mesure d'y avoir

une emprise. À la fin du roman, François-Ferdinand pressent la fin de l'Autriche-Hongrie. L'écroulement de la monarchie habsbourgeoise scelle le crépuscule de cette deuxième lignée.

Dans la prochaine section, par le biais de l'analyse thématique, nous tenterons de mettre à jour la force sociologique des romans *La marche de Radetzky* et *La Crypte des capucins* de Roth. Il est possible de discerner des correspondances entre les deux récits romanesques et le concept de l'ordre légitime de Max Weber. Cela dit, Roth met de l'avant des éléments qui ne font pas partie de la définition wébérienne de l'ordre légitime. Parce que l'écrivain et le sociologue utilisent des procédés d'analyse dissemblables pour appréhender le monde social, nous considérons que leurs interprétations sont complémentaires.

3. Modernité et récit du déclin de l'ordre austro-hongrois chez Joseph Roth

Dans le cadre de ce mémoire, nous privilégierons le thème à titre d'unité d'analyse : « le thème est l'unité de signification qui se dégage naturellement d'un texte analysé selon certains critères relatifs à la théorie qui guide la lecture » (BARDIN, 1989 :136). Afin d'analyser les deux romans de Roth, nous avons élaboré une grille d'analyse selon une méthode « mixte » (LANDRY, 1997 : 340). D'une part, la grille d'analyse a été constituée à l'aide d'un système de catégories préalablement définies à partir des éléments que nous avons retenus suite à la lecture des écrits théoriques et empiriques de Weber dans « Les Concepts fondamentaux de sociologie » (*Économie et société*, (1995 [1921/1922])) et de *L'éthique protestante* (2002 [1904/1905]). D'autre part, afin d'éviter une surdétermination des catégories déductives, nous avons priorisé une démarche flexible qui rend également possible, par des allers-retours entre le cadre théorique et le matériau empirique, le jaillissement de nouvelles catégories et de sous-catégories en cours d'analyse. À la lumière de la théorie des ordres légitimes et du concept d'institutionnalisation, nous tenterons de croiser les travaux théoriques de Weber avec les deux romans de Roth *La marche de Radetzky* et *La Crypte des capucins* afin de comprendre la stabilité et le déclin d'un ordre valide ou légitime. Jetons d'abord un éclairage sur le concept d'ordre légitime de Weber et sur son concept d'institutionnalisation.

L'ordre légitime et son déclin

Dans la section Concepts fondamentaux d'*Économie et Société*, publié en 1922, Weber élabore, sous l'angle de la légitimité, le concept d'ordre. Cette perspective lui permet de mettre en lumière l'interdépendance entre le comportement des individus et les ordres légitimes (THÉRIAULT, 2005 :176). De ce point de vue, les institutions orientent les conduites individuelles tout en étant façonnées et légitimées par les acteurs. Weber fait l'usage implicite du concept d'ordre dans son écrit empirique *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*. Il lui permet de saisir et de décrire le processus d'institutionnalisation d'un ordre légitime (une éthique religieuse du travail) et les répercussions qui y sont relatives (l'avènement d'un ordre économique, soit le capitalisme). Selon les individus qui revendiquent leur vision, l'enjeu est la légitimité de leur vision de l'ordre. Avant d'aller plus loin, clarifions d'abord la notion d'ordre légitime. Ensuite, nous serons à même de nous intéresser aux conditions de réalisation, de maintien et de transformation d'un ordre légitime.

Une définition de l'ordre légitime

Tel que théorisé par Weber, l'ordre légitime apparaît comme : « le contenu significatif d'une relation sociale [...] où l'activité se guide (en moyenne ou approximativement) sur des maximes qu'on peut expliciter » (WEBER, 1995 [1921/1922] : 65). À cet égard, Weber fait valoir que des maximes pratiques (par exemple, les dictons d'un Benjamin Franklin) permettent, pour l'observateur, la connaissance des représentations empiriques d'un ordre légitime. Il poursuit ses propos en précisant les conditions nécessaires pour qu'un ordre soit considéré comme valide ou légitime : « Nous parlerons d'autre part de la validité de cet ordre uniquement lorsque l'orientation effective de l'activité selon ces maximes se fait pour le moins aussi (c'est-à-dire dans une mesure importante) pour la raison qu'elles sont considérées comme valables d'une manière ou d'une autre pour l'activité, qu'elles soient obligatoires ou exemplaires » (WEBER, 1995 [1921/1922] : 65). La légitimité d'un ordre signifie que l'activité sociale des individus s'oriente, « dans une mesure importante », d'après la représentation de normes qui sont perçues comme devant absolument valoir pour le comportement. Donc, pour qu'un ordre soit dit légitime, les individus doivent au minimum s'y conformer. Néanmoins, Weber précise que la validité d'une maxime pratique ne réside pas dans le fait qu'elle soit observée ou non, mais plutôt dans le fait que certaines activités soient

orientées en fonction de celle-ci¹³. Un ordre est toujours plus ou moins légitime, plus ou moins valide. En effet, le contenu de l'ordre légitime est toujours contesté par différents agents du groupement. De ce fait, son caractère demeure inachevé. Donc, il faut plutôt en parler comme le degré de validité ou d'institutionnalisation (THÉRIAULT, 2005 : 182). Par ailleurs, Weber formule l'hypothèse que l'ordre que l'on respecte uniquement pour des motifs rationnels en finalité ou en raison de la coutume est beaucoup moins stable que celui fondé sur l'obligation ou l'exemplarité (WEBER, 1995 [1921/1922] : 65). De ce point de vue, plus les individus expérimentent un sentiment de devoir, plus il y aura de chance que l'ordre soit stable, donc institutionnalisé. En ce sens, la légitimité n'est toujours qu'une représentation de la légitimité (THÉRIAULT, 2005 : 182).

Le processus d'institutionnalisation d'un ordre

L'entreprise de Weber se révèle pertinente pour expliquer la stabilisation, la transformation et le déclin d'un ordre légitime. En effet, ses études empiriques et historiques, notamment son écrit *Sociologie des religions*, éclairent la légitimité du point de vue de l'individu et ainsi porte à notre attention le travail des gardiens des institutions (THÉRIAULT, 2005 : 183). Selon ceux-ci, l'enjeu du processus d'institutionnalisation est la légitimité de leur vision de l'ordre, soit leur mission (THÉRIAULT, 2005 : 183). En ce sens, le concept de la légitimité permet de constater à quel point le caractère valide d'un ordre est lié à l'activité sociale d'un certain type d'acteurs. Cet angle d'analyse permet de considérer la légitimité des maximes selon un double caractère : « (...) non seulement comme le degré de validité d'un ordre orienté selon une représentation, mais aussi comme un enjeu pour les acteurs qui y adhèrent et ceux qui la contestent. » (THÉRIAULT, 2005 : 183). De ce point de vue, la légitimité est liée aux actions concrètes des individus pour maintenir, transformer ou déstabiliser un ordre (THÉRIAULT, 2005, 183). À travers leur « travail », les gardiens des institutions collaborent à édifier un ordre. L'institutionnalisation, le maintien ou la

¹³ À cet effet, Weber apporte un élément de précision quant au contenu de la notion d'ordre légitime : « On peut orienter son activité d'après la validité d'un ordre sans obéir uniquement à son sens » (WEBER, 1995 [1921/1922] : 66). Pour illustrer cette situation, il évoque l'exemple d'un voleur qui oriente son comportement d'après la validité de la loi pénale, dans la mesure où il se cache : « Que l'ordre vaille pour un groupe d'hommes, cela se manifeste par le fait qu'il [le voleur] est *obligé* de dissimuler l'infraction » (WEBER, 1995 [1921/1922] : 66).

désinstitutionnalisation d'un ordre sont donc le fruit d'une lutte pour la légitimité. À cet effet, dans son ouvrage *Sociologie des religions*, Weber oppose deux idéal-types de porte-paroles spécialisés¹⁴, les prêtres (les gardiens d'un ordre considéré comme légitime dans une mesure importante) et les prophètes (les agents qui tentent de subvertir l'ordre légitime (THÉRIAULT, 2005 : 183). Leurs homologues se retrouvent dans les autres sphères de l'activité sociale. Ces porte-paroles spécialisés vont utiliser différentes stratégies afin de tenter de monopoliser la définition et l'administration des maximes, de déterminer les critères de rationalité (le principe selon lequel l'acteur oriente son action) et leur contexte de validité (le contexte dans lequel l'acteur applique son action) (THÉRIAULT, 2005, 178). Dans cette « lutte », les gardiens de l'institution et les agents subversifs vont s'ingénier à persuader la « masse de laïcs » – et eux-mêmes – de la légitimité de leur vision de l'ordre (BOURDIEU, 1971 : 319). Ainsi, le centre de cette lutte est la quête de la légitimité. Les prêtres ou les gardiens des institutions utiliseront différentes sanctions matérielles et organisationnelles. En revanche, leurs rivaux chercheront plutôt à reformuler les maximes pratiques et les principes de conduite admis en s'y opposant et en les critiquant. En ce sens, les comportements des prophètes ou des agents subversifs sont déviants par rapport aux normes reçues (THÉRIAULT, 2005 : 184). La probabilité que les différents agents obtiennent l'assentiment populaire et orientent effectivement l'activité sociale dépend d'une part de leur aptitude à mobiliser leurs ressources et d'autre part, de leur capacité dans leurs interactions à manier les définitions et les standards de vertu. Donc, la légitimation ou la validation d'un ordre renvoie à l'institutionnalisation d'une norme (THÉRIAULT, 2005 : 185). Ces réflexions de Weber, tout aussi utiles qu'elles puissent l'être pour l'analyse, ne sont pourtant pas exhaustives. En effet, les analyses de Weber et ses interprètes traitent rarement de la désinstitutionnalisation d'un ordre.

¹⁴ Les porte-paroles spécialisés sont des élites religieuses et intellectuelles. Ils ont pour rôle de dégager à partir de l'interprétation des maximes, les critères de rationalité (quand, comment, dans quelles circonstances et selon quels critères l'acteur applique son action ?) et de spécifier le contexte d'action (quel est le principe sur lequel l'acteur orientera son action ?). (THÉRIAULT, 2005 : 179)

L'apport des récits romanesques de Joseph Roth

Les romans *La marche de Radetzsky* et *La Crypte des capucins* de l'écrivain Joseph Roth renferment des éléments qui rappellent le concept de l'ordre légitime de Weber. En revanche, la voie d'approche empruntée par Joseph Roth ouvre à l'étude des dimensions qui sont demeurées inexplorées par le sociologue. Ainsi, les deux fictions romanesques de Roth peuvent être considérées comme complémentaires au concept de l'ordre légitime de Weber. En premier lieu, les lectures de Weber sur l'ordre légitime attachent une importance particulière à la croyance « par le laïc » en la validité de la vision de l'ordre. Selon lui, un ordre est considéré comme valide ou légitime lorsque, dans une mesure importante, les individus s'y conforment. Les deux romans de Roth accordent plutôt une attention particulière aux élites, par leur travail et la perte de la foi. Ils mettent de l'avant l'idée que la perte de la croyance des élites en eux-mêmes marque définitivement la fin de l'ordre austro-hongrois. À cet effet, les réflexions du politologue Rodney R. Barker permettent d'éclairer les propos de Roth. Selon Barker, la conviction des élites en leur propre pouvoir symbolique et en les institutions est une condition nécessaire au maintien d'un ordre légitime (BARKER, 2001 : 14). Nous reviendrons sur ce point dans la dernière partie de ce chapitre. En deuxième lieu, il nous importe de souligner que les écrits de Weber portant sur l'ordre légitime possèdent essentiellement un caractère théorique. Les deux romans de Roth peuvent potentiellement être considérés comme le pendant empirique des travaux de Weber du point de vue de la désinstitutionnalisation, de l'érosion d'un ordre.

Le regard des romanciers sur le monde social n'a pas les mêmes lentilles que celui des sociologues. Les romans permettent de penser des situations concrètes à partir des individus et de leur vie quotidienne. Les petits détails du quotidien ne sont pas des accessoires, ils nous éclairent sur les principaux aspects de la condition humaine et ses transformations. Pour les romanciers, il faut pénétrer l'âme des personnages, à travers ses dilemmes existentiels dérivés des situations auxquelles ils sont exposés (MARTUCCELLI, BARRÈRE, 2009 : 100). Les auteurs ne se contentent pas de faire une phénoménologie « du soi ». La vie intérieure des personnages et ses questionnements sont un outil pour formuler des réflexions sur la société (MARTUCCELLI, BARRÈRE, 2009 : 100). De ce point de vue, dans les romans que nous étudions, ce sont les personnages qui deviennent le foyer central d'interprétation de la vie

sociale. Ils permettent le développement d'une pensée capable de faire le pont entre l'humanité singulière et le monde social où elle s'intègre.

Afin d'analyser *La marche de Radetzky* et *La Crypte des capucins*, nous avons élaboré un système de trois grandes catégories correspondant aux trois principaux personnages des deux romans de Roth, soit le préfet François von Trotta, le sous-lieutenant Charles-Joseph et le sous-lieutenant François-Ferdinand. Les trois personnages incarnent la conduite de vie et la personnalité de la génération et de la classe à laquelle ils sont liés. C'est à travers l'analyse du quotidien des principaux personnages des deux romans de Roth que nous pouvons déceler le déclin de l'Empire austro-hongrois. Ces trois unités thématiques nous permettront de classer différents extraits liés à l'érosion de l'ordre légitime. D'abord, nous observerons et décrirons chacune d'entre elles. Par la suite, nous les analyserons à l'aune des réflexions théoriques de Max Weber et du politologue Rodney Barker.

3.1 Le préfet François von Trotta : le type dévoué à l'ordre légitime

Le préfet François von Trotta symbolise le type d'homme empreint d'une éthique de la dilection et de l'obéissance envers le pouvoir des Habsbourg, dont la vie est centrée sur les intérêts de la monarchie bicéphale. Il porte en lui l'héritage de la bravoure du héros de Solferino. Il fait partie de la couche des élites revendiquant le maintien de l'ordre légitime.

Portrait de l'homo austriacus

Le serviteur de l'empire

Le loyalisme à l'égard de la dynastie des Habsbourg est un aspect dominant de la personnalité de François. La vie entière de François semble être subordonnée à l'accomplissement de ses obligations. Il ne cesse d'être le sujet du roi, ni même pour un seul instant. Ce principe guide sa conduite de vie, pour la simple raison qu'elle lui apparaît valable pour son activité. L'ordre lui semble légitime, car il considère les règles et les principes du système monarchique austro-hongrois comme obligatoires et exemplaires. Si François venait à violer les maximes pratiques, il éprouverait un remord incroyable ; il s'y conforme

avec zèle. Le préfet possède une maîtrise de soi exceptionnelle et son emploi du temps est rigoureusement réglé. Il possède un besoin inné de l'ordre et un respect exemplaire de la loi et de la forme. De plus, François adhère sans restriction aux principes de la droiture, de la décence et de la correction. François éprouve un sentiment de devoir à l'égard de la monarchie k.u.k. (*kaiserlich und königlich*). Sa fidélité et son sens du dévouement envers le chef suprême et la double monarchie sont visibles chez lui jusque dans les moindres détails.

Les sombres favoris que M. von Trotta portait comme une pièce d'uniforme, une marque distinctive destinée à témoigner qu'il appartenait à la domesticité de François-Joseph, une preuve de son attachement à la dynastie, ces favoris aussi restaient immobiles quand M. von parlait (ROTH, 1995 [1938] : 40).

L'attachement de François à la monarchie se manifeste à travers l'ensemble des sphères de sa vie : des favoris (qu'il porte à la manière de son empereur) à son activité professionnelle. Son métier de fonctionnaire politique n'est pas seulement un gagne-pain, il est surtout un moyen par lequel il peut servir le monarque et protéger la régularité ordonnée contre les porteurs potentiels d'interprétations concurrentes, soit les mouvements nationalistes et socialistes :

Toutes ces choses [les mouvements nationalistes et sociaux-démocrates] inquiétaient le préfet, le peinaient, le froissaient, elles le blessaient. Tout ce qu'entreprenaient les éléments indociles de la population pour affaiblir l'État, offenser directement ou indirectement Sa Majesté l'empereur, rendre la loi plus impuissante encore qu'elle ne l'était déjà, troubler l'ordre, enfreindre les convenances, bafouer la dignité, fonder les écoles tchèques, faire élire des députés de l'opposition, tout cela était dirigé contre le préfet en personne. Au début, il s'était contenté de dédaigner les nationalités, l'autonomie et le peuple qui réclamait plus de droits. Peu à peu, il se mettait à les haïr, les braillards, les incendiaires, les orateurs de réunions électorales (ROTH, 1995 [1938] : 175).

François aurait préféré s'investir dans une carrière militaire, mais son père, le héros désillusionné de Solferino, le lui avait formellement interdit. Le préfet sera fier et heureux que son fils ait réussi ses examens de sortie pour devenir militaire. Il se réjouira qu'il ne devienne pas comme lui un fonctionnaire civil (ROTH, 1995 [1938] : 51). Roth renonce très tôt à appeler François autrement que par sa fonction dans le système. Il incarne un corps de fonctionnaire honnête et efficace. Le préfet est jour et nuit le dévoué serviteur du régime des Habsbourg.

Une majesté extrême

François possède également un autre trait distinctif, il possède une foi inébranlable dans la mission quasi divine qui échoie à sa lignée nobiliaire. Il est un prompt chevalier défendant une vision du monde et des attitudes et des actions qui s'y rattachent. Cette dernière caractéristique fait en sorte qu'une distance le sépare des couches plus basses de la société. Il dégage un parfum de supériorité qui se manifeste aussi bien dans la vie individuelle que sur la place publique. D'ailleurs, François possède de nombreuses similitudes avec l'autocrate François-Joseph. Il est en parfait accord avec l'ordre des Habsbourg. Les éléments de son uniforme, tels ses gants blancs, son frac vert-noir et ses bottines reluisantes — et favoris qui sont les mêmes — le rendent conforme au représentant suprême du système, sa majesté (ZELEWITZ, 1990 : 12). Et ce, à un point tel que lorsque le préfet se rend à Schönbrunn (la demeure de l'empereur) pour demander la grâce pour son fils, le domestique à l'entrée, qui a pour tâche de contrôler les visiteurs du monarque et leur indiquer les règles de conduite à suivre, reste sans voix : « L'inaccessible dignité du préfet lui imposait silence et il négligeait son devoir » (ROTH, 1995 [1938] : 337). De plus, après être entré dans le bureau de l'empereur, François et François-Joseph se regardent longuement : « Et ils ressemblaient à deux frères, dont l'un était devenu roi et l'autre préfet » (ROTH, 1995 [1938] : 338). À ce moment, une prodigieuse harmonie existe encore entre Sa Majesté et son fonctionnaire. Les deux hommes sont des gardiens de l'ordre légitime, ils jouent un rôle prépondérant dans la formulation des scénarios qui conduisent l'action des individus et les principes d'organisation de la société. Ils revendiquent le monopole de la définition et de l'administration des maximes pratiques, des critères de rationalité et des contextes de validité. Joseph Roth a fait coïncider la mort de François avec celle du chef suprême. En effet, le préfet succombe le jour où François-Joseph est inhumé dans la Crypte des capucins (ROTH, 1995 [1938]). Les deux personnages portent la responsabilité de l'héritage qu'ils ont pour tâche de préserver.

Des points de faille

L'émergence de vérités concurrentes

François, le préfet, et François-Joseph, le souverain se refusent en premier lieu à voir les changements partiels et graduels du monde environnant, mais finissent tout de même par

en prendre acte.

François perçoit que de nouveaux points de vue, de nouvelles modes et de nouvelles étoiles font leur apparition. Il croit que la monarchie *k.u.k.* ne peut pas, ne doit pas, être appelée à disparaître éminemment. Bien qu'il demeure stoïque, le préfet parvient bien mal à tenir à distance les menaces pesant sur la double monarchie. Tel un homme qui tenterait d'oxygéner la flamme d'un monde qu'il sait inconsciemment sur le point de s'éteindre, le préfet cherche aveuglement à contenir la montée des sociaux-démocrates et des indépendantistes en biffant au crayon rouge dans des rapports les mots « agitateur révolutionnaires » pour les remplacer par le correctif « individu suspect ». (ROTH, 1995 [1938] : 175). François tente laborieusement d'enrayer un déclin auquel son univers semble promis. En dépit de ses efforts, sa capacité à convaincre la population de l'Autriche-Hongrie de la légitimité de sa vision semble s'atrophier. Il commence à remettre en cause son aptitude à dominer les nouvelles forces concurrentes. La réalité lui apparaît de plus en plus incontrôlable. Il n'est pourtant pas au bout de ses peines, son chemin sera semé de funestes écueils.

Sa majesté François-Joseph se met également à révoquer en doute la validité de l'ordre établi et la légitimité de sa vision du monde :

Devant sa fenêtre, la nuit infinie s'arrondissait, bleu sombre, étoilé. Le pays était plat et vaste. On lui avait dit que ces fenêtres donnaient au nord-est. On regardait donc dans la direction de la Russie. Mais, naturellement, on ne pouvait pas distinguer la frontière. Or, à ce moment-là, l'empereur François-Joseph aurait aimé voir la limite de son empire. Son empire ! La nuit était bleue, ronde, vaste et constellée d'étoiles. L'empereur se tenait à la fenêtre, maigre et vieux, en chemise de nuit blanche, il se sentait tout petit en face de l'immensité nocturne. (ROTH, 1995 [1938] : 265).

Graduellement, le monarque en vient à reconnaître que l'équilibre qui règne au sein du pays entre les différents peuples qui le composent est devenu précaire. Des vérités inédites se cristallisent à travers la montée de nouvelles élites concurrentes à celle du pouvoir établi, forces qui établissent leur légitimité sur de nouveaux postulats et qui transforment les représentations jusqu'alors en vigueur. Il prend conscience que son royaume n'est pas porté par les courants idéologiques dominants. Sa vision du monde est profondément inactuelle. Il souffre de moments d'inertie et d'indolence qui l'empêchent de réagir.

[...] Car il voyait déjà mis en pièces, dispersé, morcelé entre ces multiples nations de son vaste empire. Il voyait le grand soleil des Habsbourg descendre, fracassé, dans l'infini où s'élabore le monde, se dissocier en plusieurs petits globes solaires qui avaient à éclairer, en tant qu'astres indépendants, des nations indépendantes. Puisqu'il ne leur convient plus d'être gouverné par moi, songeait le vieillard. Et, à part lui, il ajoutait : Rien à y faire ! Car il était autrichien. (ROTH, 1995 [1938] :273).

François-Joseph ne peut plus s'empêcher de s'interroger sur la place que lui avait jadis assignée la société.

Un processus d'individuation

Roth montre à voir l'érosion de l'empire austro-hongrois à travers la vie quotidienne du préfet François. Chez lui, le sentiment de devoir de loyalisme à l'égard de François-Joseph et de la dynastie des Habsbourg est étioilé par le malheur. En effet, deux événements affligeants signent de profondes transformations dans la conscience du préfet François. Dans un premier temps, la mort de son bien-aimé serviteur, Jacques, provoque l'éruption de sensations inusitées. Soudainement, son rapport avec lui-même et avec l'existence en général est bouleversé. Auparavant, il demeurait impassible devant les événements du monde. L'univers lui semblait soumis à la nécessité et à la fatalité. Le préfet n'était pas maître de ses idées et de ses actes ; il s'en remettait fidèlement et aveuglement à l'empereur et à la double monarchie. En revanche, la perte de Jacques l'extirpe de son état de torpeur et provoque une transfiguration interne. Ces mutations dans l'organisation du psychisme de François lui permettent d'avoir une connaissance de ses états, de ses actes, de leur valeur morale. Ils lui autorisent à être présent à lui-même. Il lui semble soudainement éprouver le sentiment d'exister à titre individuel :

C'était la première fois, depuis qu'il était au service de Sa Majesté, qu'il restait complètement inactif un jour de la semaine. Il n'avait jamais éprouvé le besoin de prendre des vacances. C'était sa première journée de congé. Il pensait constamment au vieux Jacques et cependant il était gai. Le vieux Jacques était en train de mourir, mais c'était comme s'il célébrait un grand événement, comme si le préfet avait pris, à cette occasion, son premier jour de vacances. (ROTH, 1995 [1938] :184).

Dans un deuxième temps, après la mort de Jacques, François rend visite à son fils dans sa garnison située à la frontière orientale de la monarchie. C'est dans le cadre de ce voyage que le préfet fait la connaissance du clairvoyant comte polonais Chojnicki. Cet excentrique refuse de se charger de fonctions au service de l'État, organise des fêtes somptueuses et aime jouer aux alchimistes. Son regard perspicace lui a déjà permis d'identifier les lézardes qui envahissent l'Empire austro-hongrois. Autour d'une collation bien arrosée, il révèle au préfet et à ses camarades les profondes modifications qui affectent la sphère de l'immatériel et prédit l'avenir sinistre qui se dessine à l'horizon :

Si on prend les choses à la lettre, elle dure toujours, naturellement, dit Chojnocki. Nous avons encore une armée – le comte désigna le préfet. Mais son corps vivant se désagrège, elle est déjà désagrégée. C'est un vieillard voué à la mort, dont le moindre rhume de cerveau met la vie en danger, qui maintient l'ancien trône pour la simple et miraculeuse raison qu'il peut encore s'y tenir assis. Pour combien de temps encore, pour combien de temps ? Cette époque ne veut plus de nous ! Cette époque veut d'abord se créer des états nationaux indépendants. On ne croit plus en Dieu. La nouvelle religion, c'est le nationalisme. Les peuples ne vont plus à l'église. Ils fréquentent des groupements nationaux. La monarchie, notre monarchie, est fondée sur la piété ; sur la croyance que Dieu a choisi les Habsbourg pour régner sur tant et tant de nations chrétiennes. Notre empereur est un frère séculier du pape, il est Sa Majesté apostolique, impériale et royale, aucune autre Majesté n'est apostolique, aucune autre Majesté d'Europe ne dépend, comme lui, de la grâce divine et de la foi des peuples en la grâce divine. L'empereur d'Allemagne continuera toujours de régner, même si Dieu l'abandonne, il régnera le cas échéant, par la grâce de la nation. L'empereur d'Autriche, lui, ne peut pas régner sans Dieu. Mais maintenant, Dieu l'a abandonné ! (ROTH, 1995 [1938] : 199).

Pour le comte polonais, le mystère s'est complètement évaporé du monde. Chojnicki a perdu son enthousiasme et son sens du merveilleux, qui lui étaient jadis entretenus par les légendes, les mythes et les fables de la religion. En perdant l'esprit de la foi, le comte a aussi perdu confiance en lui-même et en son destin. Il ne possède plus d'illusion, ni d'espérance. Les paroles de Chojnicki contribueront à écorcher la foi inaltérable de François en sa mission et son sentiment de responsabilité devant Dieu :

[...] Il n'aurait jamais cru qu'il pouvait y avoir homme au monde capable de dire que Dieu avait abandonné les affaires du ciel aux théologiens et tenait du reste l'église, la messe, les cérémonies du Vendredi saint, le clergé et le bon Dieu pour des institutions de la monarchie, la phrase du comte apporta la

brusque explication de tout le trouble qu'il avait ressenti ces dernières semaines, surtout depuis la mort du vieux Jacques. Dieu avait abandonné l'empereur, c'était certain ! Le préfet fit quelques pas et l'antique carrelage grinça sous ses pieds. [...] Tous les phénomènes de la nature et tous les événements de la vie quotidienne prirent soudain un sens menaçant et incompréhensible. [...] Son voyage à la frontière et son retour chez le comte, tout devient incompréhensible pour le préfet. Il regagna la table, passa la main sur l'un de ses favoris, comme il avait coutume de le faire, quand il était légèrement perplexe. Légèrement perplexe ! Il n'avait jamais été en proie à une perplexité aussi grande qu'en ce moment. (ROTH, 1995 [1938] : 199)

François n'est pas apte à expliquer ce qui arrive, mais il tente d'avoir une prise sur le réel. Un changement s'opère chez lui sans qu'il ne s'en aperçoive, celui du passage d'une conscience traditionnelle du monde, à celui d'une conscience réflexive. Il devient progressivement habilité à soumettre son environnement – et lui-même – à une analyse critique fondée sur sa propre détermination. Le préfet constate que les rapports d'allégeance entre le roi et les sujets éclatent du point de vue d'une partie de la société. Il se met à douter de la validité de sa vision du monde. François tente péniblement de reprendre en main l'orientation que semble vouloir prendre la monarchie bicéphale et par le fait même, sa propre trajectoire.

À cette étape, la majorité des sujets croit toujours en la validité de l'ordre, la double monarchie austro-hongroise. Différents facteurs s'immiscent toutefois en tant que catalyseurs de changement des rapports entre les individus et l'ordre. En effet, des luttes cognitives transforment la vision du monde et s'imposent avec de plus en plus de force. La génération suivante sera vouée à évoluer dans un univers instable.

3.2 Charles-Joseph von Trotta : le type expérimentant « un ordre qui se défait »

Charles-Joseph von Trotta est l'incarnation de la génération qui commence à douter que les signes de la splendeur impériale coïncident de moins en moins avec la réalité. Ce protagoniste montre à voir l'évaporation graduelle de l'assentiment populaire envers le système monarchique des Habsbourg.

Le mirage du héros de Solferino

Un sujet personnel du monarque

Jeune adulte, Charles-Joseph s'enchantait d'éprouver une allégeance pour le système monarchique. Il est empli, à l'instar de son père, d'un sens aigu du devoir. Dès son entrée à l'école de cavalerie impériale et royale, il s'attelle à la tâche avec le dévouement, la diligence, le calme et la ténacité de son père. Dans la société austro-hongroise, l'armée - et surtout la cavalerie - est dépositaire d'une très forte puissance symbolique. Elle est l'école pratique du loyalisme envers la dynastie. En peu de temps, il réussit ses examens et intègre le très respecté régiment des uhlans à titre de sous-lieutenant¹⁵. Son serment d'officier le lie officiellement à l'empereur et fait de lui son sujet personnel. On apprend qu'il aspire secrètement à devenir un futur héros de Solferino. Il lui semble qu'il est élu pour mourir en combattant pour son roi vénéré :

Il se sentait un peu parent des Habsbourg dont son père représentait et défendait le pouvoir en ce lieu et pour lesquels lui-même ne s'en irait un jour à la guerre et à la mort. Il savait tous les noms des membres de la suprême maison. Il les aimait tous sincèrement d'un cœur puérilement dévoué mais, plus que tous les autres, il aimait l'empereur qui était bon et grand, supérieur et juste, infiniment lointain et tout proche, particulièrement attaché aux officiers de son armée. Mourir pour lui aux accents d'une marche militaire était la plus belle des morts, mourir au son de la Marche de Radetzky était la plus facile des morts. Les balles agiles sifflaient allègrement, en mesure, autour de la tête de Charles-Joseph, son sabre nu étincelait ; le cœur et le cerveau tout remplis de la grâce entraînant de cette musique, il tombait sous la griserie des roulements de tambours et son sang s'égouttait en un mince filet rouge sur l'or miroitant des trompettes, le noir profond des caisses et l'argent triomphal des cymbales. (ROTH, 1995 [1938] : 37).

Charles-Joseph considère la mort sur le champ de bataille comme une conséquence inévitable du triomphe militaire.

Le rêve d'une gloire militaire

Charles Joseph est hanté par l'imposante image de son célèbre ancêtre. Il est rempli d'admiration pour l'exploit de son grand-père. Son mirage exerce sur lui un attrait irrésistible,

¹⁵ Les uhlans étaient à l'origine des cavaliers polonais. Les premiers régiments ont été créés au 18e siècle.

l'éblouit et le captive. Adolescent, lorsqu'il revient dans sa ville natale aux grandes vacances, il ne peut s'empêcher de scruter pendant de longs moments le tableau de son aïeul :

Le portrait était accroché dans le fumoir du préfet, face aux fenêtres, si haut sur le mur que le front et les cheveux s'embrumaient dans le reflet brun sombre du plafond de bois. La curiosité du petit-fils tournait constamment autour de la personne disparue et de la gloire muette de son grand-père. (...) Tous les ans, aux grandes vacances se déroulaient les muets entretiens du petit-fils avec son grand-père. Le mort ne trahissait rien. Le jeune garçon n'apprenait rien. D'année en année, le portrait semblait devenir plus pâle. S'enfoncer davantage dans l'au-delà, comme si le héros de Solferino glissait encore une fois dans la mort, comme si, de l'autre monde, il tirait lentement son souvenir à lui et comme s'il devait fatalement venir un temps où une toile vide, plus muette encore le portrait, fixerait le descendant du fond de son cadre noir. (ROTH, 1995 [1938] : 47).

Bien qu'au final son grand-père paternel ait abjuré sa vocation de héros, Charles-Joseph s'obstine à rêver d'épopée. Tout comme son père, il refuse de croire que les actes de bravoure ne sont plus possibles. En effet, Charles-Joseph va même jusqu'à s'obliger à reproduire de manière épigrammatique les actes de son patriarche en sauvant courageusement le portrait de Sa Majesté dans un bordel (ROTH, 1995 [1938] : 98). D'ailleurs, un peu plus tard dans sa vie, il sera lui-même étonné par son acte. Nous verrons qu'il est sur le point de ne plus être apte à convaincre les autres – et de se persuader lui-même – de la légitimité de sa vision du monde.

Des vacillements dans la validité de la légitimité de la monarchie des Habsbourg

Alors que Charles-Joseph est à l'aurore de l'âge adulte, les doutes l'envahissent. Il est ravagé par un conflit intérieur. En effet, lorsqu'il rejoint le régiment des uhlans en Moravie, Charles-Joseph réalise qu'il ne s'intéresse pas aux chevaux. Il se sent davantage proche de ses ancêtres paysans. Il rêve d'échanger sa carrière d'officier contre le travail de la terre de *Šipolje*. Bien qu'il ait d'excellents états de service dans l'armée, Charles-Joseph se sent très mal auprès de ses camarades. Il sait difficilement monter à cheval et comprend mal les rapports d'interaction avec les ordonnances. Il ne sent pas à la hauteur de son aïeul. L'exclusivité réservée à sa lignée est devenue si écrasante que ses mobiles intérieurs ne font plus le poids. De plus en plus, l'obligation de mettre quotidiennement son uniforme lui devient un véritable supplice. Après quatre mois de travail au régiment des uhlans, Charles-Joseph connaît un relâchement de son sentiment de fidélité et d'obéissance envers le système

monarchique et son représentant, l'empereur :

Le héros de Solferino avait vieilli et était mort. Maintenant les vers le dévoraient. Et son fils, le préfet, père de Charles-Joseph, devenait déjà un vieil homme, lui aussi. L'empereur seul, l'empereur semblait avoir été pris par la vieillesse un jour déterminée, en l'espace d'une heure, et rester depuis cette heure enfermé dans sa sénilité glacée, éternelle et effrayante, comme dans une cuirasse de cristal qui imposait le respect. Les années n'osaient plus l'approcher. Son œil devenait de plus en plus bleu, de plus en plus dur. Sa faveur même, qui reposait sur la famille Trotta, était un fardeau de glace tranchante. Et Charles-Joseph se sentait gelé sous le regard bleu de l'empereur. (ROTH, 1995 [1938] : 91).

Charles-Joseph se sent éloigné de la manière dont son grand-père et son père vivaient et interprétaient le monde. Il appréhende difficilement le don de soi à la double monarchie et à son représentant. Il voit décroître sa foi en la validité de l'ordre. Les doutes et les signes de faiblesse de Charles-Joseph puisent leurs sources dans deux origines : 1) les troubles de Charles-Joseph sont issus d'abord du monde environnant ; 2) et ensuite de son propre désordre intérieur.

Le monde environnant

D'abord, les traditionnels préceptes exemplaires et obligatoires ne semblent plus être valables pour orienter les actions de la majorité des individus. La figure du monarque et les modèles sociaux aristocrates ne paraissent plus servir de points de repère pour la majorité des sujets de l'empire. Le sentiment de loyalisme à l'égard de la dynastie des Habsbourg ne revêt plus les caractères d'obligation et d'exemplarité. Cet état des faits s'exprime à travers différents lieux publics :

Le costume blanc de l'empereur était maculé d'innombrables taches de mouche, comme s'il avait été transformé en écumoire par d'infimes grains de plomb, et les yeux de François-Joseph 1^{er}, eux aussi, à l'origine, inévitablement bleu porcelaine s'étaient éteints dans l'ombre de l'abat-jour. Le major montra le portrait du doigt. Il y a un an, il était encore accroché dans la salle de café, dit-il, mais maintenant, le patron n'a plus envie de prouver qu'il est un loyal sujet. (ROTH, 1995 [1938] :128).

Les individus n'éprouvent plus de scrupules à ne pas respecter les traditionnelles maximes du système de la monarchie austro-hongroise. Ils ne sentent plus appelés à vouer devoir et

allégeance envers la figure de l'empereur. Cet état s'exprime notamment par la perte d'intérêt de la majorité de la population pour l'armée impériale et royale. Notamment, le collègue et l'ami de Charles-Joseph, Max Demant, lui conseille vigoureusement de quitter les services de l'armée impériale et royale (ROTH, 1995 [1938] : 136). Roth évoque cette idée par un autre exemple éloquent. Charles-Joseph se rend à Vienne dans une maison de jeu où se trouvent quelques officiers supérieurs. Il se fige devant eux dans la position militaire et ceux-ci le dévisagent, sidérés de le voir agir selon les codes martiaux. Les officiers ne semblent plus appartenir à l'armée ; ils portent l'uniforme nonchalamment, sans y trouver de sens (ROTH, 1995 [1938]: p.240). Par ailleurs, un caporal simule des rhumatismes articulaires afin d'être libéré de l'armée pour pouvoir travailler dans une petite boutique. Celui-ci va même jusqu'à geindre sur son sort lorsque l'empereur le hisse au rang de sergent-major (ROTH, 1995 [1938] : 68).

Les mœurs, les mentalités et les aspirations des individus sont profondément bouleversées, c'est l'ère de la croyance dans le progrès infini. À cet égard, le beau-père de Max Demant, Monsieur Knopfmacher, exprime en ses mots cette idée :

Ce code de l'honneur, veuillez m'excuser, est une chose d'un autre temps. Pensez un peu que nous sommes au vingtième siècle ! Nous avons le gramophone, on téléphone à plus de cent lieues et Blériot, d'autres encore, volent déjà dans les airs ! J'ignore si vous lisez le journal et si vous êtes ferré sur la politique, mais on dit même qu'on va modifier la Constitution de fond en comble. Depuis le suffrage universel, égalitaire et secret, il s'est passé toutes sortes de choses chez nous et dans le monde. (ROTH, 1995 [1938] : 150-151).

Monsieur Knopfmacher — qui incarne la montée de la nouvelle classe bourgeoise — souhaite ardemment devenir conseiller commercial. Il considère l'armée comme une ineptie. Selon lui, un citoyen en vaut un autre et il est indécent que la noblesse ravisse différents avantages. Plus encore, il cite en modèle l'Angleterre où le roi n'a plus voix au chapitre (ROTH, 1995 [1938] : 150-151). À l'instar de Monsieur Knopfmacher, plusieurs individus aspirent dorénavant à une législation établie par les hommes, et non plus déterminée par l'arbitraire. Une majorité d'hommes cherchent à réduire les injustices. Également, la notion d'égalité prend un tout autre sens. Tous les individus semblent naître égaux et cette égalité doit maintenant se transposer dans les sphères politique, économique et juridique.

L'hostilité générale contre le système établi se fait de plus en plus persistante ;

l'ensemble de la population se conforme de moins en moins aux règles directrices véhiculées par l'institution austro-hongroise. Les individus cherchent à s'émanciper de leur statut de sujet impérial. François-Joseph peine à régler la question des nationalités et l'émergence de nouveaux acteurs sociaux, tels les ouvriers, contribue à amplifier révolution symbolique (ROTH, 1995 [1938] : 175). La vision du monde portée par la dynastie des Habsbourg et ses élites s'est peu à peu fissurée, atteinte par la multiplication des points de vue et des vérités. C'est la guerre entre les anciens et les nouveaux principes. Les gardiens de l'ordre légitime ne parviennent plus à protéger le système contre les doutes d'une frange importante de ses citoyens. À cet égard, Charles-Joseph se frotte à une révolte d'ouvriers revendiquant l'égalité des droits avec les fonctionnaires. Celui-ci s'avère incapable de les contenir, et d'ailleurs il hésite un instant à intervenir. Plus encore, il se retrouve même au milieu d'une controverse, car on le dit coupable d'avoir assassiné plusieurs manifestants (ROTH, 1995 [1938] : 215). L'empereur et ses élites, dont Charles-Joseph fait partie, ne parviennent plus à assurer le maintien de l'ordre. Ils semblent avoir perdu toutes forces de sujétion.

Un désordre intérieur

Les vacillements de Charles-Joseph prennent également leurs racines dans sa propre confusion. Graduellement, il se met à douter du sens de l'armée et de la signification éthique de ses actions. Il ressent de plus en plus de difficulté à agir. Il lui semble qu'il n'arrive plus à investir les idéaux courageux et héroïques de ses propres ancêtres. Charles-Joseph ne parvient plus à se réclamer de l'autorité qui revient normalement à son rang héréditaire, c'est-à-dire sa classe nobiliaire. Au moment où il voit décroître sa capacité à actualiser les valeurs de ses ancêtres, il commence à croire que les qualifications extraordinaires lui font défaut. Progressivement, Charles-Joseph ne croit plus posséder le sentiment d'élection qu'il avait jadis ressenti plus jeune. Il se sent dévoré par un chaos intérieur.

Roth, en décryptant le quotidien de Charles-Joseph, explicite sa situation existentielle. À cet effet, un malheur personnel contribuera à nourrir ses dilemmes existentiels. Charles-Joseph se trouve au cœur d'un tragique malentendu dont découlera un sanglant duel d'honneur entre le colonel Tattenbach et son ami Max Demant. Il n'a pas été en mesure de détourner la trajectoire des événements et d'éviter les deux morts. Il ne peut supporter et endosser le code d'honneur et les règlements de l'armée. Charles-Joseph se sent totalement faible. À partir de

ce moment, les couleurs de sa jeunesse s'effacent complètement. L'angoisse d'un monde privé de transcendance l'enserme et le laissent exsangue. Le petit-fils du héros de Solferino est envahi par un lancinant et inextirpable sentiment d'absurdité et d'impuissance. Après sa tragique histoire, Charles-Joseph demandera une affectation au régiment d'infanterie près de la frontière orientale, ce qui en revient à accepter une dégradation de sa situation sociale. Il s'abandonnera tranquillement à son sort.

Des succédanés dépourvus d'effet

Le désespoir et la fragilité de Charles-Joseph éclatent lorsqu'il est transféré au bataillon de chasseurs caserné à deux lieues de la frontière russe. Il entretient un rapport d'étrangeté avec les maximes de l'ordre légitime. Le portrait du héros devient muet devant les interrogations renouvelées du petit-fils du héros de Solferino. À cet égard, son père lui communique son inquiétude vis-à-vis ses inclinaisons morbides:

L'alcool te perdra. Te rappelles-tu Moser ? Moser, Moser, dit Charles-Joseph, bien sûr...il a tout à fait raison ! Je me souviens de lui. C'est lui qui a fait le portrait de grand-père. Tu l'as oublié, murmura M. von Trotta. Je ne l'ai jamais oublié, répondit le sous-lieutenant. J'ai toujours pensé à ce portrait. Je ne suis pas assez fort pour ce portrait. Les morts...Je ne peux pas oublier les morts...Père je ne peux rien oublier...Père ! (...) Il comprenait que son fils lui criait au secours et il ne pouvait pas le secourir. Il était venu à la frontière pour trouver lui-même un peu d'aide. Car il était tout seul en ce monde. Et ce monde sombrait aussi. Jacques gisait sous terre, on était seul, on voulait revoir son fils encore une fois, le fils était seul aussi, il était peut-être plus près du naufrage du monde, parce qu'il était plus jeune. (ROTH, 1995 [1938] : 206)

Charles-Joseph supporte de plus en plus difficilement sa carrière militaire et il croit que la seule façon de contrer la dureté du monde est de se jeter dans les bras de l'alcool, du jeu et d'une femme. Néanmoins, l'opération s'avère un échec. Graduellement, il doute de plus en plus profondément de la légitimité du système monarchique. Il ne parvient plus à jouer le rôle d'un dévoué citoyen au service de l'empereur :

C'était la première fois que le sous-lieutenant s'insurgeait contre la loi militaire qui régissait sa vie. Il y obéissait depuis sa tendre adolescence et il ne voulait plus y obéir. Il est vrai qu'il ignorait tout à fait ce que signifiait la liberté, mais il sentait qu'elle devait différer d'une permission comme la guerre diffère des manœuvres. (...) Il eut aussi l'idée que les munitions dont on avait besoin pour la liberté, c'était l'argent Or, la somme qu'il portait sur lui ressemblait, pour

ainsi dire, aux cartouches chargées à blanc qu'on tirait aux manœuvres. (...) Son grand-père, le héros de Solferino, avait-il laissé fortune ? L'hériterait-il un jour de son père ? Il n'avait jamais connu autrefois ce genre de réflexions. (...) Il percevait maintenant les appels troublants du grand monde. (ROTH, 1995 [1938] : 244).

Charles-Joseph n'a plus la vocation militaire. Incapable d'être un fidèle serviteur pieusement dévoué au monarque, il est dans une perpétuelle guerre contre la vie. Pour Charles-Joseph, le monde est en état de décomposition et même, mérite de faire naufrage. Après une sordide affaire d'argent, le sous-lieutenant va même jusqu'à quitter l'armée pour se retirer dans les terres du comte Chojnicki. Il s'agit d'une véritable libération :

Trotta retira sa tunique, la livrée de l'empereur. (...) Trotta mit alors son costume de civil. Il conserva sa ceinture, dernier souvenir de sa carrière (...). Il se pourrait dit-il que mon grand-père, lui aussi eût empaqueté, un jour, de la même façon, sa personnalité militaire. (...) La valise était encore béante. La personnalité militaire de Charles-Joseph y gisait, cadavre réglementaire plié. Il était temps de fermer la valise. (ROTH, 1995 [1938] : 170).

Charles-Joseph finira finalement par décéder lors de la Première Guerre mondiale dans un geste banal, en allant chercher de l'eau pour son bataillon de chasseurs (ROTH, 1995 [1938] : 394). François-Ferdinand Trotta, le cousin éloigné de Charles-Joseph, vivra dans un monde décadent.

3.3 François-Ferdinand Trotta : le type contemplant « un ordre déjà défait »

Le ton du roman *La Crypte des capucins* est différent de celui de *La marche de Radetzky*. Contrastant avec la musique militaire pimpante et entraînante qu'évoque *La marche de Radetzky*, le titre du dernier roman paru de Roth fait plutôt penser à la mort. Le principal personnage du roman, François-Ferdinand, symbolise l'individu n'accordant plus de légitimité à la régularité de l'ordre. Il a une conception de la vie radicalement éloignée de celle des patriarches de la famille Trotta de *La marche de Radetzky*. Le père de François-Ferdinand lui lègue un caractère rebelle ainsi qu'un amour des Slaves de la double monarchie (ROTH, 1983 [1938] : 23). Il consacre un culte au passé tout en étant en même temps fasciné par l'ère moderne.

Un monde décomposé

Adolescent, François-Ferdinand est une jeune tête brûlée appartenant à l'élite décadente. Il mène une existence dépourvue de but et de signification apparente. Pour la forme, il s'inscrit à la faculté de droit de l'Université de Vienne (ROTH, 1983 [1938] : 25). En compagnie de turbulents aristocrates, il poursuit une quête de sens en vidant des verres la nuit. Malgré leur frivolité, la jeunesse à laquelle appartient François-Ferdinand a la certitude que le roi se meurt et qu'avec lui s'effondre la monarchie (ROTH, 1983 [1938] : 25). Au même titre que les bals, les promenades en voiture, les escapades, les amourettes, les opéras et les folies en tous genres, l'arrivée du cousin Joseph Branco est pour François-Ferdinand une stratégie de plus pour égayer son cœur lourd (ROTH, 1983 [1938] : 25). En effet, François-Ferdinand vit dans une société où les conduites de vie dérapent, loin des règles d'autrefois, et par là même, provoquent un délitement de la société. La production de nouvelles visions du monde a détrôné celle qui existait depuis plusieurs décennies. Un ami de François-Ferdinand, le Comte Chojnicki, déclare :

Je veux dire en même temps que les choses naturelles ne paraissent étranges qu'à cause de l'état de notre Europe détraquée par les États nationaux et les nationalismes. Évidemment ce sont les Slovènes, les Galiciens (...) qui chantent l'hymne de l'empereur. Mais les étudiants de Brno et d'Eger, les dentistes (...) eux, chantent tous la Watch am Rehin. Messieurs, l'Autriche crèvera de cette fidélité de Nibelungen teutons. La quintessence de l'Autriche, on ne la découvre pas au centre de l'Empire, mais à la périphérie. Ce n'est pas dans les Alpes qu'on trouve l'Autriche : on n'y trouve que des chamois, des edelweiss, des gentianes, mais on n'y devine qu'à peine la présence de l'aigle bicéphale. La substance autrichienne est sans cesse nourrie, refaite par les pays de la couronne. (ROTH, 1983 [1938] :19).

Vienne, la ville de François-Ferdinand, est la capitale du vide des valeurs. La fuite sans fin devient le paradigme de la génération de François-Ferdinand. Son âme est en constante recherche d'équilibre. François-Ferdinand cherche tant bien que mal une issue à son mal de vivre. Le snobisme, en tant que tentative de focaliser l'attention sur l'apparence et de détourner l'individu du naturel est une autre tentative d'évasion dans l'ailleurs, à côté de l'exotisme et des divertissements, pour échapper à l'aveulissement du monde. C'est l'ère du

simulacre. François-Ferdinand affirme :

En ce temps-là, à la veille de la Grande Guerre, il était de bon ton d'afficher une certaine ironie hautaine de professeur par coquetterie une soi-disant décadence, d'affecter à demi un air de lassitude outrée et d'ennui sans cause. Je vivais dans cette atmosphère les meilleures de mes années. C'est à peine si le sentiment y trouvait place. Les passions étaient rigoureusement proscrites. Mes amis avaient de petites liaisons sans importance, femmes qu'on déposait ou qu'on se prêtait même quelquefois comme un pardessus, qu'il vous arrivait parfois d'oublier comme un parapluie, ou d'abandonner intentionnellement derrière soi comme un paquet encombrant, sans se retourner de crainte que quelqu'un ne vous rattrapât pour vous le remettre. Dans le milieu où je fréquentais, l'amour passait pour un égarement, on considérait les fiançailles comme une espèce d'attaque d'apoplexie et le mariage comme une maladie chronique (ROTH, 1983 [1938] : 32).

Les identités empruntées sont des refuges contre la dégringolade du monde désenchanté et permettent d'appartenir à une élite, à un petit groupe. Par ailleurs, François-Ferdinand et ses camarades tenteront également de se sauver de la déperdition de sens en s'engageant dans la guerre de 1914 :

Mais à présent que la guerre nous appelait soudain aux bureaux de la place, ce n'était pas l'idée de la mort qu'elle faisait naître tout d'abord en nous, mais l'idée de l'honneur et du péril, son frère. Le sentiment de l'honneur, lui aussi, est un anesthésique, en nous il anesthésiait la peur et tous les pressentiments fâcheux. Quand des moribonds rédigent leur testament et mettent en ordre leurs affaires de ce monde, ils sentent peut-être un frisson leur passer le long du dos. Mais nous, n'est-ce pas, nous étions en pleine jeunesse, en pleine santé. Nous ne frissonnions pas réellement, la seule chose qui nous plaisait, qui nous flattait, c'était de provoquer le frisson chez ceux qui ne partaient pas. Par la vanité nous rédigeons des testaments, par pure vanité nous nous faisons unir en toute hâte, et même avec une hâte qui excluait a priori toute réflexion et tout regret. Le mariage nous conférait plus de noblesse encore que notre sacrifice sanglant. Il nous présentait sous un jour moins périlleux et moins haïssable cette mort dont nous avons peur, mais que nous ne préférions pas moins à une union pour la vie. Nous nous coupions en quelque sorte toute retraite. Et le premier élan inoubliable, fougueux, avec lequel nous nous jetâmes dans les batailles malheureuses du début fût sans doute à l'horreur d'être repris par la vie domestique, par des meubles que la goutte guette, des femmes qui perdent leurs charmes, des enfants qui viennent au monde adorable comme des angelots et qui, en grandissant se transforment en créatures étrangères et odieuses. Nous ne voulions pas de tout cela, non. (ROTH, 1983 [1938] : 73-74).

François-Ferdinand décide de se marier et de s'engager dans le même régiment que son cousin

Joseph Branco et son ami juif Manès Reisiger. Il survit de peu au front et ne se sent guère mieux au retour.

Le désœuvrement

En fréquentant différentes personnes provenant des classes sociales populaires, notamment son cousin Joseph Branco et son ami juif Manès Reisiger, François-Ferdinand devient progressivement un ardent défenseur de la monarchie. Mais il est trop tard. Les symptômes et les conséquences de l'écroulement des valeurs traditionnelles sont exacerbés dans l'Autriche d'après-guerre. Au retour du champ de bataille, François-Ferdinand ne trouve plus que destruction de l'ordre social^{16[1]}. D'une part, ses amis, sa mère et sa belle-famille sont ruinés. Ils sont appauvris par l'inflation et les emprunts de guerre.

Je ne me sentais pas d'aise, j'étais rentré dans mes foyers. Nous avions tous perdu notre position, notre rang, notre maison, notre argent, nos valeurs, notre passé, notre présent, notre avenir. Chaque matin en nous levant, chaque nous en nous couchant, nous maudissions la mort qui nous avait invités en vain à son énorme fête. Et chacun de nous enviait ceux qui étaient tombés au champ d'honneur (ROTH, 1983 [1938] : 141-142).

D'autre part, les individus sont dévoyés par la décadence irrémédiable de la patrie. Roth semble évoquer le désaxement des individus à travers une protagoniste, Élisabeth, la femme de François-Ferdinand. Elle sombre dans la « déviance » sexuelle. Elle entretient une liaison avec Yolande, une artiste aux allures garçonnières : « Néanmoins, afficher ainsi, publiquement, ce qui passait pour défendu, me semblait trop sans-gêne. Selon toute vraisemblance, Élisabeth n'aurait pas laissé venir à notre rendez-vous une femme dont elle n'aurait pas été amoureuse » (ROTH, 1983 [1938] : 128-129). Également, les personnages d'Élisabeth, de son père, de

¹⁶ Le désordre général semble se refléter dans la structure du roman *La Crypte des capucins*. D'abord, la chronologie de l'histoire ne respecte pas toujours une suite logique. En effet, certaines sections semblent posséder une chronologie perturbée. Par exemple, dans une des scènes du chapitre 27, les saisons du printemps et de l'été se succèdent à l'intérieur d'une page (ROTH, 1983 [1938] :151). Par ailleurs, les différentes parties de *La Crypte des capucins* ne semblent pas avoir été figées avec la même acuité (GIBON, 1940). L'opulence des détails et l'équilibre de l'ensemble des parties sont caractéristiques de *La Marche de Radetzky* (GIBON, 1983), En revanche, l'ensemble des scènes de *La Crypte des capucins* n'est pas également développé. Par exemple, Roth évoque de manière épisodique l'insurrection de février (*Februarkämpfe*) et l'assassinat de Dolfuss en 1934, alors que la Première Guerre mondiale est longuement relatée. Par ailleurs, les dessins des protagonistes ne sont pas tous autant détaillés. Par exemple, le personnage de Yolande est beaucoup moins poussé que celui de Kurt von Stettenheim.

Yolande et d'un certain Kurt von Stettenheim paraissent incarner l'homme démoralisé. Ces derniers semblent symboliser des individus irréfléchis, sourds aux conséquences de leurs actions. Ils n'hésitent pas à profiter de la fragilité émotionnelle et de la crédulité de leurs pairs. Leur conduite de vie est déterminée par leurs intérêts personnels. François-Ferdinand et sa mère se laissent entraîner par ceux-ci dans une obscure entreprise d'art primitif (ROTH, 1983 [1938] : 122). Le but de ce projet est de ramener le goût des Européens dans le chemin convenable et naturel afin de rétablir la moralité (ROTH, 1983 [1938]: 129). Sans métier et sans moyen, François-Ferdinand se précipite dans cette aventure qui lui sera catastrophique.

François-Ferdinand s'entête péniblement à vouloir mettre de l'ordre dans sa vie. En revanche, il ne parvient qu'à accroître la confusion générale. En effet, il finit par perdre l'ensemble de son investissement et la maison familiale. En outre, après de timides retrouvailles avec Élisabeth, des chaleureuses réconciliations et même un enfant, celle-ci l'abandonne pour aller faire carrière dans le cinéma aux États-Unis (ROTH, 1983 [1938] : 174).

Incapables de supporter la perte de la patrie, les « bons bergers» de la monarchie désertent leur engagement dans l'existence. À cet effet, le clairvoyant comte Joseph Chojnicki, un des protagonistes de *La marche de Radetzky*, réapparaît dans le récit de *La Crypte des capucins*. Brisé par l'écroulement de l'empire, il est frappé par la folie (ROTH, 1983 [1938] : 172). Il se retrouve cloîtré dans une maison de santé où il tricote avec zèle. De temps en temps, il déclare : « Je tricote la monarchie! » (ROTH, 1983 [1938] : 173). Par ailleurs, la mère de François-Ferdinand se met progressivement à développer des troubles de surdité et de sénilité (ROTH, 1983 [1938] : 162). Au final, elle est emportée par la mort (ROTH, 1983 [1938] : 180).

Après le décès de sa mère, François-Ferdinand se recroqueville sur lui-même. Il ne trouve aucun appui autour de lui sur lequel se reposer. François-Ferdinand rapporte qu'il n'a pas l'énergie pour survivre dans une société liquéfiée :

Donc, ce soir-là, j'allai au café Lindhammer. L'émotion générale me laissait absolument froid. Depuis longtemps d'ailleurs, depuis mon retour de la guerre, je me considérais comme vivant à tort et m'entraînait à observer tous les événements, qualifiés d'historiques par les journaux, du regard impartial de celui qui n'appartient plus à ce monde. La mort me gratifiait en somme d'un congé illimité, mais il lui était loisible de l'interrompre à tout instant et les

affaires d'ici-bas ne me concernaient plus guère. Et pourtant elles m'affligeaient. Ce vendredi-là surtout. Je me sentais dans la situation d'un retraité de la vie pour lequel la question se pose de savoir s'il va continuer à manger sa pension dans une amère tranquillité ou si l'on ira jusqu'à le frustrer de cette amère tranquillité, de ce renoncement, plutôt qu'il a pris l'habitude de nommer tranquillité. Je m'étais si bien fait à cet état que lorsqu'un de mes amis venait me trouver pour me déclarer que le moment lui paraissait enfin arrivé de me soucier des affaires de mon pays, et que je lui répondais par la phrase courante : Je veux ma tranquillité, je savais bien qu'à proprement parler j'aurais dû lui dire : Je veux mon renoncement ! Mon cher renoncement ! Hélas ! il s'en est allé, lui aussi. A la suite de mes vœux exaucés. (...) Je me trouvais exclu du circuit des vivants ! Exclu, oui, quelque chose comme exterritorialité. C'est bien cela, j'étais exterritorialité de la terre des vivants, voilà. (ROTH, 1983 [1938] : 180).

À la fin du roman, à l'annonce de l'invasion de l'Empire habsbourgeois par l'Allemagne, François se réfugie à La Crypte des capucins, là où est enterré l'empereur François-Joseph d'Autriche (ROTH, 1983 [1938] :183). À l'instar du peuple austro-hongrois, il est incapable de se reprendre en main. Il est condamné à succomber, tout comme sa civilisation. On pressent qu'il meurt.

4. L'ordre légitime de Max Weber télescopé sous le regard de Joseph Roth

Le concept d'ordre de Weber, élaboré sous l'angle de la légitimité, permet d'observer le processus dialectique des comportements individuels et des institutions (THÉRIAULT, 2005). Cette dualité révèle à la fois le rôle de l'individu et le caractère mouvant des ordres. Selon Weber, un ordre est désigné comme légitime lorsque l'activité sociale des individus se guide, dans une mesure importante, d'après la vision de maximes pratiques qui sont perçues comme étant obligatoires ou exemplaires. Weber met de l'avant l'idée que pour qu'un ordre soit dit légitime, les individus doivent minimalement se comporter comme s'ils y croyaient. Par ailleurs, l'entreprise théorique de Weber fournit des clés pour expliquer la stabilisation, la transformation et le déclin d'un ordre légitime. En effet, ses études empiriques et historiques éclairent la légitimité du point de vue de l'individu et ainsi mettent à jour le travail des

gardiens des institutions (THÉRIAULT, 2005 : 183). Cet angle d'analyse permet de considérer la légitimité des maximes selon un double caractère : « (...) non seulement comme le degré de validité d'un ordre orienté selon une représentation, mais aussi comme un enjeu pour les acteurs qui y adhèrent et ceux qui la contestent. » (THÉRIAULT, 2005 : 183). De ce point de vue, la légitimité est liée au travail des acteurs (les gardiens des institutions et leurs adversaires) pour maintenir, modifier ou subvertir un ordre. Les gardiens des institutions et les agents subversifs vont lutter entre eux pour tenter de convaincre la masse – et de se convaincre eux-mêmes – de la légitimité de leur vision de l'ordre. Le cœur de la politique d'institutionnalisation est constitué de la quête de la légitimité. Ainsi, les lectures de Weber et leur réception sur l'ordre légitime mettent l'accent sur la croyance par le laïc en la vision de l'ordre. La définition wébérienne de l'ordre légitime, tout aussi pertinente qu'elle puisse l'être pour la sociologie, peut potentiellement être complétée par les réflexions développées par Roth dans ses deux récits romanesques *La marche de Radetzky* et *La Crypte des capucins*. Ce n'est pas le travail des élites qui fonde la continuité d'ensemble chez le romancier, mais leur perte de foi dans les institutions et en eux-mêmes. Et selon Barker, la perte de la croyance des élites exige la fin d'un ordre.

Les deux romans de Roth opposent des idéaltypes de gardiens des institutions, incarnés par le monarque François-Joseph de Habsbourg, le préfet François von Trotta, le sous-lieutenant Charles-Joseph von Trotta et le soldat François-Ferdinand Trotta et des nouveaux « prophètes », symbolisés par les bourgeois, les communistes et les socio-démocrates. Au départ, l'empereur, le préfet François et son fils Charles-Joseph sont les gardiens d'un ordre considéré comme légitime, dans une mesure importante, par les individus. En revanche, la validité de la monarchie austro-hongroise sera rapidement déstabilisée par l'avènement de nouveaux « prophètes », et surtout par la perte de la foi des élites.

Les bourgeois, les socio-démocrates et les nationalistes sont des agents subversifs, soit des porteurs d'interprétations concurrentes. Les porte-paroles spécialisés et les nouveaux « prophètes » ont tous en commun de vouloir s'attribuer l'exclusivité de la définition et l'administration des maximes, de déterminer les critères de rationalité et leur contexte de validité. Ils cherchent à convaincre le peuple et à se convaincre eux-mêmes de la légitimité de leur vision de l'ordre (THÉRIAULT, 2001 : 183). Dans ce combat, les gardiens de l'ordre légitime et leurs concurrents tentent, par le biais de diverses stratégies, de convaincre le

« laïc » et de se convaincre eux-mêmes de la légitimité de leur vision. D'abord, le monarque et le préfet François utilisent des sanctions et des récompenses organisationnelles afin que l'interprétation de leurs maximes gagne l'assentiment populaire. En revanche, les bourgeois, les leaders nationalistes et les leaders socio-démocrates persistent à redéfinir les maximes pratiques, les principes de rationalité et les contextes d'action en s'opposant à l'autorité en place à travers des interventions critiques. Leurs actions de rébellion reposent sur des convictions qui s'éloignent de la monarchie austro-hongroise, soit de l'ordre établi. Bien que les élites mobilisent des sanctions matérielles, organisationnelles et symboliques et manipulent les définitions des maximes pratiques, rapidement, ils parviennent très mal à guider dans une mesure importante la conduite de vie du peuple. Les élites dépeintes par Roth dans ses deux romans (l'empereur, François, Charles-Joseph), peinent à contrôler le monde visible. En effet, ils n'arrivent plus à se faire obéir de la population, à exercer puissance et influence sur le royaume des Habsbourg.

De plus, l'univers dans lequel s'inscrit les deux romans de Roth est un celui d'un monde désenchanté ; les représentations générales que les hommes se font du monde et de leur existence ont été graduellement déicotées du religieux et de la magie. La rationalisation investit tous les domaines de la vie. Le rapport à l'expérience globale du monde des individus en est profondément bouleversé. Toutes normes orientant de manière impérative les différentes formes d'action ont été mises hors-circuit. En ce sens, les gardiens de l'ordre légitime sentent que leurs conduites de vie peuvent être légitimées par rapport à d'autres valeurs. Ces vérités concurrentes s'articulent notamment sur un sens renouvelé de la notion de liberté. En effet, on entrevoyait auparavant la liberté sous la forme d'un don offert par un roi ou un maître domestique (FREUND, 1980 : 114). C'était soit une franchise ou un affranchissement (FREUND, 1980 : 114).

Le désenchantement, lié à la modernité, a amené l'homme à intégrer la notion de liberté et à l'envisager comme un pouvoir affranchi de la volonté d'une tutelle. L'individu désire se libérer des chaînes par lesquelles la société l'avait asservi. Il s'agit pour l'homme de s'extirper de son état de sujétion par rapport à une puissance juridique, morale et sociale (FREUND, 1980 : 115). Le « moi » individuel s'arrache et se sépare du « nous » : l'homme possède le sentiment d'être une personne à part entière. L'individu devient capable de se servir de sa faculté de raisonner sans la direction d'autrui. En ce sens, l'individualisme est une

composante importante de l'époque où s'inscrivent les deux romans de Roth, soit la modernité littéraire. L'homme devient responsable de lui-même face à la valeur. La société permet au moi de se constituer. C'est pourquoi, les élites remettent graduellement en question la signification éthique de leur conduite de vie et conséquemment, la validité de l'ordre légitime. La relation émotionnelle de devoir et de confiance aveugle envers l'empereur s'évapore. Les deux générations succédant à François von Trotta, c'est-à-dire Charles-Joseph et François-Ferdinand, ne se sentent plus intérieurement appelées à obéir fidèlement à l'empereur. Ils ne s'abandonnent plus à ses qualités extraordinaires ; François-Joseph ne passe plus pour le conducteur des hommes. Les élites développent graduellement la faculté de déterminer, en toute liberté et en fonction de motifs rationnels, le sens de leur être et de leurs actes. Charles-Joseph et François-Ferdinand aspirent maintenant à leur propre œuvre.

Il est possible d'éclairer les réflexions de Roth sur le déclin de l'ordre austro-hongrois grâce aux travaux de Rodney R. Barker qui portent sur la notion de légitimité. En effectuant un retour à Weber, Barker avance dans son ouvrage *Legitimizing Identities* (2001) l'idée que la lutte entre les gardiens de l'ordre et leurs adversaires pour persuader la majorité de la population — et pour se persuader eux-mêmes — de la validité de leur vision constitue surtout en une activité d'autolégitimation. Il nous rappelle, comme l'a souligné Weber, qu'aucune domination ne se contente de fonder son maintien sur des motifs exclusivement matériels, affectuels ou rationnels en valeur. À l'opposé, toutes les dominations tentent de susciter et de conserver la croyance en leur légitimité. Pour pérenniser la croyance en la validité de leur domination, les élites vont se revendiquer, à travers différentes mesures, des statuts spéciaux et des attributs exceptionnels (BARKER, 2001 : 3). Différents rites amènent les élites à croire qu'ils ne gouvernent non pas par le biais du consentement de quelqu'un d'autre, mais plutôt qu'ils exercent l'expression de leur propre autorité (BARKER, 2001). Ces rituels visent à les distinguer des autres hommes, et plus précisément à leur permettre de s'*auto-impressionner* et à subjuguier leurs sujets (BARKER, 2001 : 5). Par exemple, l'empereur François-Joseph va disperser de milliers de tableaux de lui avant tout pour son propre bénéfice, soit pour lui rappeler à quel point il se démarque des individus quelconques. En d'autres mots, les élites vont cultiver leur légitimité personnelle en se réclamant douées d'attributs exceptionnels afin d'être à même de revendiquer la validité de l'ordre établi auprès du peuple et, par ricochet, d'exercer un pouvoir efficace. Or, les élites dépeintes par Roth ne parviennent plus à

s'acquitter de cette tâche.

Ainsi, les deux romans de Roth démontrent que les élites se heurtent à deux obstacles infranchissables. D'une part, ils font face à un peuple insoumis. Les anciennes maximes ne guident plus l'action, l'ordre établi est contesté par différents groupes qui revendiquent de nouvelles visions concurrentes. Plusieurs acteurs participent au processus de légitimation de nouveaux modèles, considérés par ses défenseurs comme plus modernes. Les gardiens de l'ordre interprètent cette perte de contrôle comme un signe de faiblesse. D'autre part, les élites doivent affronter le désenchantement du monde qui leur donne un tout autre sentiment d'eux-mêmes et de leur existence. L'homme a perdu l'esprit de la foi. Il ne s'agit plus de faire appel à des puissances ayant un caractère surnaturel — tel s'en remettre à un roi apostolique — mais de maîtriser le monde par la raison. L'homme devient conscient de son individualité et dans une certaine mesure, il devient maître de sa propre destinée. Il peut se servir de son entendement sans l'intermédiaire d'une tutelle. Étant responsable du sens éthique de son être et de ses actes, l'homme est plongé dans une inquiétude permanente. Les élites arrivent très mal à actualiser les valeurs et les idéaux qu'elles portaient jadis. Progressivement, elles ne croient plus posséder les qualifications nécessaires pour revendiquer le monopole de la définition des maximes pratiques, des principes de rationalité et des contextes de validité. Au final, les élites perdent confiance en leurs qualités extraordinaires et conséquemment, en leur pouvoir. Elles vont cesser d'orienter leurs actions et de construire leur personnalité autour de leur mission, c'est-à-dire de convaincre le peuple et de se convaincre elles-mêmes de la légitimité de leur vision. Les gardiens de l'ordre abandonnent la quête de légitimité qui est au cœur de la politique d'institutionnalisation. Les élites n'utilisent plus de sanctions et de récompenses pour prêter force à l'interprétation des maximes pratiques de vie. Cet état des choses participe au déclin de l'ordre légitime, qui lui-même collabore à la perte de sens. L'homme est voué à être profondément désemparé.

Roth parvient à mettre à jour un pan de la vie sociale inexploré par Weber, car il emprunte des procédés de description et d'analyse du réel qui font souvent défaut à la sociologie. D'une part, les descriptions minutieuses des situations quotidiennes permettent d'éclairer les petites et les grandes transformations qui affectent la société. Chez Roth, la quotidienneté permet d'éprouver un monde absurde, laid et qui échappe au saisissement des hommes. D'autre part, le romancier révèle les arcanes de la vie intérieure des personnages à

travers leurs questionnements existentiels et intellectuels sur leurs actes, leur être et sur le monde, nés des événements et des circonstances auxquels ils sont exposés. De ce point de vue, les individus et leur monde subjectif deviennent de véritables « instruments » pour comprendre et expliquer la société. Ainsi, les histoires individuelles des trois personnages principaux des deux romans de Roth nous permettent d'observer le processus graduel de la perte de la croyance des élites en eux-mêmes et son effet, le déclin de l'ordre austro-hongrois. En ce sens, le préfet François von Trotta incarne le type éprouvant des sentiments de loyalisme à l'égard de la dynastie des Habsbourg, le sous-lieutenant Charles-Joseph symbolise l'homme empreint de doutes quant à la validité de la double monarchie et le sous-lieutenant représente l'homme n'accordant plus de légitimité à l'Empire austro-hongrois. Roth montre à voir comment ces trois différents personnages ont connu des mutations de trajectoire à travers les espaces sociaux qu'ils ont fréquentés. La distance est maximale entre le premier et le troisième personnage. Devant les changements, certains seront actifs, tentant de faire dévier le destin (François et dans une certaine mesure, Charles-Joseph), tandis que d'autres se laisseront bercer par les événements (Charles-Joseph et François-Ferdinand).

Attardons-nous maintenant à l'analyse de l'ouvrage romanesque *Les Buddenbrook* de Thomas Mann.

Chapitre 3 : LE DESTIN DU PURITAIN PRISONNIER DU COSMOS MODERNE

*Le roman n'est pas une confession de l'auteur,
mais une exploration de ce qu'est la vie humaine dans le
piège qu'est devenu le monde.*
(KUNDERA, 1986 : 43)

Dans le dernier chapitre, il nous a été donné de croiser la connaissance romanesque de deux romans de Joseph Roth, *La marche de Radetzky* et *La Crypte des capucins*, avec des écrits de Max Weber sur le thème de l'ordre légitime. Le croisement nous a permis de comprendre le maintien et l'érosion d'un ordre légitime. Dans le cadre du présent chapitre, nous réitérons l'expérience : notre attention se dirigera vers un second écrivain de la littérature de langue allemande, Thomas Mann (1875-1955). Plus précisément, nous superposerons la fiction narrative *Les Buddenbrook* (1960 [1901]) avec un écrit de Max Weber, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme* (2002 [1904/1905]). Ce roman phare retient notre attention, car il se présente comme une analyse de la bourgeoisie allemande d'avant 1914 (LEPENIES, 1997 : 301)¹⁷. En effet, le déclin matériel et existentiel de la famille

¹⁷ L'époque s'étirant entre la Révolution de 1789 et la Première Guerre mondiale est souvent désignée par le siècle de la société bourgeoise (KOCKA, 1996 : 7). Le vocable allemand Bürger évoque ceux qui appartiennent à la bourgeoisie. Le groupe social comprend deux grandes couches, la *Bildungsbürgertum* (fonctionnaires, hommes de lois, juges, universitaires, journaliste, ingénieur, etc.) et le *Wirtschaftsbürgertum* (hommes d'affaires, chefs d'entreprise, cadres supérieurs, rentiers, etc.) (KOCKA, 1996 : 8). La bourgeoisie est animée par une mentalité de *Stand*, selon l'acception wébérienne : « Nous appelons ordre [Stand] une pluralité d'individus qui, au sein d'un groupement, revendique efficacement a) une considération particulière – éventuellement aussi b) un monopole particulier à leur condition. » (WEBER, 1995 [1921] : 396). La bourgeoisie culturelle a émergé en Allemagne, à la fin du 18^e siècle. C'est une classe sociale dite moyenne, possédant un capital culturel relativement élevé, et structuré selon une logique professionnelle (WEHLER, 2003 : 70). En raison de son éducation et de sa culture, elle possède une position sociale dominante au sein de la société (WEHLER, 2003 : 89). Néanmoins, l'aristocratie de l'esprit ne possède pas une réelle puissance économique. Contrairement à la bourgeoisie d'affaires, le prestige social lui est plus important que les succès financiers (WEHLER, 2003 : 108). Avec la poussée de l'économie capitaliste en 1840, on voit graduellement se développer des classes sociales fondées sur le gain, la profession et la propriété (WEHLER, 2003 : 36). C'est l'avènement de la bourgeoisie économique, constituée d'hommes d'affaires, d'industriels, de spéculateurs (BERSTEIN, 1997 : 12). Une conscience et une action commune sourdent graduellement dans la poursuite d'intérêts particuliers (WEHLER, 2003 : 36). La bourgeoisie culturelle et la bourgeoisie économique partagent

Buddenbrook décrit par Mann constitue le contexte permettant de comprendre le processus historique d'effondrement de la société bourgeoise et de son esprit fondé sur la religiosité protestante, tel que décrit par Max Weber. Les idéaux de vie qui animaient jadis la famille et en faisaient sa force s'évaporent graduellement au fil des quatre générations. Les ancêtres possèdent une foi solide et un sens aigu du travail et de son devoir, mais graduellement des doutes et des conflits intérieurs émergent chez les membres de la cellule familiale et, au final, les deux dernières générations sont prisonnières du cosmos édifié involontairement par leurs ancêtres. L'unité de la conscience culturelle de la bourgeoisie est progressivement remise en cause par le développement d'un éthos professionnel capitaliste. Bien qu'il travaille comme littéraire, Thomas Mann semble avoir la particularité de s'être engagé dans une entreprise réflexive qui représente différents points de convergence avec celle du sociologue Max Weber (1864-1920). Plusieurs auteurs des sciences sociales ont à cet effet souligné leur compréhension similaire, en particulier de la vocation et de la personnalité (GOLDMAN 1988, LEPENIES 1997, THÉRIAULT 2013). En revanche, l'apport du roman de Mann à l'entreprise réflexive de Weber et à la compréhension du destin de la bourgeoisie se révèle dans les dissemblances qu'il présente vis-à-vis du sociologue.

À l'instar de Wolf Lepenies, nous organiserons la mise en parallèle de Weber et de Mann autour du thème de la relation entre l'éthique protestante et l'esprit du capitalisme (LEPENIES, 1997 : 296). En effet, le roman *Les Buddenbrook* rappelle différents éléments de la théorie de Weber sur l'émergence de l'esprit qui sous-tend l'ordre du capitalisme moderne ([1904/1905]). En revanche, nous nous distinguerons de Lepenies, car nous croyons que le roman de Mann peut être lu comme un complément à l'ouvrage séminal de Weber, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*. L'écrit le plus célèbre de Weber décèle les empreintes d'une composante fondamentale de l'esprit du capitalisme moderne dans l'esprit du protestantisme ascétique, soit la conduite rationnelle de la vie fondée sur l'idée de métier. Selon lui, l'esprit du capitalisme repose sur une disposition d'esprit qui était d'abord protestante et qui s'est graduellement dénuée de la sanctification divine. Il met de l'avant

différents idéaux de vie, soit le travail régulier, la recherche d'indépendance et un style de vie conforme à la raison (KOCKA, 1996 : 8). À la fin du 19^e siècle, le rapide essor industriel a profondément modifié les structures de la société (BERSTEIN, 1997 : 36). L'âge bourgeois parvient définitivement à son terme avec la crise des années vingt (KOCKA, 1996 : 30).

l'idée que les transformations des motifs religieux ont provoqué de profonds bouleversements dans les représentations qu'ont les hommes en Occident. L'angle d'analyse adopté par Weber dans *L'éthique protestante* permet de repérer trois moments typologiques dans le processus de rationalisation de la société occidentale. Dans un premier temps, la motivation éthique des individus (les puritains) est en adéquation avec les dimensions objectives, soit le capitalisme. Dans un deuxième temps, un gouffre se creuse graduellement entre les impératifs du monde objectif et la volonté des individus. Dans un troisième temps, les individus doivent faire face aux conséquences non-intentionnelles de leurs actes ; ils sont à la recherche de sens ou de son succédané. Dans les dernières pages de *L'éthique protestante*, Weber formule une inquiétude anthropologique vis-à-vis de la qualité « des derniers hommes ». Que devient l'individu face à l'emprise des biens matériels ? Comment gère-t-il le crépuscule du sens ? De ce point de vue, la question de l'évolution de l'humanité reste entière.

Dans un premier temps, nous présenterons une vue synoptique de *L'éthique protestante* de Weber. Dans un deuxième temps, nous décrirons *Les Buddenbrook* de Mann. La figure du puritain de Weber se retrouve également dans le roman de l'auteur allemand, à travers le personnage de Johann (le consul). Toutefois, celui-ci évolue sur la scène de la société bourgeoise. Le sociologue et le romancier examinent les changements du monde objectif qui s'opèrent à l'époque moderne, les dilemmes subjectifs vécus par l'homme et les contraintes objectives qui pèsent sur lui. En revanche, le propos de Mann présente la spécificité de s'attarder plus particulièrement au troisième temps typologique du processus de rationalisation occidentale. En effet, *L'éthique protestante* s'interrompt à un point précis, soit à l'orée de l'époque moderne. Nous avançons l'idée que le roman de Mann peut potentiellement être envisagé comme le second tome de l'essai de Weber. Plus précisément, l'écrivain allemand fournit des réponses existentielles au puritain qui doit affronter le processus de désagrégation des valeurs. De ce point de vue, le récit romanesque de Mann peut être considéré comme le pendant empirique des travaux de Weber sur le procès de rationalisation et sur l'avènement de l'ordre du capitalisme. Après avoir présenté sommairement *Les Buddenbrook*, nous dégagerons, dans un troisième temps, les éléments significatifs de la fiction de Mann à l'aide d'une analyse thématique afin de les croiser avec les trois mouvements de *L'éthique protestante* de Weber. Finalement, nous analyserons la matière recueillie dans une dernière partie dans le but d'étudier les réponses spirituelles possibles face à l'angoisse existentielle.

1. Une vue synoptique de *L'éthique protestante*

Dans les écrits littéraires, la fin du 19^e siècle se définit par une thématique centrée sur la décadence de la civilisation et par une inquiétude sur le devenir de l'humanité (FREUND, 1984 : 339-340). De ce point de vue, Weber et Mann tiennent, de par les sujets qu'ils traitent, de la grande tradition de leur temps. Afin d'être à même de superposer et de faire interagir les réflexions de Weber avec le roman *Les Buddenbrook* de Mann, nous nous pencherons sur la thèse défendue par le sociologue dans *L'éthique protestante*. Comme nous le savons, Weber éclaire le rôle fondamental qu'a exercé le protestantisme ascétique dans l'avènement des pratiques économiques ayant permis la constitution de l'ordre du capitalisme moderne et, *ipso facto*, l'érosion de la société traditionnelle.

Dans cette section, nous examinerons plus précisément les trois moments décisifs de *L'éthique protestante*, soit l'adéquation entre les motivations éthiques et le monde objectif, le gouffre entre les contraintes objectives et la volonté des individus et la recherche de sens.

L'âge de l'harmonie

Le premier temps est un rare moment d'articulation entre le style de vie éthique et les dimensions objectives, le capitalisme naissant. Weber observe que dans les régions où l'on retrouve une population de confession mixte, les protestants ont largement tendance à constituer les grades de l'élite économique moderne (Weber, 2002 [1904/1905] : 72). En revanche, les catholiques sont réfractaires à participer au profit capitaliste. Le sociologue fixe la cause de la propension différenciée des catholiques et des protestants pour le rationalisme économique dans les traits internes spécifiques de chaque confession, plus précisément dans la mentalité. De ce point de vue, le style de vie éthique adopté par le protestant ascétique semble être en adéquation avec le capitalisme naissant.

D'abord, Weber s'attarde à nous présenter les caractéristiques particulières de l'esprit du capitalisme. Cette éthique spécifique fait l'apologie du crédit et érige en devoir la fructification de son capital. De plus, les préceptes moraux possèdent un caractère utilitariste, c'est-à-dire que les vertus admonestées possèdent un intérêt qu'au sens où elles sont utiles à l'individu (Weber, 2002 [1904/1905] : 91). Par ailleurs, cette philosophie possède un caractère

éminemment irrationnel au sens où l'individu possède l'obligation d'augmenter continuellement ses avoirs, mais avec l'inexorable proscription d'en jouir dans un avenir immédiat. Ainsi, le dividende n'est que le résultat du dévouement de l'individu dans son activité professionnelle. Le métier porte donc le manteau du devoir.

Weber porte ensuite son regard sur le courant calviniste, c'est-à-dire le vecteur le plus conséquent pour le style de vie éthique adopté par le protestant ascétique. Le dogme essentiel du courant calviniste est la doctrine de la prédestination. Le concept théologique décrète la félicité éternelle inégale des individus. Le puritain est plongé dans un état d'esprit qui l'amène à s'intéresser fondamentalement qu'à lui-même et à ne penser qu'à son salut (WEBER, 2002 [1904/1905] : 171). Premièrement, ce dernier est tenu d'être continuellement rassuré du sceau de l'élection de Dieu et se doit de balayer la moindre parcelle de doute. Deuxièmement, le dévouement de soi dans les activités professionnelles apparaît comme le meilleur moyen d'accéder au sentiment de certitude de l'élection divine. L'assiduité dans le travail temporel permet de dissiper l'angoisse sotériologique. Le réformé produit donc lui-même son salut : « le calviniste, comme on le lit parfois, crée lui-même son salut – en toute rigueur il faudrait dire la certitude de son salut – [...], mais seulement dans un contrôle systématique qui place à chaque instant le croyant devant l'alternative de l'élection et de la damnation » (WEBER, 2002 [1904/1905] : 187). Le virtuose religieux se tourne vers une méthode systématique de conduite de vie rationnelle lui permettant de mettre ses actes sous son contrôle personnel, d'évaluer leur portée morale afin de se détacher de la déréliction de la créature et ainsi s'assurer subjectivement le salut de son âme. Il cherche à mener une vie qui répond à une exigence religieuse, en rupture avec le style de vie de l'homme commun (WEBER, 2002 [1904/1905] : 195). Pour ce faire, le protestant doit éradiquer toutes formes de jouissance que lui procure la vie à l'aide du principe d'ordre. En raison de la conception du métier du protestantisme ascétique, le puritain procède à une rationalisation de sa conduite de vie au sein du monde, conformément à la volonté du Seigneur (WEBER, 2002 [1904/1905] : 165). Ainsi, le puritain possède la particularité de considérer l'accomplissement des devoirs du métier temporel comme l'activité morale suprême de l'homme.

Au final, l'éthique protestante de type puritain fondée sur le travail comme vocation entraîne de grandes répercussions pratiques sur la vie économique. L'ascèse puritaine considère l'aspiration à l'acquisition de possessions moralement condamnables, mais comme

encore plus pendables la délectation de ses profits. La jouissance personnelle des richesses jette l'individu dans l'oisiveté et les plaisirs charnels, et surtout détourne le puritain d'une appétence à la vie sainte (WEBER, 2002 [1904/1905] : 255). Par contre, cette méthode systématique de vie juge appréciable l'acquisition de biens quand il est le fruit des activités professionnelles. La réussite dans le travail s'avère une bénédiction octroyée par Dieu aux siens. Mais, le fait le plus important pour l'expansion de la conception de l'esprit capitaliste réside dans la valorisation religieuse de l'activité professionnelle (WEBER, 2002 [1904/1905] : 286). D'une part, le travail du métier s'avère être la vieille méthode ascétique ; sa pratique assidue est le moyen le plus probant pour prévenir les tentations qui tenaillent la conscience, tels les plaisirs charnels ou les doutes religieux (WEBER, 2002 [1904/1905] : 258). D'autre part, il est la vocation prescrite par Dieu pour l'existence terrestre des puritains. De par leur éthique du travail, les puritains valorisent l'accumulation de l'argent. Ainsi, l'éthos protestant a brisé les entraves de l'esprit traditionnel, qui s'avéraient contraignantes pour la capacité de profits économiques. En effet, celui-ci prônait ténacité, patience, prudence et austérité dans les affaires. La proscription de la consommation personnelle de la richesse jugulée avec la dissolution des carcans traditionnels freinant l'aspiration au profit, ont engendré la : « constitution d'un capital par la contrainte ascétique d'épargne » (WEBER, 2002 [1904/1905] : 287). Par ailleurs, les contraintes concernant la consommation de luxe et la jouissance spontanée de la richesse favorisent considérablement l'investissement du capital (WEBER, 2002 [1904/1905] : 288). Cet investissement aura pour corollaire la création ou le développement d'une entreprise qui, à son tour, générera des revenus supplémentaires. Mais plus encore, l'ascétisme a incliné les protestants à adopter une conduite de vie bourgeoise et économiquement rationnelle (WEBER, 2002 [1904/1905] : 290). Progressivement, c'est le dépérissement inexorable de l'esprit traditionaliste et l'avènement d'entrepreneurs d'un nouveau style, porteurs de valeurs inédites qui modifient le système de représentation jusqu'alors en vigueur, et permettent l'édification de l'ordre du capitalisme moderne.

L'âge des contraintes objectives

Dans un deuxième temps, un gouffre se creuse graduellement entre les impératifs du monde objectif et la volonté des individus. L'éthique puritaine s'est graduellement sublimée

au profit du déploiement magistral de l'esprit capitaliste. Le dépérissement de l'éthique puritaine est la transformation d'une rationalité en valeur à une rationalité en finalité. Les motifs de l'action des individus se sont mués ; ils ont pris d'abord source dans une morale religieuse, plus précisément l'éthique protestante, pour se déplacer dans des motivations visant l'obtention de l'argent pour l'argent et, en même temps, créant une perte de sens. Selon Weber, le fondement éthique et religieux de l'action a été évacué pour faire place à des considérations purement économiques. Les individus sont poussés par des instincts vers le monde extérieur et vers le désir de puissance et de mobilité sociale. La période d'intense vie religieuse qu'est le 17^e siècle a légué les pierres d'assise nécessaires à l'émergence de l'époque utilitariste subséquente, soit un mode de vie rationnel, une bonne conscience de pharisien, une conception du métier comme vocation, la légitimation du profit financier — et même son devoir — ainsi que des ouvriers consciencieux et dévoués aux activités de la profession (WEBER, 2002 [1904/1905] : 291).

Progressivement, les hommes se retrouvent pris dans les filets de la tentation de la richesse. Ceux-ci prennent satisfaction à voir s'amonceler le profit pour le simple plaisir de l'accumulation. L'aspiration au gain possède même un caractère de compétition sportive. La popularité du protestantisme en Occident a eu notamment pour effet, selon Weber, de constituer une civilisation dans laquelle l'économie et les pratiques rationnelles prédominent. Les puritains n'avaient pas l'intention, en s'échinant au travail pour prouver à eux-mêmes et aux autres leur salut, d'engendrer l'avènement du capitalisme. L'émergence de l'ordre du capitalisme est une conséquence non intentionnelle des puritains, d'hommes scrupuleux qui agissaient en fonction de sanctions psychologiques et de primes morales.

L'âge de la quête de sens ou de son succédané

Dans un troisième temps, les individus doivent faire face aux conséquences de la rationalisation, soit la recherche de sens ou de son succédané. Weber dénote l'incidence considérable de l'idée du métier comme vocation pour la civilisation moderne :

L'une des composantes majeures de l'esprit capitaliste moderne, et pas seulement de ce dernier, mais aussi de la civilisation moderne, à savoir la conduite rationnelle fondée sur l'idée de la vocation, est issue – comme on

espère l'avoir montré – de l'esprit de l'ascèse chrétienne (WEBER, 2002 [1904/1905] : 299).

En effet, si les puritains se sont dégagés du joug de la religion et du contrôle de la communauté, ceux-ci sont de plus en plus assujettis aux régulations de toutes formes : « Baxter souhaitait que le souci des biens matériels ne pesât sur les épaules de ses saints que comme un fin manteau que l'on peut enlever à tout instant. Mais le destin voulut que ce manteau devienne une dure chape d'acier » (WEBER, 2002 [1904/1905] : 301). D'une part, Weber souligne les risques liés au processus de rationalisation globale de la vie moderne, soit l'émergence d'impératifs fonctionnels – campés par le capitalisme et la bureaucratie – opérant comme des cadres contraignants pour la conduite humaine. Le système capitaliste n'a plus besoin du soutien de l'esprit ascétique pour carburer, car sa logique produit d'elle-même les comportements dont elle a besoin pour se perpétuer :

De nos jours, l'ordre économique capitaliste est un immense cosmos dans lequel l'individu est pris dès sa naissance ; il est pour lui une donnée, un carcan qu'il ne peut transformer, du moins à titre individuel, et dans lequel son existence doit se dérouler. Il impose à l'individu pris dans les rets du marché les normes de son activité économique. Le fabricant qui persiste à ne pas les respecter est inmanquablement éliminé, de même que l'ouvrier qui ne peut ou ne veut pas s'adapter à elles et est jeté à rue et perd son travail (WEBER, 2002 [1904/1905] : 94).

D'autre part, l'idée du devoir professionnel ne peut plus être rattachée aux valeurs spirituelles suprêmes de la société. Il n'est plus question d'établir un lien nécessaire entre la conduite de vie pratique et des idéaux éthiques (WEBER, 2002 [1904/1905] : 301). Ces profondes transformations font en sorte qu'il est, selon Weber, impossible pour l'homme moderne de donner un sens à son expérience globale du monde. Le regard que pose Weber sur la trajectoire culturelle occidentale l'amène à développer une inquiétude anthropologique vis-à-vis de l'avenir du destin de l'homme moderne :

Nul ne sait plus qui va habiter ce carcan et si nous connaissons, au terme de cette terrible évolution, des prophètes entièrement nouveaux ou une puissante renaissance de conceptions anciennes et d'idéaux du passé, ou – si aucune de ces deux hypothèses ne se vérifie – une pétrification [mécanisée], drapée dans une sorte de suffisance malade. Dans ce cas, au terme de cette évolution culturelle, les derniers hommes pourraient vérifier cette prédiction : « Spécialistes sans esprit, jouisseurs sans cœur : ce néant imagine avoir accédé

à un stade de l'humanité jamais atteint auparavant ». (WEBER, 2002 [1904/1905] : 302).

Face aux nouvelles conditions historiques apportées par le désenchantement du monde, l'homme peut-il recomposer une conduite de vie méthodique réglée par l'obéissance à un devoir intérieur, soit propre à la vocation ? Les derniers hommes peuvent-ils encore donner sens à leur vie et à l'existence ? Le résultat est même fort éloigné des buts préalablement poursuivis.

La force sociologique des *Buddenbrook*

À travers son roman familial *Les Buddenbrook*, Thomas Mann décrit également ce processus historique de rationalisation globale de la vie en trois temps de l'effondrement de la société bourgeoise ; l'analyse développe le troisième mouvement typologique de Weber. De ce point de vue, il ébauche la suite de *L'éthique protestante*.

La figure du puritain se retrouve également dans le roman de Mann sous le personnage d'un entrepreneur protestant, c'est-à-dire de Johann le consul. Il constitue le point de jonction entre l'essai de Weber et le roman de Mann. Le sociologue et le romancier étudient les changements du monde objectif, les dilemmes subjectifs vécus par l'homme et les contraintes objectives qui pèsent sur eux. Progressivement, les mythes du passé qui téléguidaient les pas des hommes deviennent surannés. En revanche, Mann, parce qu'il utilise des procédés de description et d'analyse du réel divergeant de ceux des sciences sociales, parvient à dévoiler différents aspects de l'existence qui sont laissés en friche par le sociologue. Nous affirmons que la fiction littéraire de l'écrivain allemand peut être envisagée comme étant complémentaire à l'étude de Weber sur l'avènement du capitalisme moderne en Occident, et en Occident seulement. En effet, chez Weber l'avenir du puritain et de ses descendants est voilé d'un manteau de mystère. Que se passe-t-il dans le monde moderne ? Comment l'homme peut-il insuffler un sens à son expérience globale du monde ? Mann explore dans l'univers de la fiction les possibilités du bourgeois prisonnier du cosmos capitaliste édifié par son ancêtre puritain. De ce point de vue, l'écrivain fournit des réponses spirituelles aux hommes de son époque, évoluant dans un monde où les anciennes vertus bourgeoises ne servent plus à rien.

Avant de procéder à l'analyse des *Buddenbrook*, nous présenterons brièvement la vie de Thomas Mann, ainsi que les grandes lignes narratives de son roman *Les Buddenbrook*.

2. Présentation des Buddenbrook : la suite de *L'éthique protestante*

Excursus sur la vie de Thomas Mann (1875-1955)

Thomas Mann naît en 1875 à Lübeck au cœur de la société bourgeoise allemande¹⁸. Il est l'une des figures les plus éminentes de la littérature européenne de la première moitié du 20e siècle, officialisée et consacrée par le prix Nobel 1929. Mann est le frère cadet du célèbre écrivain allemand Heinrich Mann.

Thomas Mann est le fils d'un sénateur de la Ville libre de Lübeck, et héritier d'une maison de commerce de négociants en grains. Sa mère, Julia Da Silva-Bruhns est originaire du Brésil et est dotée d'un tempérament de bohème (BELLETO, 1998 : 62). La maison de commerce familiale fête son centenaire en 1890. Un an plus tard, le sénateur meurt et laisse un testament qui prévoit la dissolution de l'entreprise. En 1894, Mann rejoint sa mère à Munich et travaille pour une société d'assurances. Il abandonne cette profession bourgeoise en 1895 pour s'inscrire comme étudiant libre à la Technische Hochschule à Munich et pour embrasser la vocation d'écrivain. Il se familiarise avec les écrits de Schopenhauer, Nietzsche et Freud et étudie les œuvres littéraires de Goethe, Schiller, Lessing, Dostoïevski, Tchekhov et la musique de Richard Wagner.

Thomas Mann vit le début de sa carrière d'écrivain comme un déraillement aboulitique. Il est prisonnier d'un sentiment de désorientation et se décrit en 1895 comme un être déchu (MARCEL, 1993 : 38). En effet, ses tendances conservatrices entrent en contradiction avec sa nature d'artiste profonde (BELLETO, 1998 : 62). Il se sentira pendant longtemps dédoublé entre la conduite grave de la vie, telle qu'enseignée par son père, et le vagabondage de l'existence esthétique (MARCEL, 1993 : 40). Mann se considère comme un bourgeois ayant

¹⁸ Lübeck est une ville hanséatique située en Allemagne du Nord.

perdu sa route, c'est-à-dire qui s'est égaré dans l'art. Au final, l'auteur qui a mauvaise conscience se dit pris entre deux univers, dans lesquels il n'appartient à aucun d'eux.

Mann fait paraître ses premiers écrits dans la revue *Die Gesellschaft* ainsi que quelques articles dans la revue conservatrice *Das zwanzigste Jahrhundert*, dirigée par son frère aîné, Heinrich Mann. En 1897, il commence la rédaction de son roman *Les Buddenbrook*. Il s'inspire de nombreux détails de son histoire familiale, notamment de ses clivages internes et de la faillite de la firme commerciale paternelle. Les principaux personnages des *Buddenbrook* ont été composés par les particularités psychologiques et les impulsions de Mann (MARCEL, 1993 : 41). Le roman « autobiographique » paraît en 1901 et connaît rapidement un triomphe commercial. Après avoir complété la rédaction des *Buddenbrook*, Thomas Mann revient aux courts récits. En 1903, il fait paraître les nouvelles *Tristan* et *Tonio Kröger*. La dernière nouvelle reprend un des thèmes séminaux des *Buddenbrook* : le rapport entre l'art et la vie des affaires. La curiosité intellectuelle et le goût pour la culture revêtent les signes inquiétants de la corruption, de la fragilité et de la destruction. Sa nouvelle *La mort à Venise* et son roman *La montagne magique* suivent en 1913 et 1924. Ensuite, entre 1933 et 1944 paraît la tétralogie *Joseph et ses frères*. Les succès littéraires lui ouvrent le chemin de la gloire et de l'aisance matérielle. Il est reçu dans les plus grands salons munichois et jouit d'une grande reconnaissance sociale.

Des tensions entre le frère aîné, Heinrich, et le cadet, Thomas, émergent avec le début de la Première Guerre mondiale. Alors que Heinrich est pour le pacifisme international, Thomas se définit d'abord comme un apolitique, une position qui correspond à l'époque à un conservatisme patriotique (BELLETO, 1998 : 62). Lorsqu'il réalise, quelques années plus tard, que la République de Weimar est menacée, Thomas Mann s'engage publiquement dans un discours pour des valeurs républicaines intitulé *Sur la république allemande* (Mann, 1922 ; BELLETO, 1998 : 62). En 1933, ses prises de position contre les nazis l'exhortent à l'exil, d'abord en France, puis en Suisse. À partir de 1938, Thomas Mann vit aux États-Unis pour fuir les bouleversements européens. En 1952, il retourne s'installer en Suisse. Il y meurt en 1955.

Synthèse narrative des *Buddenbrook*

À l'instar de *La marche de Radetzky* et *La Crypte des capucins*, *Les Buddenbrook* propose une mise en perspective culturelle et sociale de la fin du 19^e siècle en Allemagne, à travers une saga familiale sur plusieurs générations. Le roman est essentiellement une chronique du déclin d'une classe sociale, soit de la bourgeoisie. En tant que membre et représentant de la classe bourgeoise moyenne libérale instruite, Mann dévoile les aspects constitutifs de l'esprit bourgeois au sein de la société allemande du 19^e siècle.

Les Buddenbrook évoquent la grandeur et l'écroulement financier et existentiel d'une opulente famille de négociants de céréales. Le roman dépeint la vie de quatre générations, entre 1835 et 1878, soit la période précédant la vie de Thomas Mann. La fiction littéraire s'attarde à deux espaces circonscrits en Allemagne, soit Lübeck et Travemünde. La partie centrale du roman de Mann est consacrée à la troisième génération et, plus particulièrement, à Thomas Buddenbrook et aux siens.

Le roman débute avec l'inauguration de la nouvelle demeure que le fondateur de la maison de commerce familiale, Johann dit l'ancien, vient d'acquérir. Cette scène d'intimité familiale — à laquelle participent trois générations — permet de présenter certains des principaux personnages. L'aïeul de la famille, Johann, est un valeureux commerçant. Après le décès de sa première épouse, il s'est remarié avec Antoinette, une femme fortunée de Hambourg qui lui donne un fils, Johann dit le consul, qui deviendra un homme d'affaires pieux¹⁹. Le jeune Johann collabore à la direction de la firme et la reprendra ensuite avec succès à la mort de son père. Il aura quatre enfants : Thomas, Christian, Clara et Tony. L'aîné des quatre enfants, Thomas, obtient, grâce à son sérieux et à son caractère, la succession de la maison de commerce et le poste de conseiller municipal. Thomas est brillant, digne, actif et estimé de tous. En revanche, il marquera une rupture décisive dans la généalogie ; les premiers signes visibles du déclin des Buddenbrook apparaîtront chez Thomas. En effet, l'aîné de la lignée familiale sera graduellement étranglé par la perte de la croyance en lui-même et en les impératifs normatifs bourgeois traditionnels. Jeune adulte, Thomas se marie à Gerda, une riche Hollandaise qui lui donne un fils, Hanno. Le fils de Thomas et Gerda est un jeune homme frêle et doué pour la musique. Pianiste prodige, il n'arrive pas à trouver sa place dans la cellule

¹⁹ Il est à noter que le personnage de Johann devient consul au début de l'âge adulte.

familiale et dans la société. Hanno meurt du typhus dans la force de l'âge. Avec lui, la famille Buddenbrook s'éteint.

À l'instar des deux romans de Roth, *Les Buddenbrook* de Mann n'est pas un roman historique, bien que certains événements et hommes marquants soient évoqués sous le mode anecdotique (Napoléon, la révolution de 1848, la guerre de 1870). Néanmoins, la référence à la réalité historique globale est manifeste. En effet, Mann jette un regard sur l'époque historique dont il fût le témoin. À cet égard, nous considérons que le roman *Les Buddenbrook* peut être interprété comme une étude du déclin de la société bourgeoise allemande entre 1835 et 1875. L'ouvrage de Mann nous ouvre un accès privilégié aux structures mentales de la classe bourgeoise. Le déclin matériel et existentiel de la famille Buddenbrook constitue le contexte permettant de comprendre le processus historique d'effondrement de la société bourgeoise et de ses fondements idéologiques qui repose sur la religiosité protestante, et plus particulièrement l'idéal du travail. *Les Buddenbrook* met en lumière les trois moments typologiques de *L'éthique protestante* de Weber, c'est-à-dire le premier temps où la motivation éthique des individus est en adéquation avec le capitalisme, le deuxième temps où un fossé sépare progressivement les contraintes objectives et la volonté des individus et un troisième temps où les individus sont à la recherche de sens ou de son succédané. En revanche, Mann développe plus particulièrement le troisième mouvement typologique du processus historique de rationalisation globale Weber.

Les profondes transformations qui touchent les structures économiques en Allemagne, durant la deuxième moitié du 19^e siècle, opèrent une désintégration de la classe moyenne, porteuse jadis de la culture bourgeoise. C'est la disparition des valeurs et des normes traditionnelles, et par ricochet la décadence de la société. À cet effet, nous tenterons de superposer et de faire interagir les réflexions de Weber avec le roman *Les Buddenbrook* de Mann dans le but d'éclairer les changements du monde objectif qui surviennent à l'époque moderne, les dilemmes subjectifs vécus par l'homme, les contraintes objectives qui pèsent sur lui et certaines réponses possibles au vide spirituel.

3. Expériences modernes et déclin chez Thomas Mann

Les dernières sections de ce chapitre nous ont permis de présenter l'essai de Weber et le roman de Mann. Afin d'examiner les interactions entre les deux écrits, il nous faut maintenant croiser les trois mouvements de *L'éthique protestante* avec les représentants de chacune des générations des *Buddenbrook*, c'est-à-dire Johann l'ancien, Johann le consul, Thomas et Hanno. Ainsi, nous serons à même de mieux comprendre ce qu'il advient de l'homme plongé dans le monde moderne et de mettre en lumière la manière dont les hommes entrevoyaient l'époque moderne.

3.1.1. Johann l'ancien ou le bourgeois traditionnel

L'aïeul de la famille Buddenbrook, Johann (l'ancien), symbolise le type bourgeois traditionnel, dont la vie est centrée sur les intérêts professionnels et les résultats économiques. Celui-ci représente la génération qui précède le premier temps de *L'éthique protestante*.

Johann l'ancien affiche une confiance et une agressivité dans les affaires. Il suit méticuleusement le conseil salutaire laissé par son père à l'intention de ses descendants : « Mon fils, consacre avec joie le jour aux affaires, mais non point à celles qui, la nuit, troubleraient ton sommeil » (MANN, 1965 [1901] : 63). D'ailleurs, son fils, Johann le consul, répétera cette maxime à son aîné Thomas dans un échange épistolaire. Johann l'ancien est pourvu d'un solide sens commercial, jugulé à un esprit réaliste et pratique.

Le vieux Buddenbrook admire Napoléon (MANN, 1965 [1901] : 33), honnit les fausses idées scientifiques (MANN, 1965 [1901] : 18) et se moque du catéchisme (MANN, 1965 [1901] : 16). Il est un libre penseur, valorisant l'éducation classique et les idéaux traditionnels tels l'idée de *Bildung*, l'idéal d'indépendance et d'accomplissement, l'éthique du travail, l'autonomie au travail, la conduite de vie méthodique, la valeur accordée au prestige sociale, l'approbation de la science et de la haute culture (WEHLER, 2003 : 111). Il croit que chaque individu doit se développer en suivant ses desseins personnels. Il inocule à sa petite-fille espiègle Tony, le fait que, « Chacun doit se construire selon sa manière : « Non, non, dit-il, tiens la tête haute, Tony ! Courage ! Ce qui est bon pour l'un ne l'est pas pour l'autre. Que

chacun suive sa nature. Certes, Thilda [la fille d'un neveu du vieux Buddenbrook, élevée dans la maison avec les autres] est sage, mais nous ne sommes pas non plus à mépriser. » (MANN, 1965 [1901] : 19).

La mentalité et les actions de Johann l'ancien sont en parfaite symbiose avec les axiomes intellectuels et moraux de son époque. La partie portant sur l'aïeul de la famille correspond à la section la plus courte du roman. La figure de Johann l'ancien nous permet de mieux comprendre les traits particuliers et les caractéristiques spécifiques du représentant de la génération subséquente, Johann le consul. Celui-ci révélera les premiers signes du déclin.

3.1.2. Johann le consul ou l'entrepreneur protestant

Johann le consul symbolise l'ascète puritain de Weber (WEBER, 2002 [1904/1905] : 171). De ce point de vue, il s'agit d'une figure primordiale pour la construction du récit. Le grand-père Buddenbrook est doté d'une religiosité protestante, fondée sur le travail comme vocation et sur l'investissement du capital. Johann hérite de son père le dévouement quotidien dans l'activité professionnelle. De sa mère Antoinette, il reçoit une profonde piété religieuse. Johann le consul est pourvu d'un sens élevé du devoir, d'un grand degré d'engagement et d'un sens élevé des responsabilités, il blâme les actes basés sur l'intérêt personnel, accorde une grande importance à la réussite sociale, il entrevoit l'argent comme un gage de son succès, concède une valeur morale aux comportements et pose sur les autres un regard empathique. En affaires, il est doté d'un esprit vigilant et précautionneux.

La philosophie et la conduite de vie de Johann sont infusées par une devise : « Travail, prie et épargne. » (MANN, 1965 [1901] : 186). Il croit nécessaire de s'appliquer avant tout à la vie pratique. La ferveur religieuse, le sens du devoir et une forte éthique du travail sont clairement visibles en lui (GOLDMAN, 1988 : 66). Johann punit l'échec, l'orgueil, le paresseux et les vacillements intérieurs. L'activité professionnelle n'est ni un passe-temps ni un instrument permettant d'extérioriser la puissance. Le travail du métier est une vocation, selon l'acceptation wébérienne du terme. Il est une méthode par laquelle l'individu peut se prémunir des tentations terrestres tenaillant la conscience, tels que les plaisirs charnels et les doutes religieux. Sa profession est pour lui une source de force ; elle procure un sentiment de

valeur singulière et nourrit la confiance de l'homme qui entrevoit dans son succès l'expression de la volonté de Dieu ainsi que sa propre vie sainte :

Père...nous venons de nous réunir dans la joie, nous avons fêté une belle journée, nous étions fiers et heureux dans la conscience d'avoir accompli, d'avoir atteint quelque chose...d'avoir porté notre maison, notre famille à une hauteur qui lui assurera, dans la plus large mesure, l'estime et la considération de tous...Cependant, père, cette animosité implacable que tu témoignes à mon frère, ton fils aîné, m'effraie...Il ne faudrait pas qu'une lézarde caché traversât l'édifice que nous avons élevé avec l'aide et la grâce de Dieu...Il est nécessaire qu'une famille soit unie, que ses membres se soutiennent, père sans quoi le malheur vient frapper à la porte (MANN, 1965 [1901] : 87).

Johann se sent tenu moralement de se dévouer totalement aux activités et aux intérêts de la firme familiale. Par exemple, à la mort de son père, alors que son demi-frère Gottold déshérité, lui demande quelques faveurs à propos des dispositions testamentaires, Johann lui répond: « Comme frère, je t'ai tendu la main dans ce moment pénible et grave, mais pour ce qui est des affaires, tu ne trouveras en moi que le chef de l'honorable maison dont je suis devenue aujourd'hui l'unique propriétaire » (MANN, 1965 [1901] : 80). Sa forte éthique du travail s'incarne dans une conduite de vie méthodique :

Il s'était consacré entièrement à sa tâche, imitant le labeur silencieux et tenace de son père qui travaillait les dents serrées et inscrivait dans son journal maints appels à l'assistance divine; car il s'agissait de récupérer les moyens puissants dont l'entreprise, cette entité, cette idole avait été frustrée à la mort du vieillard (MANN, 1965 [1901] : 83).

De plus, les actions de Johann ne doivent pas être orientées par l'intérêt personnel, sinon elles contreviennent à son sens du devoir. Il expose cet aphorisme dans une lettre adressée à sa fille, Tony. Johann la presse d'accepter la demande en mariage de Grünlich, car il lui semble être de la même provenance sociale que les Buddenbrook. Aux yeux de sa fille, le prétendant est hideux :

Nous ne sommes pas nés, ma chère fille, pour réaliser ce que notre courte vue considère comme notre petit bonheur personnel, car nous ne sommes pas des individus libres, indépendants, doués d'une existence propre ; nous sommes pour ainsi dire les anneaux d'une chaîne et, comme tels nous ne saurions être imaginés sans la série de ceux qui nous ont précédés et nous ont frayé le chemin en suivant eux-mêmes avec rigueur et sans détourner leur regard du but, une tradition éprouvée et vénérable. Ta voie, me semble-t-il, s'ouvre devant toi depuis de longues semaines, claire et strictement tracée, et tu ne serais pas ma

fille, ni la petite-fille de ton grand-père qui repose en Dieu, ni un membre véritable de notre famille, si toi seule songeais sérieusement à suivre, dans la révolte et l'inconsistance, tes sentiments personnels et irréguliers (MANN, 1965 [1901] : 157).

En outre, Johann s'engage dans ses actions avec un haut degré de responsabilité. Par exemple, lorsque Grünlich se révèle au final être un menteur et un opportuniste, Johann se sent extrêmement coupable (MANN, 1965 [1901] : 216). En effet, Grünlich dupe les Buddenbrook afin d'essayer un désastre financier. En raison des impératifs inscrits dans le contrat matrimonial, la famille subit une importante perte de capital. De surcroît, la vie de sa fille est détruite. Johann se porte garant de la situation et assume l'échec majeur du premier mariage de Tony. D'ailleurs, le consul se rend chez les Grünlich pour rompre lui-même l'union.

Selon Johann, le prestige social est plus important que le succès économique. C'est pourquoi, il étouffe la perfidie de son gendre :

Johann Buddenbrook n'avait introduit aucune action en son nom contre son imposteur de gendre. Il est vrai que Tony et sa mère avaient appris au cours de quelques conversations quels moyens malhonnêtes M. Grünlich avait employés pour extorquer les 80 000 marks. Mais le consul se garda bien de rendre l'affaire publique ou de déférer à la justice. Il se sentait profondément blessé dans sa fierté d'hommes d'affaires et se consola en silence d'un pareil affront (MANN, 1965 [1901] : 243).

Bien que dans sa jeunesse Johann a pu nourrir une ambition de renouvellement des méthodes commerciales, il prône en premier lieu l'austérité, la patience et la ténacité dans les affaires. Celui-ci écrit une lettre à son fils Thomas en 1846 dans laquelle il l'incite à observer le principe de prudence dans ses projets commerciaux :

Quant à tes projets commerciaux pour l'avenir, mon fils, ils me font plaisir à cause de l'intérêt très vif que tu y portes; toutefois, je ne les approuve pas entièrement. Tu pars de ce principe que la vente des produits originaires des environs de notre ville natale, tels que céréales, colza, peaux, fourrures, laine, huile, tourteaux, os, etc. est le genre d'affaires le plus indiqué et le plus sûr, et tu songes, sans négliger tes affaires de commissions, à te tourner particulièrement vers cette branche de commerce. À une époque où la concurrence dans ce domaine était encore très faible (aujourd'hui elle a considérablement augmenté), cette idée m'a aussi occupée, et dans la mesure où je disposais d'un peu de place et d'occasions favorables ; j'ai même tenté quelques expériences dans ce sens. Mon voyage en Angleterre avait essentiellement pour but de m'assurer des relations commerciales dans ce pays.

J'ai été jusqu'en Écosse à cette fin et j'y ai fait plus d'une connaissance utile, mais j'ai reconnu bientôt le caractère dangereux inhérent aux affaires d'exportation, c'est pourquoi je n'y ai pas donné suite, d'autant plus que je me souvenais toujours de cette recommandation de mon aïeul, le fondateur de notre maison de commerce : « Mon fils consacre avec joie le jour aux affaires, mais non point à celles qui, la nuit, troubleraient ton sommeil » (MANN, 1965 [1901] : 185-186).

Les premiers symptômes de la transformation de la société bourgeoise et par ricochet, de la ruine de la famille, se révèlent à travers Johann. Dans le même échange épistolaire avec Thomas, il évoque l'apparition d'un autre style en affaires adopté par certains de ses concurrents et qui s'avère produire des résultats avantageux :

Je compte observer religieusement cette maxime [Mon fils consacre avec joie le jour aux affaires, mais non point à celles qui, la nuit, troubleraient ton sommeil] jusqu'à la fin de ma carrière, bien que parfois il me vienne des doutes en face de gens, qui, sans s'embarrasser de tels principes, paraissent mieux réussir. Je pense à Strunck et Hagenström, qui sont en plein accroissement, tandis que nos affaires, continuent à aller bien doucement. Tu sais que la maison n'a pas prospéré depuis la réduction survenue à la mort de ton grand-père, et je prie Dieu de laisser les affaires au moins dans l'état où elles sont aujourd'hui (MANN, 1965 [1901] : 186).

Un vent de changement plane dans les airs. Trina, la cuisinière, une employée qui avait toujours démontré dévouement, diligence et honnêteté, riposte tout à coup lorsque la femme de Johann la réprimande à propos de tâches lacunaires : « Attendez voir, m'ame, ça durera pas ben longtemps, alors viendra un autre régime, c'est moi que je serai assise dans une robe de soirée sur un riche canapé, et c'est vous qui me servirez. » (MANN, 1965 [1901] : 188). Par ailleurs, une révolte s'installe dans les rues du pays ; c'est le Printemps des peuples. Une émeute dans la ville de Lubeck détruit les vitres de marchands et gronde jusqu'aux fenêtres de la séance de l'hôtel de ville. La foule, composée d'ouvriers, d'élèves et de matelots, réclame un nouvel ordre, une république basée sur le suffrage universelle. Johann, apolitique et contre toute action collective, prend les choses en main et va parler aux manifestants afin de les disperser :

Là, là, mes amis, dit finalement le consul, je crois que le mieux est que vous rentriez chez vous ! Carl Smolt [un émeutier], complètement abasourdi de l'effet qu'il avait produit, répondit : - Hé, monsieur le consul, c'est comme ça, et on ne va plus s'occuper de la chose, et je suis bien content aussi que

monsieur le consul soit sans rancune, et adieu donc, monsieur le consul (MANN, 1965 [1901] :203).

Les temps commencent à être agités, mais ils le seront encore bien davantage pour Thomas, l'ainé de Johann. Le cours du monde fera en sorte que Thomas présentera plusieurs dissemblances avec son grand-père et son père.

3.1.3. Thomas ou le « moraliste de l'effort »²⁰

Thomas Buddenbrook représente la génération dont la vie est à cheval entre le deuxième et le troisième temps de *L'éthique protestante*. Il est l'incarnation du bourgeois moderne et est au centre du roman. Par ses actes, il démontre à quel point il est profondément imprégné de la culture spécifique à sa couche sociale. Plus précisément, il est un homme actif, avec de bonnes manières, centré sur ses responsabilités professionnelles, il est nanti d'un fort sens du devoir, dépourvu de sentiments religieux, accorde une importance capitale au prestige social, valorise les personnalités accomplies, exige la fermeté de caractère et l'unité de la vie intérieure et possède un goût particulier pour le raffinement artistique. À travers la figure de Thomas, nous assistons à la sublimation des motifs religieux de l'idée du devoir du travail temporel et quotidien, tel que préconisée par l'éthique puritaine.

Le prêcheur tourné vers les succès

Dès son plus jeune âge, on le considère ayant une tête solide et responsable. Tous voient en lui un négociant et le futur dirigeant de la maison de commerce familiale. Il s'efforce d'atteindre la réussite sociale en se consacrant avec sérieux à son éducation et sa culture : « Thomas, destiné dès sa naissance au commerce et à la direction future de la maison, suivait les cours d'enseignement moderne et scientifique de la veille école aux voûtes gothiques ; c'était un garçon avisé, actif et intelligent [...] » (MANN, 1965 [1901] : 72).

Alors qu'il est âgé de 16 ans, Thomas fait son entrée dans l'entreprise familiale. Il s'attelle à la tâche avec le dévouement, la diligence, le calme et la ténacité de son père. À

²⁰ (LEPENIES, 1997: 296)

l'instar de son père et de son grand-père, il est doté d'un sens rigoureux du devoir et une forte éthique du travail. D'ailleurs, en vieillissant, Thomas possède des traits physiques similaires à ceux de l'aïeul Buddenbrook. Talentueux pour les affaires, Thomas se réjouit d'accomplir son travail avec ardeur : « C'est une belle carrière que celle de négociant, on peut s'y sentir heureux, disait-il. Une carrière solide, modeste, laborieuse, confortable...je suis né pour cela, vraiment. Et depuis que je fais partie de la maison, savez-vous...? bref, je me sens heureux comme je ne l'ai jamais été » (MANN, 1965 [1901] : 278). Celui-ci présente une personnalité à l'inverse de celle de son frère.

Le frère de Thomas, Christian, est pourvu d'une conduite relâchée. Il possède un tempérament inadapté à la société. Celui-ci est fantasque, allègre, instable et hypocondriaque. Il s'intéresse à la comédie, à la musique, à la philosophie. À 14 ans, il va même jusqu'à offrir des fleurs à une actrice. Lorsque Johann le consul apprend la nouvelle, il en est atterré : « Comment celui-ci [Johann le consul] prit-il la chose ? Il en fût moins courroucé qu'écrasé et abattu à l'extrême. Lorsqu'il en informa sa femme dans le salon des paysages, il était comme prostré. - Voilà le chemin que prend notre fils... » (MANN, 1965 [1901] : 89). Dès le début de l'âge adulte, Thomas entretiendra à l'égard de son frère une hostilité méprisante (MANN, 1965 [1901] : 323).

En peu de temps, Thomas démontre une rigueur de travail exemplaire et s'installe avec sérieux et talent dans l'entreprise. À la mort de son paternel, alors qu'il reprend les rênes de l'entreprise familiale, il déclare :

Nous devrions depuis longtemps avoir atteint le million, dit-il d'une voix oppressée par l'émotion et les mains tremblantes. Grand-père, à sa meilleure époque, a déjà disposé de 900 000 marks, et que d'efforts depuis, que de succès, quels bons coups ça et là ! Et la dot de maman ! Et l'héritage de maman ! Ah ! Mais il y a eu cet éparpillement continuel ! Mon Dieu, c'est dans la nature des choses, excusez-moi si, en cet instant, je prends à cœur plutôt les intérêts de notre maison de commerce que ceux de la famille (MANN, 1965 [1901] : 265).

Les normes spécifiques au statut (*Stand*) de Thomas commandent la fermeté de caractère et l'unité intérieure. Thomas répugne les introspections et les doutes intérieurs. En effet, lorsque Christian revient à Lubeck et joint les rangs de l'entreprise familiale, le chef de la maison Johann Buddenbrook prodigue les conseils suivants à son frère cadet :

J'ai moi-même réfléchi parfois à cette préoccupation anxieuse, vaine et curieuse de soi-même; autrefois, j'y étais aussi enclin. Mais, j'ai remarqué que cette préoccupation vous rend distrait, incapable et inquiet; et la tenue, l'équilibre, c'est, à mon avis, la chose essentielle. Il y aura toujours des gens autorisés à s'intéresser ainsi à eux-mêmes, à observer minutieusement leur sensation; ce sont les poètes, qui savent exprimer, de façon précise et harmonieuse, leur vie intérieure et enrichir par là, la vie sentimentale des autres. Mais nous, nous ne sommes que de simples commerçants, mon enfant ; les observations que nous faisons sur nous-mêmes sont d'une insignifiance lamentable (MANN, 1965 [1901] : 274).

Contrairement à son père, la vie de Thomas ne repose pas sur un socle religieux. En effet, celui-ci ne nourrit pas d'attachement fervent à Dieu, ni aux pratiques religieuses. Il n'envisage pas la puissance, la réussite et la profession de la même manière que le faisaient ses ancêtres. Thomas n'appréhende pas le succès comme un don de Dieu.

Si le défunt consul, avec son amour exalté pour Dieu et le Sauveur crucifié, avait été le premier de la famille à entretenir ces sentiments si rares, si singuliers, si peu bourgeois, ses deux fils parurent être les premiers Buddenbrook à ressentir un mouvement de recul devant une manifestation naïve de tels sentiments. (MANN, 1965 [1901] : 268).

De plus, Thomas est animé d'un esprit plus vif, plus entreprenant et plus original que celui dont était affublé son père. Il est déterminé à sauvegarder et à augmenter le prestige de l'entreprise. Il n'hésite pas à prendre des risques et fait preuve d'initiative et de singularité. Notamment, Thomas utilise le crédit qui était jadis considéré par ses patriarches comme une théorie ou un luxe : « Ces messieurs à la bourse se faisaient des signes de la tête Buddenbrook tient à faire travailler son argent, disaient-ils (...). » (MANN, 1965 [1901] : 276). Le chef de l'entreprise familiale affirme à son ancien camarade de classe, Stephan Kistenmaker :

Un homme d'affaire ne doit pas être un bureaucrate ! (...) Il faut pour cela de la personnalité, c'est mon opinion. Je ne crois pas qu'on puisse remporter de grands succès sans quitter son fauteuil au bureau... du moins je n'y aurais pas grand plaisir. Le succès n'est pas une chose qui puisse se calculer sur le papier... J'ai toujours éprouvé le besoin de diriger en personne les affaires, d'y aller en parole, du regard et du geste... de tout dominer par l'influence immédiate de ma volonté, de mon talent, de ma chance, appelle ceci comme il te plaira (MANN, 1965 [1901] : 277).

L'époque de Thomas n'est plus exactement celle de ses ancêtres ; celui-ci exprime à Stephan Kistenmaker une nostalgie de l'ancienne ère. Il déplore que l'initiative personnelle du commerçant soit en train de passer de mode :

Le temps marche et laisse, ce me semble, ce qu'il y avait de meilleur derrière lui... Les communications deviennent plus faciles, les cours sont de plus en plus rapidement connus... Les risques diminuent, et les bénéfices en même temps. Oui, nos ancêtres avaient une tout autre vie (MANN, 1965 [1901] : 277).

Bien que Thomas se donne à sa profession avec zèle, il est enclin à s'éloigner, ponctuellement, de la vie pratique et du chemin du devoir. Thomas éprouve un goût particulier pour le raffinement artistique. Celui-ci est passionné par les écrivains modernes, satiriques et polémiques (MANN, 1965 [1901] : 245). Il constelle son discours d'affaires commerciales ou municipales de citations de Heine ou d'autres poètes (MANN, 1965 [1901] : 303). Par ailleurs, au crépuscule de la vie adulte, il entretient une liaison avec une vendeuse de fleurs (MANN, 1965 [1901] : 176). Néanmoins, il revient rapidement à ce qu'il considère être le sentier approprié et ainsi, il est en mesure de conserver les apparences.

Tout comme son père, il est fortement préoccupé par l'image qu'il projette auprès des membres de la communauté. Thomas se rend sur le lit de mort de son oncle Gottold, l'enfant honni par la famille, car celui-ci a choisi un mariage d'amour avec une vulgaire vendeuse de literie. Il se dit à lui-même, alors qu'il lui rend visite pour une dernière fois :

Tu n'as pas eu de chance dans la vie, oncle Gottold, pensait-il. Tu as appris trop tard à faire des concessions et à prendre égard aux préjugés... C'est pourtant indispensable... Si j'étais comme toi, il y a longtemps déjà que j'aurais épousé une « boutique ». Garder les dehors... Voulais-tu, au fond, autre chose que ce que tu as eu ? (...) Tu étais dépourvu d'imagination oncle Gottold (MANN, 1965 [1901] : 283-284).

Contrairement à son oncle, Thomas épousera une femme riche, mais froide (MANN, 1965 [1901] : 311). À ce moment, Thomas semble être en total contrôle de sa fortune et de son destin. Pourtant, la ruine est imminente.

Une confrontation avec la vie

Progressivement, les changements s'accélérent au sein de la société allemande. Un matin avant d'aller travailler, Thomas tient les réflexions suivantes à son barbier sur les transformations du monde dont il est témoin :

Ah ! Que de choses il y aurait à faire ! Car, Wenzel, les temps changent et nous avons une foule de devoirs vis-à-vis des temps nouveaux. Quand je songe à ma première jeunesse... Vous savez mieux que moi ce qu'il en était alors chez nous. Des rues sans trottoirs et, entre les pavés, l'herbe qui avait un pied de haut, et les maisons avec leurs encorbellements et des petits perrons et des bancs. Nos édifices du Moyen Age étaient enlaidis par des constructions surajoutées et s'effritaient; les particuliers avaient pourtant assez d'argent et personne ne mourait de faim; mais l'État ne possédait rien du tout, tout allait son petit bonhomme de chemin, comme le dit mon beau-frère Permaneder, et on ne songeait pas à faire des réparations. C'étaient des générations très cossues et très heureuses, et l'ami intime de mon grand-père, vous savez, le bon Jean-Jacques Hoffstede, se promenait à la ronde et traduisait du français de petites poésies grivoises, mais cela ne pouvait continuer ainsi; beaucoup de choses ont changé, et il y en a encore beaucoup plus qui changeront (MANN, 1965 [1901] : 368).

L'Allemagne est définitivement engagée dans son processus d'industrialisation. La population se concentre de plus en plus dans des centres urbains ; l'aspect de la ville change de visage ; de nouvelles constructions s'élèvent dans les airs, les rues sont en meilleur état et les quartiers s'étendent (MANN, 1965 [1901] : 368). Et le plus important encore, le *Zollverein* a vu le jour et prend de plus en plus de l'ampleur (MANN, 1965 [1901] : 368). Le rythme et l'intensité des activités professionnelles s'accroissent grandement dans la société. D'ailleurs, le matérialisme ne semble plus pour Thomas être seulement au centre de son existence quotidienne, mais paraît la remplir et la dominer totalement :

Aussitôt après le petit déjeuner que lui servait Antoine dans la salle à manger, il s'habillait pour sortir et se rendait à son bureau de la Mengstrasse Il rédigeait deux ou trois lettres et télégrammes urgents, donnait telle ou telle instruction, imprimait un mouvement énergique au fonctionnement de l'entreprise, et laissait ensuite la surveillance de la marche des affaires au regard oblique et circonspect de M. Marcus. Il se montrait dans des séances et des réunions où il prenait la parole, s'attardait à la Bourse, sous les arcades gothiques de la place du Marché, faisait des tournées d'inspection sur le port, dans les docks, traitait en tant qu'armateur avec des capitaines de bateau...Et un travail incessant l'occupait jusqu'au soir, interrompu seulement par un déjeuner hâtif chez la vieille Mme Buddenbrook et par le dîner chez Gerda. Après ce dernier, il

passait une demi-heure allongé sur le divan, avec une cigarette et un journal. Et il était ainsi occupé jusqu'au soir, qu'il s'agît de son propre commerce ou de la douane, d'impôts, de constructions, de chemins de fer, de la poste ou de l'assistance publique ; même dans les domaines qui semblaient devoir lui être étrangers et concerner plutôt les spécialistes, il voulait se faire une idée de tout, et surtout dans les questions de finance il fit preuve bien vite de brillantes capacités (MANN, 1965 [1901] : 370).

À trente sept ans, Thomas est aux heures de la réussite et du succès ; il est en lice pour le poste de doyen des sénateurs-négociants et est en train de se faire construire une somptueuse maison. En revanche, il connaît un relâchement de sa conduite de vie. Le monde s'est profondément transformé et il peine maintenant à se déférer aux idéaux transmis par ses ancêtres, c'est-à-dire posséder un sens rigoureux du devoir et une forte éthique du travail, considérer l'argent comme gage du succès, ne pas orienter ses actions vers l'intérêt personnel, accorder une valeur morale à ses actes et s'engager dans ses comportements avec un haut degré de responsabilité. En effet, Thomas incarne les personnalités oubliées telles qu'étaient son bisaïeul, son grand-père et son père :

(...) abstraction faite de ses propres succès dans les affaires et la vie publique, il était l'héritier d'une réputation civique séculaire. Son avantage essentiel était, il est vrai, l'aisance, le goût, l'irrésistible amabilité avec lesquels il portait cette réputation et la mettait en valeur; et ce qui le distinguait, même de ses concitoyens plus cultivés que lui, c'était la grande distinction de ses manières, qui suscitait en toute occasion autant de surprises que de respect (MANN, 1965 [1901] : 417).

Les bouleversements sociaux sont notamment engendrés par le développement d'une nouvelle catégorie sociale, l'entrepreneur bourgeois capitaliste. Celui-ci est animé par un esprit inédit qui sape les représentations bourgeoises traditionnelles. Il est incarné par la figure de Hermann Hagenström. Mann introduit un contrepoint:

Ce qui faisait l'originalité et le charme de sa personne, ce qui le distinguait avant tout et lui conférait aux yeux de beaucoup une situation de chef, c'était le fond libéral et tolérant de sa nature. L'élégance, la munificence avec lesquelles il gagnait et prodiguait l'argent, étaient bien différentes du travail tenace, patient, réglé par des principes strictement traditionnels, des négociants, ses concitoyens. Cet homme se dressait ferme et seul, libre de toutes les entraves de la tradition et de la piété, étranger à tout ce qui est désuet. [...] Il n'était pas homme à appuyer au Conseil le vote de crédits importants pour la restauration et l'entretien des monuments du Moyen Age. Mais il était patent qu'il avait été

le premier, indéniablement le premier de toute la ville, à doter de l'éclairage au gaz son appartement et ses bureaux (MANN, 1965 [1901] : 416-417).

Hagenström possède de nombreux partisans et admirateurs. Il agit avec zèle dans le domaine des affaires publiques, détient une maison de commerce ayant connu un essor rapide et considérable et mène une vie somptueuse. Face au développement de l'esprit capitaliste, les doutes envahissent graduellement Thomas :

Mais, en ce moment, je me sens plus vieux que mon âge. J'ai des soucis d'affaires, et hier, au conseil d'administration du chemin de fer de Büchen, le consul Hagenström m'a littéralement fait mordre la poussière par son intervention. (...) J'ai l'impression d'une chose qui m'échappe et je ne peux pas retenir aussi fermement que jadis... Qu'est-ce que le succès ? Une force secrète, indéfinissable, faite de prudence, de la certitude d'être toujours d'attaque... La conscience de diriger, par le seul fait d'exister, les mouvements de la vie ambiante ; la foi en sa docilité à nous servir. Fortune et succès sont en nous. À nous de les retenir solidement, par leur racine. Dès qu'en nous quelque chose commence à céder, à se détendre, à trahir la fatigue, aussitôt tout s'affranchit autour de nous, tout résiste, se rebelle, se dérobe à notre influence... Puis une chose en appelle une autre, les défaillances se succèdent, et vous voilà fini (MANN, 1965 [1901] : 437-438).

Dorénavant, l'idéal éthique vers lequel l'homme d'affaires oriente et rationalise sa conduite de vie est uniquement la force de sujétion de soi et des autres. Les facteurs du succès économique sont l'ordre, la domination de l'âme et la retenue (GOLDMAN, 1988 : 69). Selon Thomas, le seul ennemi véritable est soi-même. Posséder le sentiment d'élection est l'indice et le gage que l'on est une personnalité achevée. Un doute ou un sentiment de faiblesse est considéré comme un signe de déclin. Au moment où Thomas voit décroître sa foi en sa capacité de subjuguier le monde et à en tirer avantage pour réaliser ses intérêts professionnels et ses résultats économiques, il est inéluctablement pressé vers son propre chaos intérieur. Néanmoins, il n'y a pas de succès extérieurs qui puissent le convaincre *in extenso* de sa propre force intérieure. Thomas croit même que souvent, au moment où les signes visibles transparaissent la prospérité, la ruine est déjà entamée (MANN, 1965 [1901] : 438). Il commence à croire que sa force lui fait parfois défaut (MANN, 1965 [1901] : 437-438). Par exemple, il ne parvient pas à faire entendre raison à sa mère et à sa soeur Tony à propos de la disposition de l'héritage de sa défunte soeur Clara (MANN, 1965 [1901] : 442). Durant les dernières années, l'entreprise

familiale a subi de lourdes pertes financières. Dans ces circonstances, il ne veut pas respecter les derniers désirs de sa sœur, c'est-à-dire de remettre sa part d'héritage à son mari.

Les changements survenus dans la société ont définitivement libéré Thomas de la sujétion de la religion et du contrôle de la communauté. En revanche, celui-ci se sent maintenant écrasé par les exigences croissantes que la société et lui-même imposent à ses talents et à ses forces. Progressivement, Thomas a perdu l'esprit de la foi et perd confiance en lui-même et en son destin.

Une perte de sens

Thomas a perdu le sentiment d'être un homme d'affaires accompli, comme l'étaient son grand-père et son père. Le monde lui est devenu hostile. Il n'est plus capable de mobiliser sa vie intérieure pour satisfaire ses intérêts professionnels et ses résultats économiques : « Mais la maison Johann Buddenbrook n'était plus ce qu'elle avait été jadis, c'était une vérité qui courait les rues, à telle enseigne que M. Stucht de la Glockengiesserstrasse pouvait en informer sa femme quand midi les réunissait devant leur soupe au lard...et Thomas Buddenbrook gémissait » (MANN, 1965 [1901] : 474). De par cette perte de foi en sa puissance, sa fortune et son avenir, les doutes grandissent en Thomas. Et par le fait même, le monde extérieur devient encore plus absurde et inhospitalier. Une profonde crise l'attend. Ses vacillements prennent leurs racines dans ses propres scrupules. Il doute des idéaux qui orientent son activité, soit la vie professionnelle. Il ne parvient pas à jouer le rôle d'un homme d'affaires opportuniste et impitoyable :

La vie était dure, et celle des affaires, dans sa course qui ne connaît ni égard ni pitié, était l'image de la vie universelle. Thomas Buddenbrook était-il, comme ses pères, solidement planté sur ses deux pieds, dans cette vie dure et pratique ? Que de fois, depuis sa jeunesse, n'avait-il pas eu, en face de cette vie, à réprimer sa sensibilité ! ... Être dur, supporter d'être traité avec dureté, sans broncher, comme une chose toute normale, ne posséderait-il donc jamais à fond cette science ? (...) Seulement, c'était la première fois qu'il éprouvait, dans toute son intensité et dans sa propre chair, la cruelle brutalité de la vie des affaires, où toute bonté, toute douceur, toute affabilité se terrent devant l'unique instinct de conservation, brutal, nu, et impérieux, où le malheur subi n'éveille chez les amis, et même les meilleurs, ni sympathie ni compassion, mais de la méfiance, une méfiance froide qui se dérobe (MANN, 1965 [1901] : 476-477).

Il croit que la seule façon de contrer le doute est de se dévouer à son activité professionnelle. Ainsi, il pourrait accepter la dureté du monde et retrouver sa force intérieure de jadis :

J'accepterai ! [une offre d'affaires risquée proposée par sa sœur Tony] murmura-t-il avec véhémence, l'index tendu d'un geste péremptoire. J'accepterai ! C'était vraiment ce qu'on appelle un coup, une occasion, celle de doubler un capital, mettons de quarante mille marks – soit dit avec quelque exagération... Oui, c'était le doigt de la Providence, une invite à se ressaisir. Il ne s'agissait là que d'un début, d'un coup d'essai, et le risque à courir servait de réfutation à tout scrupule moral. S'il réussissait, il serait remis en selle ; alors, il saurait encore oser, alors il saurait tirer à lui fortune et puissance et s'y agripper avec toute l'élasticité de sa nature (MANN, 1965 [1901] : 481).

Il entretient un rapport d'étrangeté avec ses propres actions. Dans le champ des affaires, les échecs sont entrevus comme un acte pour ainsi dire criminel. Seul le succès peut éradiquer la censure de la communauté. Thomas supporte de plus en plus difficilement cet aspect de l'activité professionnelle. Il surmonte sa rationalité et son jugement des bonnes affaires et accepte de se lancer, sous les conseils de sa sœur Tony, dans un achat risqué. Il n'est plus en mesure de distinguer les hésitations pertinentes des doutes symbolisant la faiblesse de la vie intérieure. Lorsque l'opération téméraire s'avère néfaste, la fin de Thomas est confirmée. Conséquemment, il sera contraint de vendre la maison familiale à Hagenström (MANN, 1965 [1901] : 612). Ses échecs économiques confirment les peurs profondément ancrées en lui (MANN, 1965 [1901] : 618).

Incapable de se tenir droit dans la vie dure et pratique, Thomas a de plus en plus de difficulté à agir et ne le fait que dans un élan commandé par la réflexion. Après plusieurs tentatives répétées d'éliminer les doutes, Thomas finit par seulement s'astreindre à tenter de « garder les dehors » (MANN, 1965 [1901] : 283-284), en dissimulant à tous, même à sa famille, l'effondrement total de sa force intérieure :

Quand le sénateur entra dans la chambre presque obscure, sa mère était gaie et semblait pleine d'énergie... Il était tellement habitué à dissimuler le souci et la fatigue sous un air d'assurance et de supériorité, qu'au moment même où il ouvrit la porte, ce masque vint presque de lui-même s'appliquer sur son visage, avec un très léger effort de volonté (MANN, 1965 [1901] : 566).

Thomas se laisse imaginer une situation désespérée dans laquelle il n'est plus capable d'effectuer des progrès économiques. Après s'être investi avec passion dans la vieille raison

sociale, Thomas est maintenant rongé par les échecs et sa vie intérieure souffre d'épuisement. Par ailleurs, ses ambitions civiques rencontrent de massifs obstacles (MANN, 1965 [1901] : 618). En effet, Thomas ne possède pas de diplôme lui permettant d'atteindre des positions d'autorité dans la bureaucratie locale. Pour un homme dont le signe de l'élection a été la capacité de réaliser de grands projets, il est réduit, à la fois dans les affaires et dans la vie publique, à un présent exécrable. C'est la défaite finale. Il vivait déjà un sentiment de vide intérieur, mais en plus, il n'entrevoit plus aucun projet passionnant auquel il pourrait se consacrer avec joie et satisfaction. Les vacillements de Thomas reliés aux contraintes de la société finiront par le submerger totalement. Dépouillée d'un idéal éthique, la conduite de vie de Thomas ne possède plus de signification. Il est affligé d'une perte de sens de son existence individuelle et de son expérience globale au monde. Thomas Mann affirme que la réponse à sa condition existentielle est le simulacre :

En effet, la vie de Thomas Buddenbrook n'était plus que celle d'un acteur dont l'existence entière, jusque dans les menus actes quotidiens, se passerait à jouer un même rôle, un rôle qui, à l'exception de rares et brefs instants de solitude et de détente, requiert sans cesse et dévore toutes ses forces. L'absence de tout intérêt profond et vif, l'appauvrissement et le délabrement de son âme – délabrement qui se faisait sentir presque continuellement comme un chagrin obscur et pesant, un sentiment de nécessité inexorable et la résolution tenace de sauvegarder à tout prix sa dignité, de dissimuler sa déchéance par tous les moyens et de sauver les apparences, avait ainsi transformé son existence, l'avait rendue artificielle, consciente, contrainte au point que tout mouvement, toute parole, la moindre de ses actions parmi les hommes était devenue une comédie fatigante et épuisante (MANN, 1965 [1901] : 621-622).

La vie de Thomas devient une performance élaborée. Après la vente de la demeure familiale et les échecs financiers répétés, il développe des idées suicidaires (MANN, 1965 [1901] : 655). Il croit qu'il n'y a pas de place dans la société pour le rejet de la vie des affaires. Il n'est pas en mesure d'accepter la faiblesse de sa personnalité ni la direction atypique de son développement. Selon lui, seule l'adhésion totale à la vocation des affaires peut rendre la vie supportable. Par ailleurs, sa femme et son fils ne sont pas aptes à lui fournir du réconfort. De plus, il la soupçonne d'avoir des frasques extra-conjugales (MANN, 1965 [1901] : 648). Quant à son fils unique, Hanno, il est une déception continuelle à ses yeux. Il s'avère encore moins naturellement adapté que son Thomas pour la vie pratique (MANN, 1965 [1901] : 632).

Thomas devient l'esclave de la performance dans laquelle il ne peut que mimer les idéaux éthiques portés par son père. La brèche, jadis entrouverte par Johann le consul, entre les impératifs du monde objectif et la volonté individuelle est maintenant devenue un immense gouffre. Si son père avait Dieu comme source d'inspiration et de réconfort, pour Thomas il ne reste plus que le profit économique et son devoir. Incapable de posséder une ferveur religieuse ou un goût naturel pour la bataille, Thomas est dans une guerre contre la vie. Il a discipliné et façonné son âme pour la lutte, mais Thomas constate que la rationalisation de ses actions ne peut plus être sustentée par sa volonté de réussir ni par sa vanité à observer les effets de sa force sur le monde (GOLDMAN, 1988 : 76). Le monde dans lequel il est plongé n'offre pas de chemins alternatifs pour celui qui est incapable de se dévouer au travail professionnel :

Tout dans cet homme n'était-il pas une erreur et une faute ? Ne se trouvait-il pas entraîné dans un tourbillon de douleur dès le jour de sa naissance ? Une prison, une prison ! Limites et chaînes de toute part. À travers les fenêtres grillagées de son individualité, l'homme fixe un regard désespéré sur les enceintes concentriques des circonstances extérieures, jusqu'au jour où la mort vient le rendre à sa patrie, à la liberté (MANN, 1965 [1901] : 661).

Se sentant emprisonné et désespéré, Thomas entrevoit la mort comme une libération. Le visage de la dévitalisation sera également présent chez son fils.

3.1.4. Hanno ou le désespéré

Le fils de Thomas, Hanno Buddenbrook, représente la génération évoluant dans le troisième temps de *L'éthique protestante*. Il symbolise l'homme désespéré. Hanno possède une conception de la vie radicalement éloignée de celle de ses ancêtres. Les anciens idéaux qui orientaient la conduite de vie de ses patriarches lui semblent aphones, c'est-à-dire une piété religieuse, l'éthique du travail et son devoir, un engagement et une responsabilité morale dans ses comportements, la réussite sociale, l'argent comme gage de succès, et un esprit prudent, tenace et patient en affaires. Il est fragile, sensible, instable, démuné d'intérêt pour la vie des affaires et les résultats économiques et est passionné par les arts. C'est à travers le personnage de Hanno que le conflit entre la vie et l'esprit apparaît le plus visible.

Un refus d'affronter la vie

Hanno est un enfant doux, efféminé, rêveur et doté d'une sensibilité extrêmement développée. Dès les premiers moments de sa vie, Hanno se refuse à affronter le monde dans lequel il est né, c'est-à-dire la société capitaliste. Hanno déçoit énormément son paternel. Thomas est soucieux que les vertus masculines, nécessaires à la vie centrée sur les intérêts professionnels, soient inoculées à son fils, afin d'assurer un avenir à la lignée des Buddenbrook. Au grand désarroi de son père, Hanno est dépourvu de tout intérêt et de toute aptitude à la vie pratique. Thomas soumet continuellement son fils à des interrogatoires serrés dans l'espoir de déceler chez lui des indices de qualités et de connaissances permettant de maîtriser les difficultés reliées à la vie pratique. Quasiment à chaque fois qu'on le contraint à mettre à l'épreuve ses capacités ou sa présence d'esprit, Hanno, fond en larmes. De surcroît, l'enfant offre généralement des réponses inadéquates aux yeux de son père. Thomas est exaspéré par la faiblesse de caractère de son fils :

Quand on se produit en public, mon fils, on commence par saluer, et puis, plus haut, beaucoup plus haut ! Encore une fois, je te prie : « Chant dominical du berger !... » C'était cruel, et le sénateur savait, certes, qu'il anéantissait par là, chez l'enfant, le dernier reste de tenue et d'énergie ; mais c'était au gamin de se défendre, de ne pas se laisser déconcerter ! Il lui fallait acquérir de la fermeté, de la virilité (MANN, 1965 [1901] : 425).

Hanno reçoit par voie d'héritage les faibles capacités de son père pour la vie pratique. Thomas tente de réprimer les pulsions qui écartent son fils de la trajectoire normale du bourgeois, soit des instincts qui sont également inscrits dans l'individualité de celui-ci :

Eh bien ! Voilà qui est charmant ! jeta durement le sénateur en se levant avec irritation. Pourquoi donc pleures-tu ? C'est nous qui devrions pleurer en te voyant, un jour pareil, manquer de l'énergie nécessaire pour me faire plaisir. Ne serais-tu qu'une petite fille ? Que fera-t-on de toi, si tu continues ainsi ? Et penses-tu, plus tard, fondre toujours en larmes, quand il s'agira de parler aux gens ? Jamais se disait Hanno dans son désespoir, jamais je ne parlerai aux gens ! (MANN, 1965 [1901] : 489).

Hanno n'est pas animé par les exigences morales qui orientaient le devoir professionnel de Johann dit l'ancien, Johann le consul et Thomas. Pour Hanno, il n'est plus question d'établir un lien entre la conduite de vie et des idéaux éthiques. À travers son père, il a rapidement compris à quel point le monde des affaires était sans pitié et difficile :

Le petit Johan se représentait les relations, les conversations, les façons, les actes et tout le commerce des hommes non comme l'expression naïve, naturelle et mi-consciente de certains intérêts pratiques communs à tous et que chacun cherche à défendre contre les autres, mais comme une sorte de fin en soi, d'effort artificiel et conscient destiné à produire, au lieu d'un simple et sincère intérêt pour ces choses, une virtuosité terriblement ardue et épuisante de la tenue corporelle et morale (MANN, 1965 [1901] : 633-634).

Hanno observe avec quelle difficulté son père doit se poser un masque sur le visage et avec quel effort conscient et artificiel il entre en relation avec les autres, plutôt que de lier un contact simple et sincère avec ceux-ci (MANN, 1965 [1901] : 633). Il voit à quel degré d'épuisement la virtuosité de son père l'astreint. Hanno est constamment oppressé par Thomas, qui cherche en lui les signes de la présence de la vocation bourgeoise : « Tu [Hanno] feras bien de devenir un négociant capable et de gagner beaucoup d'argent. C'est bien ton intention, hein ? Et le petit Hanno répondait : oui. » (MANN, 1965 [1901] : 634). Par ailleurs, à l'école il est persécuté par ses camarades et ses professeurs (MANN, 1965 [1901] : 731). En effet, les deux fils du consul Hagenström l'ont pris en grippe et le violentent, l'humilient et le tourmentent. Hanno, plutôt que d'affronter ses tyrans ou les dénoncer, choisit de fuir les activités où il pourrait les croiser, tels les bains, la gymnastique et le patinage (MANN, 1965 [1901] : 631).

Dès son enfance, Hanno possède le profond pressentiment de la décadence de la famille Buddenbrook et des préoccupations matérielles qui l'animaient. En effet, dans le grand livre généalogique de la famille, le dernier du groupe familial trace sous son nom un trait défini. D'ailleurs, son père furieux, prend état de son geste et lui demande des explications :

Qu'est-ce que cela ? D'où cela ? Est-ce toi qui l'as fait ? Il lui fallut un moment de réflexion avant de se rappeler ; il dit enfin, timide et craintif : Oui... Que signifie ? De quoi t'avises-tu ? Réponds ! Qu'est-ce qui t'a poussé à cette stupidité ? cria le sénateur, frappant du cahier légèrement enroulé la joue de l'enfant. Je croyais, je croyais... qu'il ne viendrait plus rien (MANN, 1965 [1901] : 530).

La volonté et le caractère d'Hanno ne sont pas en conformité avec les axiomes et les principes moraux prônés par Thomas, soit l'élan au travail, le sens du devoir envers la vie et les résultats économiques. Le descendant Buddenbrook arrive très mal à supporter les

pressions que son père et la société lui imposent. Face à sa crise intérieure, il trouvera asile dans la musique.

La musique comme refuge à la crise

La vie d'Hanno lui inflige trop de peine et de souffrance. Pour survivre, il mobilise un sédatif, soit l'art. En effet, Hanno démontre dès l'âge de sept ans un profond intérêt pour la musique. Le piano revêt pour lui une satisfaction substitutive qui amoindrit les douleurs et les déceptions de sa vie (FREUD, 2002 [1929] : 14). De ce point de vue, l'art musical du piano est une échappatoire au regard de la réalité. Son propre jeu provoque chez lui des émotions intenses et euphorisantes :

Hanno souleva lentement son buste, ses yeux se dilatèrent, un frémissement parcouru ses lèvres serrées, son nez aspira l'air d'une saccade, puis il ne fût plus possible de différer encore la volupté. Elle approchait descendait sur lui, et s'y abandonna irrésistiblement. Ses muscles se détendirent: épuisée, sa tête se laissa aller à son épaule, ses yeux se fermèrent et un sourire d'indicible béatitude, mélancolique presque douloureux, se joua sur sa bouche, tandis qu'à grand renfort des pédales, enveloppé par les murmures, la trame sonore, les bruissements, les vagues du violon, son trémolo, accompagné maintenant par la basse, glissait vers le si majeur, s'amplifiait rapidement jusqu'au fortissimo et s'interrompait sur un accord bref, sans écho (MANN, 1965 [1901] : 614).

Pendant quelques instants, Hanno parvient à s'extirper de ses tribulations subjectives et des contraintes imposées par son père et le monde extérieur. Gerda, sa mère, ne se montre pas insensible à l'égard de l'enthousiasme de son fils. Celle-ci décide même de mettre à contribution son répétiteur, M. Pfuhl, pour les leçons. D'ailleurs celui-ci remarque et apprécie la fougueuse avidité de Hanno : « Il [M. Pfuhl] appréciait, avec une délicatesse touchante, les besoins intellectuels de ce petit élève dont l'oreille était si choyée et que sollicitait seul un style sévère. » (MANN, 1965 [1901] : 507). Il démontre un talent singulier pour la musique, ce qui le distingue des autres membres de la famille.

La musique et l'art ne sont néanmoins pas reconnus, dans la société bourgeoise, comme des idéaux éthiques légitimes pour les hommes. À cet effet, le professeur de Hanno, M. Pfuhl se trouve chagriné par le peu de reconnaissance des Buddenbrook par rapport au talent de son jeune prodige :

Le peu de compréhension pour son talent, qu'il rencontrait dans la nef parmi tous ces sénateurs, consuls, bourgeois et leurs familles était pour M.Pfuhl une source perpétuelle de chagrin, et s'il aimait avoir son jeune élève auprès de lui, c'était sans doute pour attirer discrètement son attention, à lui du moins, sur l'extrême difficulté de ce qu'il venait de jouer (MANN, 1965 [1901] : 511).

Chez les Buddenbrook, l'attirance pour l'art est stigmatisée comme étant un intérêt propre au genre féminin. Plus encore, Thomas éprouve une profonde déception face au développement de son seul héritier pour la cause musicale. Il peut tolérer le goût de sa femme pour la musique, mais pour son fils c'est une voie barricadée. Selon Thomas, l'art interdit la vie pratique. Le développement de l'esprit apparaît être le signe d'un refus de vivre, une désertion de son engagement dans l'existence par la négation de tout ce qui l'enracine. Thomas croit plutôt que Hanno doit reprendre la direction de l'entreprise familiale et accomplir son devoir professionnel.

Mais du moment qu'il voyait cette passion pour la musique, si contraire à ses goûts, s'emparer aussi de son fils si prématurément, si totalement, elle devenait une force ennemie dressée entre lui ce fils dont son espérance voulait faire à tout prix un pur Buddenbrook, un homme fort et poussé par de vigoureux instincts vers la réalité, la puissance, la conquête, Et, dans son présent état d'irritabilité, il lui semblait que cette force ennemie menaçait de faire de lui un étranger dans sa propre maison (MANN, 1965 [1901] : 515).

Thomas réalise que le développement de Hanno est un profond échec. Malgré ses tentatives répétées, le sénateur ne parvient pas à imprimer à la conduite de vie d'Hanno la direction indiquée :

Devant lui flottait une image d'après laquelle il brûlait de modeler son enfant : celle du bisaïeul de Hanno, tel que, petit garçon il l'avait connu lui-même, esprit clair, nature joviale, simple, facétieuse et robuste... Parviendra-t-il à lui ressembler ? En était-il incapable ? Et pourquoi ? S'il avait pu du moins refouler et bannir la musique, elle qui détournait le gamin de la vie pratique, nuisait certainement à sa santé et absorbait ses forces intellectuelles ! Son penchant à la rêverie en confinait-il pas souvent, ou peu s'en faut, à l'hébétude ? (MANN, 1965 [1901] : 529).

Parce que la musique s'avère être chez les Buddenbrook une vocation inacceptable, Hanno ne peut pas trouver d'apaisement à sa quête de sens, à son sentiment d'inadéquation avec la vie. Son goût pour l'art le condamne à la régression et à l'échec. Hanno demeure étranger à lui-même, aux autres et à la société. Au final, il est impossible pour le dernier des

Buddenbrook de donner un sens à son expérience globale du monde. Graduellement, la pulsion de vie s'évade de l'âme de Hanno. Celui-ci est de plus en plus soumis à différentes maladies, notamment des problèmes de dentition qui ont de grandes conséquences pour son système digestif et des terreurs nocturnes qui le paralysent d'angoisse :

Les crises qui compromettaient le développement de Hanno, les souffrances qu'il endurait, ne pouvaient manquer d'éveiller en lui ce grave sentiment d'expérience prématurée que l'on appelle sagesse précoce, et qui, bien qu'il ne transparût que rarement, discrètement, comme réprimé avec une élégance réticente des sentiments, ne s'en manifestait pas moins ça et là sous la forme d'une supériorité mélancolique (MANN, 1965 [1901] : 521).

Le pianiste prodige s'abandonne progressivement à une dérégulation éthique. Quelque temps après la mort de Thomas, Hanno se confie dans la cour de récréation à son ami Caius à propos de son épuisement physique et moral face à la vie :

Tout ça me fatigue. Je voudrais dormir et ne plus rien savoir. Non, je n'arriverai à rien. Je ne sais pas vouloir. Je ne désire même pas devenir célèbre. J'en ai peur comme d'une injustice. Je ne ferai rien de bien, sois-en sûr. Récemment après le catéchisme, le pasteur Pringsheim a dit à quelqu'un qu'il fallait me considérer comme condamné, que je suis d'une famille pourrie (MANN, 1965 [1901] : 743).

Il manque à Hanno l'énergie pour survivre dans une société à laquelle il ne peut pas s'identifier. Celui-ci est incapable de se recomposer une conduite de vie réglée par l'obéissance à un devoir intérieur, son ersatz ayant été rejeté par sa famille et la société. Faute d'être en mesure de donner un sens à sa vie et à l'existence, Hanno meurt.

4. Réponses aux expériences modernes

L'entreprise théorique de Weber et Mann s'avère pertinente, dans la lecture qu'ils en font, pour comprendre les changements du monde, les contraintes objectives et les dilemmes subjectifs vécus par l'homme. Selon Weber et Mann, les hommes ne croient progressivement plus en eux-mêmes, ni en les idéaux qui orientaient jadis leur conduite de vie, et plus particulièrement le principe du travail en premier lieu.

Le récit romanesque *Les Buddenbrook* de Mann se démarque de *L'éthique protestante* de Weber, car il développe plus particulièrement le troisième mouvement du processus historique de rationalisation occidentale. Dans cette perspective, le croisement entre les trois mouvements de *L'éthique protestante* avec les représentants de chacune des générations des *Buddenbrook* nous permet de saisir les réponses possibles du puritain prisonnier du cosmos capitaliste (troisième mouvement chez Weber) et de mieux comprendre la manière dont les hommes appréhendaient le monde moderne. Chez Mann et à travers la figure d'Hanno, l'avenir du protestant ascétique s'avère plus sinistre que celui anticipé par Weber.

Thomas Mann met en lumière, à travers le déclin de la famille *Buddenbrook*, les bouleversements qui touchent la structure de la société bourgeoise au 19^e siècle, notamment l'industrialisation qui devient un moteur d'évolution dans plusieurs domaines et le développement d'une culture de masse. Les villes s'agrandissent et se munissent de grands bâtiments, de trottoirs et de lampadaires ; c'est l'essor des sciences et de la technique ; l'avènement du capitalisme d'entreprise moderne et les masses réclament de nouveaux régimes politiques. Johann le consul, qui symbolise la figure du puritain de Weber, voit monter avec méfiance les transformations spectaculaires des temps modernes. Néanmoins, son style de vie éthique est en adéquation avec le monde objectif, c'est-à-dire avec le capitalisme naissant et ses impératifs (un ascétisme rationnel qui érige le contrôle de soi et le rejet des émotions comme des vertus séminales, un sens aigu de l'honneur, une prescription de jouir dans un avenir immédiat de ses avoirs etc.). Il en sera tout autrement pour son fils Thomas.

Thomas incarne la génération dont la vie est à califourchon entre le deuxième et le troisième temps de *L'éthique protestante*. Les profonds changements de la société ont pour conséquence de faire jaillir chez lui des ambiguïtés. Le représentant de la troisième génération paraît exalté par le vent du progrès. Mais d'un même souffle, il se sent fortement navré par la dégradation des anciennes coutumes et axiomes moraux. Thomas s'acharne à mobiliser les valeurs et les normes de son père et de son grand-père qui, graduellement, ne coïncident plus avec la réalité factuelle, c'est-à-dire avec les nouveaux principes de l'économie capitaliste d'entreprise bourgeoise. Le fils de l'entrepreneur protestant est habitué aux schémas mentaux traditionnels, toutefois il ne reste plus de place pour le contenu bourgeois dans le monde moderne. Thomas n'a ultimement pas d'autres choix que de renoncer aux croyances communes autrefois largement partagées et auxquelles les hommes adhéraient dans

l'intégralité, c'est la décadence de la société bourgeoise. La conduite de vie rationnelle de Thomas fondée sur l'idée de métier et son devoir s'est graduellement dépouillée des éléments de la foi religieuse. L'éthique protestante a favorisé l'émergence de la mentalité qui sous-tend l'ordre de l'économie moderne, soit l'esprit du capitaliste matérialisé par la figure de Hagenström. Celui-ci fait l'apologie de la fructification du capital, n'hésite pas à employer des méthodes commerciales téméraires telles que le crédit, oriente sa conduite de vie en fonction de son intérêt personnel et considère l'activité professionnelle comme un devoir. Le souci des biens matériels et les normes de l'organisation économique moderne s'affirment dans les consciences et dans le style de vie en exerçant sur l'homme une pression considérable, et ce jusqu'à le dominer totalement. Mais, l'éthique économique occidentale moderne refuse aux derniers membres des Buddenbrook toutes interprétations transcendantales. Thomas se consacre mécaniquement à sa profession, sans être en mesure d'y trouver une cohérence interne.

Hanno, le descendant de Thomas, voit le jour au troisième temps de L'éthique protestante de Weber. L'expérience globale du monde du dernier des Buddenbrook est privée de ses fondements spirituels. Les croyances communes traditionnelles qui commandaient la vie dans son ensemble se sont désintégrées. Le monde n'est plus circonscrit par les mêmes impératifs moraux, ni les mêmes valeurs spirituelles. La société bourgeoise est arrivée au bout du chemin. Il nous apparaît qu'Hanno, représentant la figure du puritain jeté dans le labyrinthe qu'est devenu le monde moderne, se retrouve, suivant la formule de Lukács, « idéologiquement sans abri ». Il n'a pas la volonté d'affronter le monde et de disputer la richesse et le succès. Hanno est en quête d'un sens authentiquement subjectif et intérieur. Le représentant de la quatrième génération n'a en lui que le vide face à la question du but de la vie humaine. Conséquemment, celle-ci perd à ses yeux toute sa valeur. L'angoisse existentielle qui s'installe dans les âmes fait en sorte que les derniers hommes doivent se retrancher dans des échappatoires variées afin de se souscrire à la vie réelle. Tel que le mentionne Freud dans son ouvrage *La civilisation des mœurs* (1973 [1929]), la vie moderne semble trop contraignante, trop souffrante et paraît imposer des afflictions qui semblent impossibles à résoudre. Pour la supporter, Hanno – et les hommes modernes en général – doivent échafauder différents secours qui passent par diverses stratégies, notamment les satisfactions substitutives, les fortes diversions et les stupéfiants (FREUD, 1970 [1929] : 14).

D'abord, Mann, à travers le personnage d'Hanno, présente la conduite des hommes dirigée par les satisfactions substitutives minorant la douleur. En effet, le dernier des Buddenbrook s'abandonne dans le plaisir du piano avec passion. Grâce à l'imagination produite par l'âme, l'art musical lui permet de se berner et de s'envelopper d'illusions à l'égard de la réalité matérielle. Thomas considère les penchants de Hanno pour le piano comme un refus de la vie et un moyen de la fuir. En effet, l'acte créateur revêt le signe du vice ou de la maladie. L'art est associé à une perversité destructrice. Selon le père d'Hanno, l'art le coupe du monde extérieur et de ses devoirs professionnels. La société dans laquelle Hanno évolue est à un tel point réifiée qu'il ne dispose pas de point d'ancrage solide pour recomposer sa conduite de vie sur des idéaux éthiques individuels. Progressivement, Hanno est soumis à un processus de décadence, de régression de ses forces spirituelles et une fatigue de la vie. Le dernier des Buddenbrook finit par s'échouer dans la fleur de l'âge, affligé par le typhus. idem

Kracauer, quant à lui, décrit avec détails et acuité l'exemple des fortes diversions dans nombre de ses courts écrits, tels la danse, les voyages, le sport et le cinéma. L'homme moderne s'adonne à ces activités dérivatives afin de relativiser le malheur de vivre. Les palais de la distraction lui permettent de se libérer de la lourdeur de la vie matérielle (KRACAUER, 2008 [1926] : 27). L'excitation de sens permet à l'individu de s'extirper de ses réflexions et d'émerger sa tête hors des sables mouvants. L'homme qui se livre à ces occupations profanes semble enfin savoir ce qu'il a à faire.

Roth, dans son roman *La marche de Radetzky* expose le stratagème des stupéfiants qui rendent l'homme insensible à la misère. La figure du sous-lieutenant Charles-Joseph von Trotta recourt à l'abus d'alcool 90 degrés afin d'être en mesure d'avoir un impact sur son corps et de le transformer chimiquement pour endormir son mal-être. L'intoxication dans le sang et les tissus organiques procurent des sensations de plaisir immédiat, et du même coup transforme la sensibilité par rapport aux inconforts. Ultimement, Charles-Joseph et François-Ferdinand tenteront de trouver le sens impalpable de la vie en embrassant la carrière militaire. En ce sens, la guerre revêt à leurs yeux la figure de la rédemption.

Ainsi, ces trois différentes stratégies, c'est-à-dire les satisfactions substitutives, les fortes diversions et les stupéfiants permettent de se soustraire de la pesanteur du réel et de se réfugier dans un monde parallèle offrant de meilleures conditions d'existence.

L'examen des interactions que nous avons mené entre différents écrits de Weber et certains romans de la littérature de langue allemande nous permettent d'observer les liens effectifs existant entre la littérature et la sociologie. À cet effet, nous tâcherons, dans un dernier chapitre, de mettre en lumière les vertus cognitives de la littérature pour la production et l'enseignement de savoirs sociologiques et également de déterminer quel est l'apport des œuvres littéraires de Roth et de Mann à la sociologie de Max Weber.

RETOUR SUR LES RELATIONS ENTRE LA LITTÉRATURE ET LA SOCIOLOGIE : LES TROIS CHAMPS DU DIALOGUE

D'un côté donc, il y a cet éclairage particulier que le travail du sociologue apporte au patrimoine romanesque. Mais de l'autre, il y a ce que la fiction littéraire a apporté à l'entreprise sociologique, ce en quoi elle l'a non seulement nourrie mais, souterrainement, guidée, catalysée et, pourquoi pas, inspirée : non seulement en tant que terrain ou objet, mais aussi en tant que moteur et source d'énergie [...].
(HEINICH, 1996 : 62)

Le croisement réalisé dans les deux derniers chapitres, entre littérature et sociologie, avait deux objectifs : d'une part, celui d'investiguer l'intérêt heuristique d'œuvres fictionnelles pour la sociologie ; d'autre part, de mieux saisir comment les hommes contemporains des premiers sociologues entrevoyaient « l'époque moderne ». Plus précisément, nous avons fait dialoguer des ouvrages romanesques avec des écrits de la sociologie du début du 20^e siècle, période au cours de laquelle les deux disciplines présentent des rapports de proximité. Il fallait faire un choix : la diversité des écrits du tournant du siècle dernier en littérature et en sociologie nous a amenée à faire une sélection de textes, soit deux romans de l'auteur Joseph Roth, un roman de l'écrivain Thomas Mann et différents textes de Max Weber. Nous avons retenu, à cet effet, ceux qui nous semblaient les plus pertinents pour saisir à la fois les rapports d'assonance et de divergence entre le discours littéraire et le discours sociologique, et ce, en étudiant leur analyse respective de l'expérience moderne. Ainsi, nous avons pu faire émerger différents thèmes comme la présence de la conscience réflexive, l'érosion de systèmes de valeurs, l'emprise croissante des biens économiques sur la conduite de vie et la perte de sens généralement ressentie. Les récits narratifs de Roth et de Mann ont en commun d'explorer les problèmes d'une société qui semble irrémédiablement engagée dans un processus de décadence. Ils sont le reflet d'un monde où tout semble vaciller : le sens de la vie, l'ultime

question, est posée à l'homme moderne et rationnel et l'absence de certitude semble être le destin qu'il doit supporter héroïquement.

Les superpositions et l'examen des textes de Roth et de Weber, puis de Mann et de Weber nous permettent d'envisager les rapports entre la littérature et la sociologie sous un autre angle. Dans le cadre de cette conclusion, nous reviendrons sur les relations entre la connaissance sociologique et les créations littéraires. Reprenant les réflexions de différents auteurs sur la question, nous présenterons trois propositions vis-à-vis des œuvres littéraires : 1) les textes littéraires peuvent être employés à titre de documents, 2) les discours littéraires recèlent le potentiel de servir d'illustrations et 3) les ouvrages romanesques possèdent la capacité de fournir des savoirs théoriques sur le monde social. À partir de notre matériel, nous reviendrons sur ces trois propositions afin de situer notre propos et de dégager ce qu'ont apporté les ouvrages romanesques de Roth et de Mann à la sociologie weberienne.

1. Les textes littéraires peuvent être considérés comme sources documentaires

En premier lieu, il apparaît que les textes littéraires, par leur description et leur mise en scène de la vie quotidienne, peuvent être considérés comme des documents d'archives visant à appuyer et mettre à l'épreuve certaines théories sociologiques. En ce sens, les récits narratifs sont une source potentielle de documentation sur la situation sociale et culturelle de différentes civilisations. Une multitude de sociologues, notamment Lucien Goldmann, Norbert Elias et Nathalie Heinich, usent des œuvres littéraires à titre de matériaux empiriques.

Comme il a été susmentionné au sein du chapitre méthodologique, les écrivains proposent des actes discursifs singuliers, mais qui relèvent néanmoins de processus socio-symboliques généraux, c'est-à-dire de la mémoire sociale. En effet, certains romanciers, dont Roth et Mann, sont les témoins sensibles d'une époque qu'ils s'attachent à dépeindre. C'est pourquoi leurs témoignages sont à la fois la matérialisation de leur mémoire individuelle et des structures mentales, des valeurs et des représentations collectives du point de vue de ceux-ci. Parce qu'ils sont des discours sociaux qui expriment tout un rapport au monde, il est possible d'affirmer que les productions littéraires peuvent être utilisées comme des documents,

(ELLENA, 1998 : 35). À cet effet, les ouvrages romanesques de Roth et de Mann mettent en scène des personnages qui sont les représentants des générations auxquelles ils appartiennent.

2. Les textes littéraires peuvent être appréhendés comme des illustrations de principes sociologiques

En second lieu, il appert que les textes littéraires possèdent la capacité d'illustrer des théories sociologiques (ELLENA, 1998 : 33). À ce propos, il semble que certains romanciers possèdent la capacité de synthétiser les grands traits d'une époque à travers l'expérience subjective de personnages. Plus précisément, ils présentent l'intérêt d'offrir une représentation mentale de la structure générale de certains phénomènes sociaux complexes en les simplifiant à leurs qualités essentielles. En ce sens, leurs créations littéraires apparaissent comme d'excellents outils pour l'enseignement de la sociologie et l'illustration des principes qu'ils établissent. Par exemple, Marx émaille ses écrits d'illustrations littéraires de Shakespeare, Cervantes et Balzac, alors que les conduites de vie des héros de Goethe, Chateaubriand, Musset et Lamartine incarnent la typologie du suicide de Durkheim (ELLENA, 1998 : 175). Également, parmi les sociologues d'aujourd'hui, les références littéraires sont multiples. Entre autres, Baudrillard, Passeron et Goffman en appellent à la fiction afin d'illustrer leurs propos (ELLENA, 1998 : 176).

Pour notre part, nous avons démontré que les romans *La marche de Radetzky* et *La Crypte des capucins* de Roth et *Les Buddenbrook* de Mann permettent d'illustrer différents topos wébériens. Prenons un exemple chez Roth. *La marche de Radetzky* permet d'explorer le thème de la réflexivité. En effet, nous avons souligné dans le chapitre trois que l'écrivain autrichien décrit l'expérience d'un des principaux personnages du roman, le préfet François Trotta, à la lumière des transformations qui l'affectent suite à la mort du vieux serviteur de la famille, Jacques. Le décès de celui qu'il croyait éternel donne à François un tout autre sentiment de lui-même et de l'existence. Auparavant, le préfet participait à reproduire l'ordre austro-hongrois en obéissant fidèlement aux contraintes de son environnement, et ce, dans une large part de manière inconsciente. Le dernier soupir de Jacques fait poindre chez lui une conscience réflexive. En effet, le préfet devient habilité à déterminer le sens de ses actions, à

contrôler ses actes et à poser un regard critique sur le cadre de ses interactions. Bref, il est dorénavant en mesure de se servir de sa capacité de raisonner, sans la direction d'un intermédiaire. Par ailleurs, il apparaît pour la première fois au préfet que l'empereur n'est pas un être éternel, ni quasi-divin. En effet, François constate que celui-ci se fane à l'instar de ses simples sujets. L'événement met, pour François, en évidence le passage d'une société enchantée à une société évidée de sa magie, ce pour quoi Weber a plus précisément forgé le terme de désenchantement du monde, c'est-à-dire : « le fait de savoir ou de croire que, si on le voulait seulement, on pourrait à tout moment l'apprendre, qu'il n'y a donc en principe aucune puissance mystérieuse et imprévisible qui entrent en jeu, que l'on peut bien plutôt maîtriser toute chose (en principe) par le calcul. » (WEBER, 2003 [1917/1919] : 83). François remet en question la signification éthique de sa conduite de vie et, de même, la validité de sa vision du monde. Ses descendants seront dépouillés de l'esprit de la foi et perdront confiance en eux-mêmes et en leur destin.

Thomas Mann fournit un deuxième exemple. L'ouvrage *Les Buddenbrook* sert également de cadre dynamique afin d'illustrer différents motifs théoriques de la pensée de Weber, tel le paradoxe de l'action, le processus de dégradation des valeurs et la chape dure comme l'acier. En effet, l'ouvrage romanesque de Mann présente le récit de l'homme confronté à l'effondrement moral graduel des sociétés européennes à différents moments clés, entre 1835 et 1878. Chacun des trois principaux protagonistes des *Buddenbrook* (Johann le consul, Thomas et Hanno) campe une étape du drame de la dégradation des valeurs. Johann le consul symbolise l'entrepreneur protestant en harmonie avec la société dans laquelle il vit. Il est imprégné d'idées religieuses protestantes, d'un élan pour le travail professionnel et la réussite commerciale, est pourvu d'un sens aigu pour le devoir et est empathique. Le grand-père Buddenbrook accorde la priorité à la patience, à la ténacité et à la prudence dans les affaires. De ce point de vue, Johann le consul est doté d'un esprit traditionnel. Il porte une grande considération au prestige social et s'engage dans ses actions avec un grand sens des responsabilités. Celui-ci honnit les comportements réglés sur l'intérêt personnel. Sans le vouloir, Johann le consul participe — en travaillant pour son salut — à l'édification de la société capitaliste et à l'avènement de l'esprit qui le sous-tend. De ce point, il permet de mettre en lumière le paradoxe des conséquences du protestantisme puritain exposé par Weber dans *L'éthique protestante* et tel que décrit par le politicologue Wilhelm Hennis :

(...) l'évolution de l'humanité, comment cette dernière avait subi jusqu'au plus profond d'elle-même l'influence du type de l'homme de profession et de métier, dans le sens nouveau d'une conduite de vie rationnelle, du fait d'un certain enchaînement de circonstances : la rencontre par affinité élective du protestantisme ascétique et de son application dans l'idée de profession avec le premier capitalisme bourgeois. L'ascèse avait contribué à bâtir cet impressionnant univers de l'organisation économique moderne qui aujourd'hui détermine le style de vie de chaque individu [...] en exerçant une contrainte irrésistible (HENNIS, 1996 : 33).

La dimension tragique consiste en ce que les résultats des actes de Johann le consul ne correspondent pas aux intentions et aux principes qu'il préconise dans ses paroles et dans le crédit qu'il croit qu'on lui accorde. Ses actes, qui sont à la base innocents et préparés, percutent de manière brutale et inattendue des contradictions internes qui le déboussolent. Johann le consul permet de schématiser la démarche réflexive de Weber selon laquelle toute entreprise rencontre, au cours de son déroulement, des obstacles et des possibilités diverses qu'elle suscite de par son existence, et de la sorte elle se frappe à des choix divergents (FREUD, 1990 : 7). Les deux héritiers de Johann, Thomas et Hanno, seront confrontés aux conséquences des actes de leur aïeul.

3. Les textes littéraires peuvent être envisagés comme des analyses du monde social

En troisième lieu, l'œuvre littéraire peut se présenter comme une source de savoirs théoriques sur la société (ELLENA, 1998 : 64). À cet effet, différents auteurs, notamment Lewis Coser, Jacques Dubois, Livio Belloï, Catherine Bidou-Zachariasen, Pierre Lassave, Pierre Bourdieu et Austin Harrington font le pari de l'existence de connaissances pertinentes pour les sciences sociales dans les romans. En ce sens, les œuvres littéraires peuvent être à la source d'idéaltypes et également d'une sociologie implicite.

La littérature à la source d'artefacts sociologiques

Nous considérons que les personnages et les comportements mis en scène par différents écrivains peuvent fournir des outils aux sociologues afin de mieux décrire,

comprendre et expliquer la réalité empirique (ELLENA, 1998 : 64). Dans le cadre de ce mémoire, les principaux personnages dessinés dans les créations de Roth et de Mann ont pu être utilisés dans le discours sociologique comme des idéaltypes préconstruits²¹.

Bien que nous n'ayons pas emprunté cette voie, il nous semble que les idéaltypes auraient également pu permettre de guider l'élaboration d'hypothèses permettant d'expliquer différents phénomènes, car ils auraient dessiné une trame commune entre des relations et des événements ayant eu cours au tournant du siècle dernier. En ce sens, ils auraient permis d'apporter une certaine cohérence entre des éléments disparates de l'expérience réelle. Il aurait fallu confronter les idéaltypes avec une dimension de la réalité empirique qui aurait été préalablement sélectionnée, selon la problématique à l'investigation, afin de déterminer en quoi ils s'en rapprochent ou s'en distinguent, à dessein de pouvoir rendre compte, comprendre et expliquer la réalité, grâce l'imputation causale (WEBER, 1965 [1904] : 41). Cette mesure de l'idéaltype avec la réalité aurait permis de clarifier le contenu empirique de certains de ses éléments fondamentaux avec lesquels ils auraient été en comparaison et ainsi, de rendre possible l'avancement de la réflexion sociologique (WEBER, 1965 [1904] : 38).

²¹ Rappelons que Weber propose la construction d'idéaltypes afin de limiter l'introduction des évaluations implicites engendrés par le langage dans le raisonnement sociologique. Plus précisément, l'idéaltype a pour fin d'édifier un modèle d'un phénomène social spécifique à ausculter. Il est une construction intellectuelle qui n'existe pas à l'état empirique, mais qui permet de l'analyser : « On obtient un idéaltype en accentuant unilatéralement un ou plusieurs points de vue et en enchaînant une multitude de phénomènes donnés isolément, diffus et discrets, que l'on trouve tantôt en grand nombre, tantôt en petit nombre et par endroits pas du tout, qu'on ordonne selon les précédents points de vue choisis unilatéralement, pour former un tableau de pensée homogène [*einheitlich*]. On ne trouvera nulle part empiriquement un pareil tableau dans sa pureté conceptuelle : «il a le caractère d'une utopie » (WEBER, 1965 [1904] : 35-36). L'idéaltype consiste à mettre en relief certains traits diffus de la vie matérielle et spirituelle pour les colliger en un tableau idéal – non pas au sens de devoir-être, mais au sens logique -, non discordant et nécessaire à l'investigation sociologique (WEBER, 1965 [1904] : 36). De par son contenu, l'idéaltype est une production idéalisée de la réalité (WEBER, 1965 [1904] : 35). Il est possible de dessiner plusieurs idéaltypes dont aucun ne se laisserait observer dans la réalité, dans leur pureté conceptuelle, mais plutôt dans une forme plurielle (WEBER, 1965 [1904] : 36). Néanmoins, l'objet utopique s'enracine dans des faits concrets, l'idéaltype cerne dans la réalité empirique certaines caractéristiques (WEBER, 1965 [1904] : 35). Pour Weber, le social est hétérogène. De ce fait, le sociologue se doit de capter une partie du réel et de le schématiser. L'idéaltype permet un découpage de la réalité, de s'attarder à certains aspects de la réalité qui requièrent une connaissance plus approfondie de leur signification pour l'activité sociale rationnelle (WEBER, 1965 [1904] : 36).

La littérature comme sociologie implicite

Austin Harrington, dans ses articles *Robert Musil and Classical Sociology* (2002) et *Knowing the Social World through Literature : Sociological Reflections on Robert Musil's « The Man Without Qualities »* (2001), soutient l'hypothèse que la littérature et la sociologie ne sont pas des formes mutuellement exclusives du discours ; elles sont plutôt interdépendantes. Des romanciers comme Joseph Roth et Thomas Mann peuvent être considérés comme des observateurs et des théoriciens du social — à l'instar de Max Weber, Georg Simmel ou Émile Durkheim — et des critiques de la civilisation européenne exploitant différents procédés stylistiques pour penser les conditions sociales dans des formes qui ne pourraient pas être exprimées par le langage abstrait des sciences. Loin de vouloir réduire les prétentions scientifiques de la sociologie, l'objectivité et l'explication sociologique, Harrington souligne la contribution de la métaphore, de l'analogie et du récit à la sociologie classique. Bien que la littérature possède un caractère polysémique, nous considérons que les romans de Roth et de Mann offrent des clés permettant l'accès à des univers socio-symboliques particuliers et pouvant possiblement déterminer des moyens uniques de comprendre le social.

En prolongeant les propos de Harrington, il nous semble possible d'affirmer que les sociologues peuvent s'inspirer de leurs lectures non-académiques, et ce, plus particulièrement pour ceux qui considèrent, à l'instar de Charles Wright Mills (1916-1962), que l'imagination sociologique possède le potentiel de produire et de renouveler les savoirs²². À cet effet, Barbara Thériault, dans le cadre de sa conférence *On « Jeux d'échelles » and the Use of Fiction in Sociology* (2013), fournit de précieux éléments de réflexion. Reprenant les propos du sociologue Peter L. Berger (1988), elle souligne que les romanciers ne sont peut-être pas les personnes les plus habilitées à établir des liens de causalité et à construire des théories sociologiques. En revanche, elle ajoute que les œuvres de fiction présentent la spécificité d'être aptes à refléter et à déployer une imagination sociologique, telle que décrite par Mills, c'est-à-dire susceptible d'apporter des éléments d'interprétation et de réponse aux questions suscitées par la rencontre d'une expérience individuelle et de processus historiques et sociaux

²² Mills définit l'imagination sociologique comme ce qui : « permet à celui qui en est doué de comprendre le théâtre élargi de l'histoire en fonction des significations qu'elle revêt pour la vie intérieure et la carrière des individus » (MILLS, 1967 [1959] : 9).

qui la dépassent. À ce propos, Thériault rappelle que l'ouvrage *L'imagination sociologique* (1959) de Mills invite les lecteurs à développer le réflexe d'observer le micro dans le macro et le macro dans le micro. Suivant cette perspective, la réflexion sociologique peut être orientée et informée par le point de vue particulier adopté par les romanciers pour appréhender la réalité humaine. En ce sens, le roman réaliste est envisagé comme une étude du monde social qui recèle le potentiel de servir de complément substantiel et pertinent à certains pans de la réflexion sociologique.

Par exemple, comme il a été préalablement mentionné au chapitre trois, les deux récits littéraires de Roth se présentent comme une étude étiologique de l'effondrement d'un ordre légitime, soit la monarchie austro-hongroise. Ils possèdent l'intérêt de présenter des éléments qui rappellent la théorie de l'ordre légitime de Weber. Par ailleurs, l'angle d'analyse adopté par le romancier autrichien permet de porter un éclairage renouvelé sur le sujet. En ce sens, nous avons argumenté que les deux fictions romanesques de Roth peuvent être lues comme un complément aux réflexions développées par Weber. En effet, les lectures habituelles de Weber et sur Weber insistent sur le manque d'obéissance de la part d'un large pan de la population (les dominés) en un ordre pour expliquer sa chute. Chez Roth, la clef interprétative du déclin et de la débâcle de l'Empire austro-hongrois est plutôt la perte de la croyance des élites (dominants) en eux-mêmes et dans les institutions. De ce point de vue, le croisement entre les deux œuvres littéraires de Roth avec les écrits de Weber nous a permis de mieux comprendre le maintien et l'érosion d'un ordre légitime.

Le roman *Les Buddenbrook* de Mann se révèle comme une l'analyse du déclin de la bourgeoisie allemande, avant la Première Guerre mondiale. Tout comme Roth, Mann présente aussi l'originalité de s'être engagé dans une entreprise réflexive qui présente des points d'intersection avec le corpus weberien, notamment *L'éthique protestante*. À cet égard, le sociologue et le romancier s'attardent à l'étude des transformations du monde objectif qui s'opèrent à l'époque moderne, les dilemmes subjectifs vécus par la figure du puritain et les contraintes objectives qui pèsent sur lui. À l'instar de Lepenies (1997), nous avons avancé l'idée que le roman de Mann peut également être lu comme un complément à la théorie de Weber sur l'émergence de l'esprit qui sous-tend l'ordre du capitalisme moderne, tel que développé dans *L'éthique protestante*. En effet, l'ouvrage séminal du sociologue s'interrompt au seuil de l'époque moderne. Tel que préalablement souligné, Mann présente la spécificité de

s'attarder plus particulièrement au troisième temps du processus de rationalisation occidentale. Plus précisément, l'écrivain allemand fournit des éléments de réponses à la figure du puritain qui doit affronter le processus de désagrégation des valeurs. En ce sens, nous avons envisagé le roman de Mann comme le deuxième tome de *L'éthique protestante* de Weber. De ce point de vue, l'ouvrage *Les Buddenbrook* permet de mieux comprendre le destin de l'homme plongé dans le monde moderne.

4. Conclusion : sur le croisement réalisé et une sociologie par la littérature

À la lumière de ces dernières considérations, il est de mise de revenir sur les capacités heuristiques de la littérature pour la sociologie, c'est-à-dire : qu'est-ce que les lettres peuvent nous dire sur le monde social²³ ? À cet effet, il semble exister différentes démarches d'utilisation des textes littéraires pour la production et la communication de la sociologie. L'étude que nous avons menée nous a permis de constater plus particulièrement qu'il semble possible pour le sociologue de se rapporter aux romans selon trois manières distinctes, soit la documentation, le modèle et l'idéaltype et l'analyse. Les trois différentes démarches que nous avons précédemment détaillées s'inscrivent dans diverses dimensions du raisonnement sociologique. En effet, dans ce cadre, l'incursion de l'artistique dans le scientifique permet une circulation de données et de différents ordres de savoirs, c'est-à-dire qu'elle rend possible le transport d'un message qui soit à la fois empirique, méthodologique et théorique. Dans le cadre de notre mémoire, il s'est avéré que l'entreprise la plus prometteuse consiste à utiliser la littérature comme une interprétation du social. En effet, les ouvrages romanesques de Roth et de Mann contiennent une sociologie implicite. Les deux écrivains de langue allemande possèdent un sens du social, une sensibilité qui leur permet de décrire et d'analyser le monde social. Ils percent certaines logiques sociales, mais avec les moyens qui leur sont propres, qui ne relèvent pas de la sociologie telle que nous la connaissons aujourd'hui. C'est précisément ce qui a fait que les œuvres littéraires des deux romanciers étudiés ont parfois permis de dire davantage sur l'expérience de l'homme moderne que certains écrits scientifiques de Max

²³ Nous avons opté pour des auteurs modernes qui s'attachent à explorer le monde intérieur de l'homme.

Weber. Pour autant, il ne s'agit pas de plaider pour une fusion de l'entreprise de Roth et de Mann avec celle de Weber, ni de nier leurs différentiels analytiques. En revanche, nous croyons que la sociologie wébérienne a tout à gagner à échanger avec la discipline connexe que lui est la littérature. En ce sens, il nous apparaît que la réflexivité spécifique à la sociologie et l'imaginaire des romanciers du réel ne sont pas antithétiques, mais complémentaires.

Bibliographie

- BARKER, Rodney, *Legitimizing Identities: The Self-Presentations of Rulers and Subjects*, Cambridge : Cambridge University Press, 2001, 161 p.
- BARDIN, Laurence, *L'analyse de contenu*, Paris : Presses universitaires de France, 1989, 291 p.
- BARRÈRE, Anne, MARTUCCELLI, Danilo, *Le roman comme laboratoire. De la connaissance littéraire à la connaissance sociologique*, Paris : Les Presses Universitaires du Septentrion, 2009, 356 p.
- BELLETO, Hélène, *La littérature de langue allemande au 20^e siècle*, Paris : Armand Colin, 1998, 95 p.
- BERGER, Peter, « The Problem of Multiple Realities : Alfred Schütz and Robert Musil », dans *Phenomenology and Social Reality*, NATANSON, Maurice (dir.), Nijhoff : The Hague, 1970, p. 213-33.
- BERSTEIN, Serge, *L'Allemagne de 1870 à nos jours*, Paris : Armand Colin, 1999, 304 p.
- BOGDAN, Henry, *Histoire des Habsbourg : des origines à nos jours*. Paris : Perrin, 2005, 425 p.
- BOURDIEU, Pierre, « Genèse et structure du champ religieux », *Revue française de sociologie*, 1971, vol. 12, n°3, p. 295-334.
- CHAMBODERON, Jean-Claude, « Production symbolique et formes sociales. De la sociologie de l'art et de la littérature à la sociologie de la culture », *Revue française de sociologie*, vol. 27, n°3, 1986, p. 505-529.
- COBB, Kelton, « Ernst Troeltsch and Vaclav Havel on the Ethical Promise of Historical Failure », *Journal of Religious Ethics*, Vol. 22, No. 1, 1994, p. 53-74.
- DESPOIX, Philippe, *Éthique du désenchantement*, Paris : L'Harmattan, 1995, 215 p.
- ELLENA, Laurence, *Sociologie et littérature. La référence à l'œuvre*, Paris : L'Harmattan, 1998, 282 p.
- ELLENA, Laurence, « Mémoire sociologique, littérature et don. Le cas de l'intertexte littéraire, des textes fondateurs à la sociologie actuelle », *COntEXTES*, No. 5, 2009, p. 1-18, En ligne au: <http://contextes.revues.org/4262>, consulté le 07 mars 2012.
- FRANCASTEL, Pierre, *Peinture et société*, Paris : Denoël, 1977, 246 p.

- FREUND, Julien, *Études sur Max Weber*, Genève : Librairie Droz, 274 p.
- FREUND, Julien, *La décadence, histoire sociologique et philosophique d'une catégorie de l'expérience humaine*, 1984, Paris : Sirey, 408 p.
- FREUND, Julien, *La fin de la Renaissance*, Paris : Presses Universitaires de France, 1980, 155 p.
- FREUD, Sigmund, *Malaise dans la civilisation* (Traduit par J. Odier), 2002 (1929), Paris : Les Presses Universitaires de France, 62 p.
- GIBON, Blanche, « Préface » dans ROTH, Joseph, *La Crypte des capucins* (Traduit par Blanche Gibon), Paris : Éditions du Seuil, 1983 [1938], p.5-17.
- GOLDMAN, Harvey, « Mann and the Calling of the Artist », dans *Max Weber and Thomas Mann. Calling and the Shaping of the Self* (dir.), Berkely : University of California Press, 1988, p. 52-105.
- GUILLEMIN, Alain (dir), *À la recherche du meilleur des mondes : littérature et sciences sociales*, Paris : L'Harmattan, 2006, 312 p.
- HARRINGTON, Austin, « Hermann Broch as a Reader of Max Weber: Protestantism, Rationalization and the Disintegration of values », *History of the Human Sciences*, Vol. 19, No. 1, 2006, p. 1-19.
- HARRINGTON, Austin, « Knowing the Social World through Literature: Sociological Reflections on Robert Musil's *The Man Without Qualities* », *Journal of Social Research Methodology*, vol. 4, n° 4, 2001, p. 62-74.
- HARRINGTON, Austin, « Robert Musil and Classical Sociology », *Journal of Classical Sociology*, vol. 2, n° 1, 2002, p. 59-76.
- HEINICH, Nathalie, « Ce que la littérature fait à la sociologie : petite histoire des États de femme », *Cahiers de recherche sociologique*, n°26, 1996, p. 61-77.
- HEINICH, Nathalie, « Sociologie de l'art », *Encyclopédie Universaliste*, <http://www.universalis.fr/encyclopedie/sociologie-de-l-art/>, consulté le 28 juin 2011.
- HEIZMANN, Jürgen, « La vérité est dans les nombres. Littérature de la Nouvelle objectivité ». Conférence présentée dans *Gravures et dessins au temps de la République de Weimar*, Centre d'exposition de l'Université de Montréal, 2001, 23 p.
- HENNIS, Wilhem, *La problématique de Max Weber*, Paris : PUF, 1996, 254 p.

- JØRGENSEN, Torben Beck, « Weber and Kafka : The Rational and the Enigmatic Bureaucracy », *Public Administration*, vol. 90, n° 1, 2011, p. 194-210.
- KOCKA, Jürgen, *Les bourgeoisies européennes au 19e siècle* (Traduit par Dominique Tassel), Paris : Berlin, 1996, 415 p.
- KRACAUER, *Le voyage et la danse* (Traduit par Sabine Cornille), Québec : Presses de l'Université Laval, 2008 [1926], 192 p.
- KRACAUER, Siegfried, *Théorie du film : la rédemption de la réalité matérielle* (Traduit par Daniel Blanchard), Paris : Flammarion, 2010 [1960], 515 p.
- KUNDERA, Milan, *L'art du roman*, Paris : Gallimard, 1986, 197 p.
- KUNDERA, Milan, *Les testaments trahis*, Paris : Gallimard, 1993, 323 p.
- LANDRY, Réjean, « L'analyse de contenu ». GAUTHIER, dans Benoit (dir), *Recherche sociale. De la problématique à la collecte des données*, Sainte-Foy, Presses de l'Université du Québec, 1997, p. 329-356.
- LÉGER, Louis, *Histoire de l'Autriche-Hongrie : depuis les origines jusqu'à l'année 1894*, Paris : Hachette, 1985, 687 p.
- LEPENIES, Wolf, *Les trois cultures : entre science et littérature l'avènement de la sociologie* (Traduit par Henri Plard), Paris : Édition de la Maison des sciences de l'homme, 1990, 408 p.
- LUKACS, GEORG, *La théorie du roman* (Traduit par Jean Clairevoye), Denoël, 1968 [1920], 190 p.
- MAJASTRE, Jean-Olivier et PESSIN, Alain (dir.), *Vers une sociologie des oeuvres* (tome 1), Cinquièmes rencontres internationales de sociologie de l'art de Grenoble. Paris : L'Harmattan, 2001, 472 p.
- MAJASTRE, Jean-Olivier, « La Lettre Volée », dans *Art et contemporanéité*, Bruxelles : L'Harmattan, 1992, 278 p.
- MANN, Thomas, « Mon temps », dans *Sur le mariage, Lessing, Freud et la pensée moderne, mon temps* (Traduit par Louise Servicen), Paris : Aubier-Flammarion, 1970 [1950] , p.150-91.
- MANN, Thomas, *Les Buddenbrook. Le déclin d'une famille.* (Traduit par Geneviève Bianquis), Paris : Librairie Arthème Fayard, 1965 [1901], 759 p.
- MARCEL, Odile, *La maladie européenne*, Paris : Presses universitaires de France, 1993, 352 p.

- MARTUCCELLI, Danilo, *Sociologie de la modernité*, Paris : Gallimard, 1999, 709 p.
- MILLS, C. Wright, *L'imagination sociologique* (Traduit par Pierre Clinquart), Paris : Maspero, 1967, 229 p.
- MOLINO, Jean, *Homo fabulator : théorie et analyse du récit*, Montréal : Leméac, 2003, 381 p.
- MOLINO, Jean « Pour une histoire de l'interprétation : les étapes de l'herméneutique (suite) », *Philosophiques*, Vol. 12, No. 2, 1985, p. 281-314.
- MORIN, Edgar, *Sociologie*, Paris : Fayard, 1984, 464 p.
- PÉQUIGNOT, Bruno, *La question des œuvres en sociologie des arts et de la culture*, Paris : L'Harmattan, 2007, 309 p.
- PESNEL, Stéphane, « Préface » dans ROTH, Joseph, *La marche de Radetzky* (Traduit par Blanche Gibon), Paris: Éditions du Seuil, 2008 [1932],p. 1-10.
- RAMOGNINO, Nicole, *Lecture actuelles de l'œuvre de Balzac*, Paris : L'Harmattan, 2006, 285 p.
- ROTH, Joseph, *La Crypte des capucins* (Traduit par Blanche Gibon), Paris : Éditions du Seuil, 1983 [1938] , 183 p.
- ROTH, Joseph, *La marche de Radetzky* (Traduit par Blanche Gibon), Paris: Éditions du Seuil, 2008 [1932], 397 p.
- SABOURIN, Paul, « Perspective sur la mémoire sociale de Maurice Halbwachs », *Sociologie et sociétés*, vol. 29, n° 2, 1997, p. 139-161.
- THÉRIAULT, Barbara, « Max Weber, le sociologue et le policier : appréhender l'individu », *Sociologie et société*, Vol. 41, No.1, 2009, p.55-70.
- THÉRIAULT, Barbara, « Ordres légitimes et légitimité des ordres chez Max Weber » dans COUTU, Michel et ROCHER, Guy (dir), *La légitimité de l'État et du droit : autour de Max Weber*, Ste-Foy : Presses de l'Université Laval, 2005, p.175-186.
- THÉRIAULT, Barbara, *On « Jeux d'échelles » and the Use of Fiction in Sociology*, Conférence prononcée le 6 octobre 2013) dans le cadre de 1st IRTG summer school)
- VINCENT, Marie-Bénédicte, *Histoire de la société allemande au 20^e siècle*, Paris :Éditions La Découverte, 2001, 125p.

- WEBER, Max, « L'objectivité de la connaissance dans les sciences et la politique sociale », dans *Essais sur la théorie de la science* (Traduit par Julien Freund), Paris : Plon, 1965 [1904], p. 117-201.
- WEBER, Max, *Économie et société I* (Traduit par Julien Freund, Pierre Kamnitzer, Pierre Bertrand, Éric Dampierre, Jean Maillard, Jacques Chavy), Paris : Librairie Plon, 1995 [1921/1922], 410 p.
- WEBER, Max, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme* (Traduit par Isabelle Kalinowski), France : Flammarion, 2002 [1904/1905], 394 p.
- WEBER, Max, *Le savant et le politique*, Paris : Éditions La Découverte, 2003 [1917/1919], 206 p.
- WEHLER, Hans-Ulrich, *Essais sur l'histoire de la société allemande* (Traduit par Françoise Laroche), Paris : Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2003, 230 p.
- WERNER, Michael. ZIMMERMANN, Bénédicte, *Penser l'histoire croisée : entre empirie et réflexivité. De la comparaison l'histoire croisée*, Paris : Le Seuil, 2004, 239 p.
- ZELEWITZ, Klaus, « Pourquoi les Trotta sont-ils Slovènes », *Austriaca*, Vol. 1, No. 30, 1990, p. 11-22.